

Chapitre 2. Epoque carolingienne (751-830).

INTRODUCTION:

Le nom de la seconde dynastie des rois francs lui vient de son représentant le plus illustre, Charlemagne. Les Carolingiens s'emparent de la royauté en 751 à la suite d'un coup d'Etat qui permit à Pépin le Bref d'éliminer le dernier Mérovingien. Son fils Charlemagne unit sous son autorité la plus grande partie de l'Occident chrétien et fut couronné empereur par le pape Léon III le 25 décembre 800. L'Empire dura jusqu'au traité de Verdun de 843 qui le divisa en trois parts, au bénéfice des trois petits-fils du grand empereur. Dans la seconde moitié du IX^e siècle, Charles le Chauve, puis Charles le Gros tentèrent de reconstituer l'unité, mais, condamnées par la conjoncture, ces deux tentatives (875-877, 880-887) furent éphémères et les forces centrifuges l'emportèrent finalement en 887. Cette date marquera donc la fin de la présente étude, bien qu'en Allemagne les Carolingiens règnent jusqu'en 911 et qu'en France ils disputent le trône aux Robertiens pendant tout un siècle encore (887-987); on peut même remarquer que les rois d'Italie jusqu'en 962 et ceux de Bourgogne jusqu'en 1033 se rattachent par les femmes à l'illustre lignage.
(Encycl. Universalis).

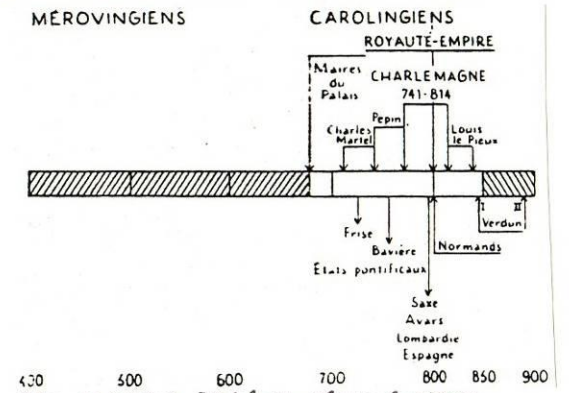


Figure 4/107: Tableau chronologique.

Figure 4/108: Des Mérovingiens aux Carolingiens

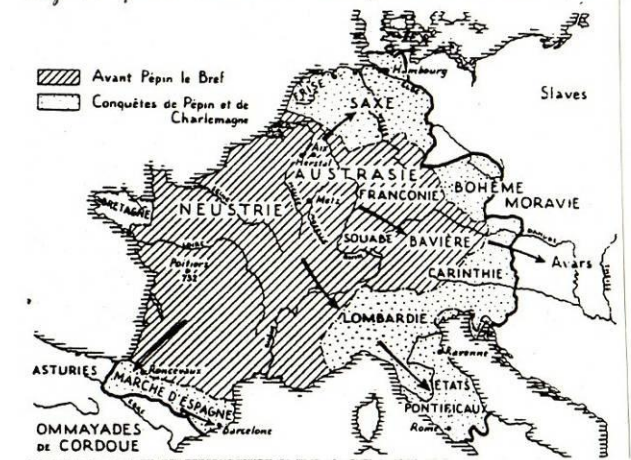


Figure 4/109: Charlemagne's Europe



Depuis la mort de Dagobert en 638, la dynastie mérovingienne était entrée dans une irrémédiable décadence. Ce n'était plus les souverains qui gouvernaient mais bien leurs premiers ministres, les maires du palais... qui furent les principaux gouvernants : Pépin de Herstal
Charles Martel (son fils bâtard)
Pépin le bref.

A la suite de nombreuses disputes familiales avec ses frères Pépin le bref devient le seul maître du pouvoir et il fonde une monarchie aussi puissante que l'avait été celle des plus grands rois mérovingiens. En 751, il est nommé roi et cette proclamation marque le début de la dynastie carolingienne. A la mort de Pépin en 768, c'est Charlemagne qui lui succède sur le trône. Le règne de Charlemagne fut marqué par une sorte de renaissance des lettres et des arts, due à l'impulsion énergique de l'empereur. Il se forma une académie palatine.

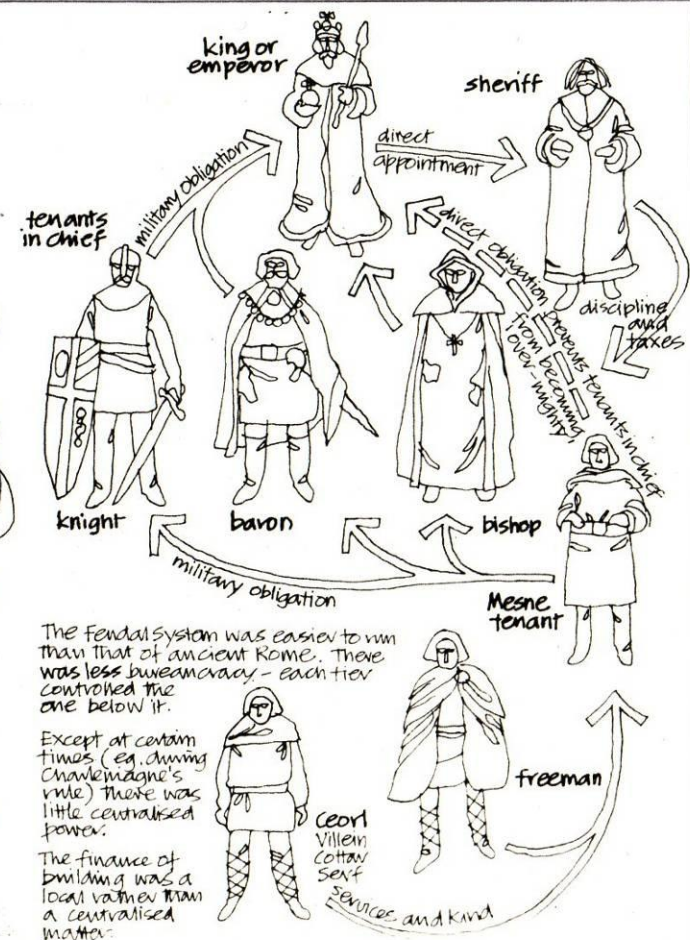
Donc, nous avons maintenant un pouvoir fort. Le siège du pouvoir se déplace de Paris à Aix-la-Chapelle. La région orientale devient très importante (conquête de la Saxe et de l'Alsace). Charlemagne s'entoure d'une équipe dynamique qui va réorganiser la vie administrative. On construit beaucoup, ce qui est en somme une expression d'affirmer le pouvoir. Charlemagne fait occuper les sièges abbaciaux par des gens de l'école palatine. La cour devient le berceau et le moteur d'une architecture qui va consacrer toute l'évolution qui a eu lieu pendant l'époque mérovingienne.

Le terme « carolingien » désigne aussi une forme de civilisation commune à l'Occident, au seuil du Moyen Age. Après les siècles des invasions barbares, la réorganisation du royaume franc par Pépin le Bref et Charlemagne conduisit à une extraordinaire éclosion artistique. Elle s'est manifestée dans tous les domaines, principalement en architecture et en peinture (fresques et enluminures), peut-être moins en sculpture monumentale. En revanche, les ivoires sculptés, les arts somptueux en général, atteignent une qualité incomparable. Les œuvres réalisées entre 780 et l'invasion des Normands servent de base à toute l'évolution artistique de l'Occident. Bien des formules ébauchées alors virent leur plein épanouissement deux siècles plus tard, après les réformes monastiques qui régénèrent la vie religieuse en Occident au cours du x^e siècle.

A l'époque de Charlemagne, l'architecture, plus que les autres arts, exprime les aspirations élevées de la poignée d'hommes qui réorganisèrent le royaume. Elle illustre d'ailleurs de manière saisissante les changements intervenus dans la pensée religieuse de l'époque, et notamment dans la liturgie. (Encyc. de l'Univ. de Paris)

Figure 4/110.

The Charlemagne of 'La Chanson de Roland' - an idealised portrait - bust of about 1350



Empire de Charlemagne. Il regroupe une g^r partie de régions antérieurement romaines, excepté la Anglo-Saxons d'Occident, l'Espagne et le sud de l'Italie avec une empire au delà du Rhin (Bavière) et Saxe. Il groupe autour de lui, les esprits les plus brillants de son époque. monuments à étudier, sont l'expression d'un très haut niveau culturel. Renouveau étatique avec Charlemagne. 812: empereur d'Occident. borné de la Neure: au centre de l'Empire. résidences royales: Jupille, Chèvremont, Thaux, Herstal. Aix la Chapelle: siège principal des Carolingiens. Importance de l'Eglise. Naissance de la Féodalité: chevalerie (après 750). le guerrier acquiert une indép. économ. Vassal d'un seigneur - fidélité réciproque. le fief: terre concédée par le seigneur.

La formation de ce grand ensemble territorial prépara l'accession de Charlemagne à l'Empire. D'autres faits encore y concoururent : le prestige de la royauté franque, la découverte par l'Occident de son unité spirituelle avec Charlemagne et contre Byzance (concile de Francfort, 794), la place toujours plus importante que le roi des Francs prenait à Rome surtout depuis que le médiocre Léon III eut remplacé en 795 Hadrien I^{er}. Toutes ces circonstances permettent de comprendre comment un incident de portée réduite — un attentat perpétré contre le pape et dont le roi se réserva l'instruction — ait pu entraîner comme conséquence le couronnement impérial de Charlemagne par Léon III le 25 décembre 800. Restait à préciser le sens de l'Empire qui venait de naître en Occident. Portant le titre de *Romanum gubernans Imperium* (« gouvernant l'Empire romain »), Charlemagne retrouva une formule justinienne exprimant l'essence de la magistrature suprême dans l'Empire romain chrétien qui semblait revivre. Par la diplomatie et par la guerre, il obtint en 812 la reconnaissance de son Empire par le chef du seul Empire « romain » authentique, l'empereur byzantin Michel I^{er}, à condition de se contenter du titre d'« empereur auguste » qui ne comportait aucune attache romaine. Il put dès lors, quelques mois avant sa mort (28 janvier 814), transmettre au dernier de ses fils, Louis d'Aquitaine, la couronne impériale, à Aix-la-Chapelle, sans aucune participation du pape (septembre 813).

Pendant les quinze premières années du règne de Louis le Pieux (814-829), l'Empire carolingien sembla tendre à s'affermir et à se consolider. Sous l'influence des clercs instruits de la Cour, il apparut comme l'Empire chrétien par excellence (*Respublica christiana*) étroitement associé à l'Eglise, tandis que la dignité impériale est conçue comme une fonction essentiellement religieuse au service du peuple chrétien. L'Eglise étant une, l'Empire doit être un : voilà pourquoi, rejetant l'antique coutume

du partage, Louis promulgua en 817 un texte célèbre, l'*Ordinatio Imperii*, aux termes duquel son fils aîné Lothaire était proclamé empereur, associé immédiatement à l'exercice du pouvoir et constitué seul et unique héritier de l'Empire, ses deux frères puînés Pépin et Louis devant se contenter d'être rois en sous-ordre, l'un en Aquitaine, l'autre en Bavière, simples districts autonomes au sein de l'Empire unitaire. Malheureusement, cette conception était trop nouvelle et l'idée d'Empire trop abstraite pour que la Constitution de 817 devint une réalité pratique.

Division de l'Empire

Des causes nombreuses concouraient à ruiner l'Empire de Charlemagne. L'immense étendue de la monarchie, les difficultés de son administration, l'absence d'un corps de fonctionnaires régulièrement rétribués, les particularismes ethniques, les progrès de l'ordre féodal, la rivalité entre le haut clergé et l'aristocratie laïque constituent autant d'éléments de la toile de fond sur laquelle se joue le grand drame qui marque la fin du règne de Louis le Pieux. La question du choix entre le maintien de l'unité et le partage de l'Empire déclencha en 829 une guerre civile entre l'empereur et ses fils, au cours de laquelle l'Empire s'effondra. Quand Louis le Pieux mourut en 840, l'idée de partage avait fait de tels progrès que le fils aîné de l'empereur, Lothaire I^{er}, fut incapable de l'endiguer. Battu en 841 à Fontenoy-en-Puisaye par ses frères cadets, Louis le Germanique et Charles le Chauve, il dut se résigner à la division de l'Empire.

Le traité de Verdun coupa la monarchie carolingienne en trois parties. Les pays situés, en gros, à l'ouest de l'Escaut, de la Meuse, de la Saône et du Rhône formèrent le royaume de Charles le Chauve; celui de Louis le Germanique comprenait tous les territoires situés à l'est du Rhin, avec, de

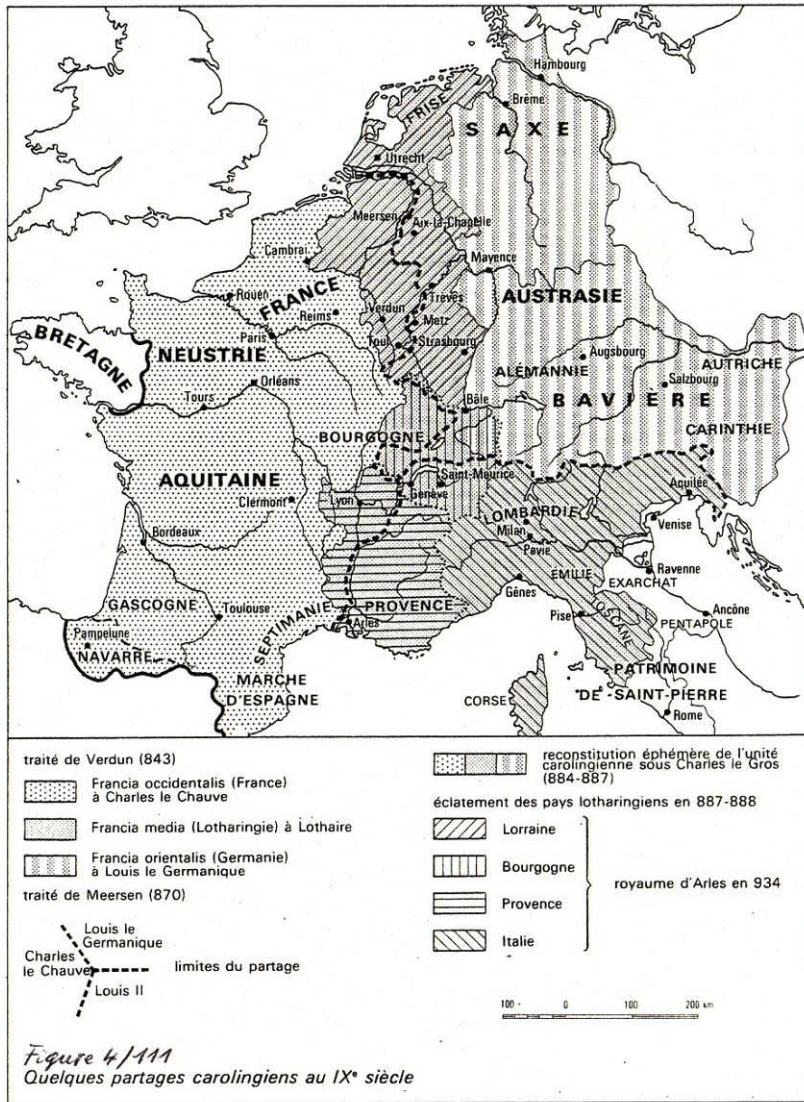


Figure 4/111
Quelques partages carolingiens au IX^e siècle

l'autre côté du fleuve, une enclave dans la région de Mayence, Worms et Spire. Entre les deux royaumes s'étendait, de la mer du Nord à la Méditerranée, la part de Lothaire qui comprenait en outre l'Italie franque. Trois Francs succèdent donc à l'Empire de Charlemagne, l'occidentale, la moyenne et l'orientale, dont les souverains sont placés sur un plan d'égalité complète : le titre impérial qui distinguait encore Lothaire de ses deux frères n'a désormais plus de portée réelle.

Tandis que les royaumes de Charles et de Louis présentaient chacun suffisamment de cohésion pour échapper à une division ultérieure, Lothaire partagea avant de mourir (855) son empire entre ses trois fils : à l'aîné, Louis, revinrent l'Italie et la dignité impériale — à laquelle il avait été élevé dès 850 — au second, Lothaire, les contrées septentrionales de la France moyenne, de la Frise au plateau de Langres (elles formèrent le *Lotharii regnum* ou Lotharingie); au cadet, Charles, la Provence et les pays rhodaniens. De ces trois nouveaux royaumes, les deux derniers étaient les plus vulnérables : Charles et Louis guettaient la Lotharingie (Lothaire II n'avait pas de fils légitime); quant au royaume de Charles, il fut, après la mort précoce de son roi (863), divisé entre les deux frères de celui-ci. Au sud des Alpes, Louis II jouait une partie difficile entre les aristocraties locales et le pape Nicolas I^{er}, tandis que, confiné en Italie, l'Em-

pire prenait un aspect de plus en plus romain et assumait comme mission essentielle la défense de la papauté contre ses ennemis.

On s'explique ainsi que ce soit le pape Jean VIII qui ait pris l'initiative de désigner le successeur de Louis II. Son choix se porta sur Charles le Chauve qui, après la mort de Lothaire II (869), s'était emparé de la partie occidentale de la Lotharingie ainsi que de la plus grande partie de l'ancien royaume de Charles de Provence. Le jour de Noël 875, le pape sacra empereur le petit-fils de Charlemagne qui fut en outre élu roi d'Italie. L'ancien Empire semblait ainsi reconstitué dans sa plus grande partie. Mais l'autorité de l'empereur était contestée en Italie; en France, la nouvelle signification du titre impérial paraissait incompatible avec les tâches que le roi avait à remplir dans son propre royaume.

Dépassé par ses tâches, incapable de faire face aux Normands, Charles le Gros fut destitué en 887. Son empire se démembra aussitôt : les royaumes de France, Lotharingie, Bourgogne, Italie et Alamannie prirent sa place. Le souvenir de l'Empire carolingien s'avéra cependant tellement fort qu'il inspira au X^e siècle et dans le premier tiers du XI^e la politique des rois de Germanie : ceux-ci parvinrent à reconstituer l'ancienne monarchie, mais sans la France. (*Encycl. Universalis*)

81. Caractères généraux de l'architecture religieuse Carolingienne.
Retour de l'ébri aux thèmes paléochrétiens primitifs;

parmi les programmes basilicaux, S^t Pierre de Constantin fournit toujours de l'élément grec, en tout ou en partie, de l'élément caractéristique = atrium, nef à charpente apparente avec collatéraux, vaste transept-martyrium continu, alcôves et colonnades, aux croisillons de ce transept, abside entourant la "memoria" de S^t Pierre; (parmi les plans non basilicaux; S^t Vital de Ravenne) - On retrouve en l'élément, souvent très simplifiés ou réduits.

Fulda (791-819) (cf. fig. p. 6)

Seligenstadt (820-830)

Torhalle de Lorsch (abbaye) fin VIII^e

Le "martyrium", est constitué par la clôture immédiate d'un lieu, ou d'un objet ayant de l'importance, et le cadre architectural y attaché : abri de reliques. Plusieurs martyria peuvent être groupés dans une enceinte, avec traitements architecturaux variés.

Le bâtiment servant aux offices (l'église) souvent fondus en une seule entité à partir du IX^e s. L'enveloppe du martyrium

L'accessibilité, ou plutôt l'approche du martyrium par la fidèle, sans qu'il y pénètre, est prévue par le programme.

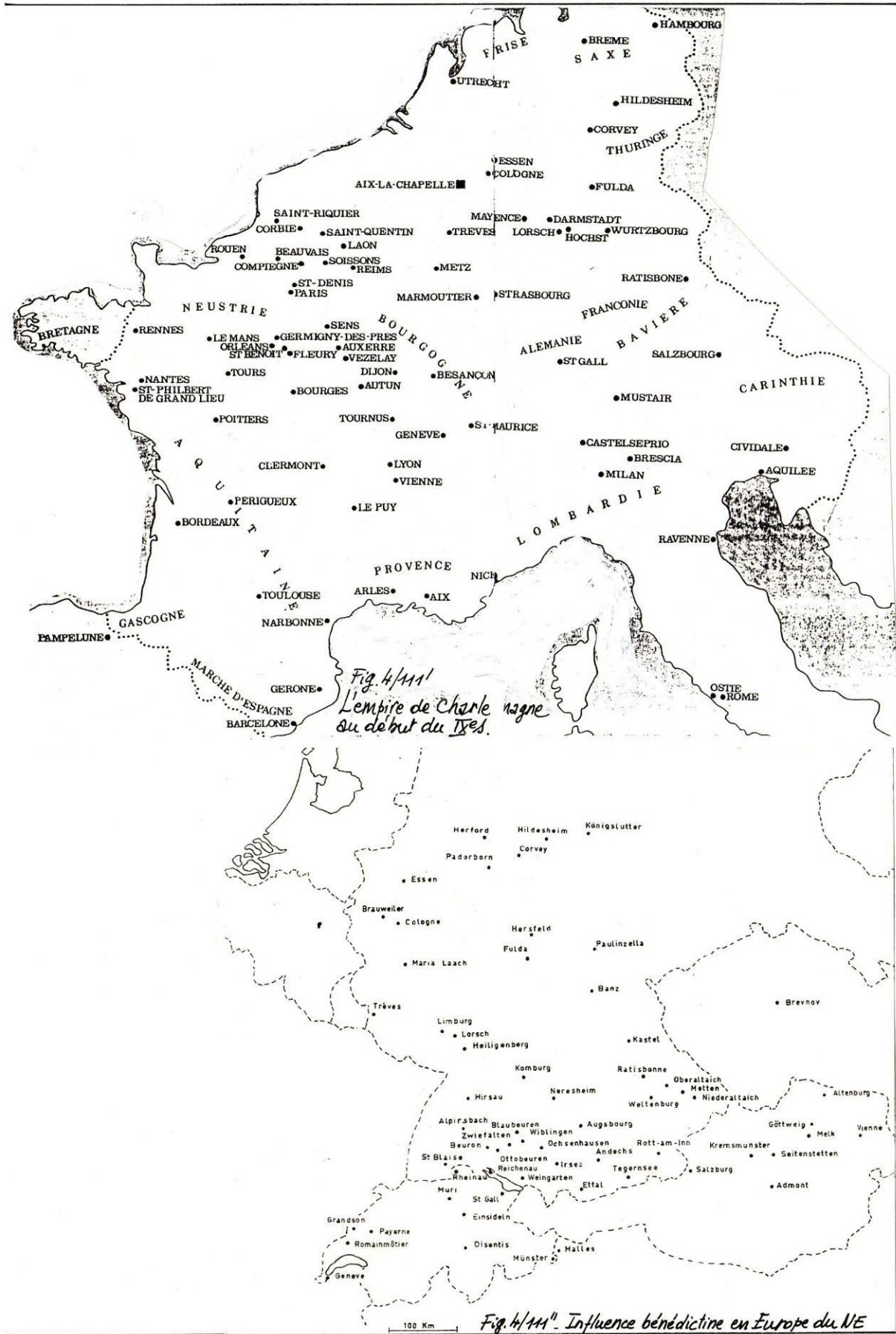
D'où l'origine de pièces ou cryptes, galerie périphérique, crypte annulaire et deambulatorie, couloirs et galeries; puis le rapprochement du martyrium et de (du) autel, "autels-martyria", latéraux, absidiola, chapelle, etc.

L'influence des martyria multiples donne ainsi peu à peu leur physionomie aux édifices religieux médiévaux.

Il ne s'agit pas seulement groupés côté chœur et transept (à l'Est), mais aussi à l'Ouest, d'où deuxième abside occidentale (plan S^t Gall, Fulda) dont on voit déjà des exemples aux V^e et VI^e s.

Deviennent une sorte "d'église occidentale", dite "Westbau", Westwerk "avant-nef", "choeur occidental" (ouvrage de l'ouest) dont la fonction n'est pas encore éclaircie (groupes de martyria supplém., église paroissiale, baptistère, lieu de justice, forteresse symbolique, mausolée, chapelle royale, loggia pour permettre à l'empereur itinérant d'assister aux offices, ---)

Il est composé d'un rez-de-chaussée voûté, d'étage(s) supporté par colonnes et arcades, donnant sur la nef par une arcature; peut être entouré de collatéraux de 3 côtés, muraille de tribune; on y accède par des escaliers. Le tout surmonté d'une ou plusieurs tours; au IX^e s., c'est souvent une ajoutée à l'église existante. (de l'époque Carolingienne, il en subsiste - transformé, que ceux de Corvey (Saxe) et Verdun. Va se généraliser sous les Otton.)



§2 L'architecture religieuse Carolingienne (VIII au IXe s).

Introduction: Le renouveau monastique - Conséquences sur l'architecture - Résumé.

La renaissance carolingienne ne peut se comprendre sans la connaissance du renouveau monastique du VIII^e siècle. En Irlande, en Grande-Bretagne et dans le nord-ouest de la Gaule, se développe, dans les abbayes, une culture que les souverains carolingiens tentèrent d'étendre à toute la Gaule. Les monuments subsistants sont peu nombreux pour juger de ses conséquences sur l'architecture; la crypte est souvent le seul témoignage conservé de la maîtrise nouvelle de la taille de la pierre. Deux faits vont encore renforcer ce mouvement: l'apparition au début du VIII^e siècle de monastères fondés sur un plan régulier qui succède à la dispersion antérieure des bâtiments, et la réforme due à l'évêque de Metz, Chrodegang, qui étendit au clergé séculier, vers 754, l'organisation déjà en vigueur dans les monastères bénédictins. Charlemagne mit tout en œuvre pour étendre ces réformes.

L'histoire du monastère de Centula, aujourd'hui Saint-Riquier, en est l'illustration parfaite. Angilbert, l'abbé fondateur, lié à l'empereur, cultivé et fin lettré, en avait terminé la construction en 799, en moins de dix ans, grâce aux apports financiers de Charlemagne. Le plan adopté est celui d'un triangle en hommage à la Trinité, chacun des angles étant occupé par une église; des galeries les reliaient les unes aux autres. L'église principale, dédiée au Sauveur, à la Vierge et à saint Riquier, était « occidentale », le sanctuaire principal, élevé au-dessus d'une crypte et surmonté d'une tour, étant tourné vers l'ouest; une disposition identique se répète à l'est. La deuxième église, dédiée à la Vierge, présentait l'aspect d'une rotonde, et la troisième adoptait le plan basilical. La diversité de ces plans se retrouve dans d'autres monuments qui ont échappé à la ruine. À Saint-Denis, consacrée en 775, l'abbé Fulrad, au retour d'une mission à Rome, adopta la crypte annulaire, c'est-à-dire le couloir coudé qui tourne autour de la confession. Liées au culte des reliques, les cryptes prennent une importance nouvelle au cours du deuxième quart du IX^e siècle: à Saint-Philbert de Grandlieu, à Saint-Germain d'Auxerre, à Saint-Médard de Soissons. À

ce développement, qui allait marquer durablement l'architecture occidentale, s'ajoute à l'ouest une construction à étages voûtés dont les plans sont aussi variés que ceux des cryptes: Saint-Germain d'Auxerre, Lorsch. À Corvey, l'avant-nef (873-885) subsiste encore avec son immense salle à l'étage placée au-dessus d'un passage.

Outre cette originalité remarquable des plans et des élévations, il faut signaler la qualité de l'appareillage. S'il est difficile d'en juger à Saint-Denis où le mur extérieur est à peine visible, il apparaît dans toute sa perfection à Saint-Médard de Soissons (826-841). Les murs en bel appareil reçoivent des voûtes d'arêtes également appareillées qui viennent reposer dans les angles. Il faudra attendre le XII^e siècle pour retrouver une pareille perfection qui, au IX^e siècle, resta sans lendemain. Cette habileté n'est cependant pas générale. À Grandlieu, l'architecte s'est maladroitement inspiré de la technique antique de pastoureaux (petites pierres cubiques) séparés à intervalles réguliers par des rangs de brique. À Saint-Germain d'Auxerre, la voûte en plein cintre de la crypte repose sur une poutre de bois qui forme architrave. Le goût pour la polychromie cache souvent cette insuffisance. La porte triomphale de Lorsch (778-784) présente tout un jeu de carrés, dont certains sont posés sur la pointe, et d'hexagones de diverses couleurs. L'emprunt au monde antique est encore souligné par la présence de colonnes maladroitement appliquées, de pilastres cannelés et de chapiteaux.

Ce développement architectural, que l'on a tenté de recenser avec 27 cathédrales nouvelles, 417 établissements monastiques, 100 résidences royales datant de 768 à 855, doit être amplifié par les hôtels-Dieu, les écoles, les ensembles urbains, les ponts et les fortifications, dont le compte ne peut pas s'établir. Cet immense effort, qui était le fait du souverain et de l'élite qui l'entourait, allait être réduit à néant par les invasions normandes. Elles ravagèrent la plus grande partie de la France et le nord de l'Italie, n'épargnant que la *Pars Orientalis* de l'Empire.

L'architecture: art majeur.

Pour toute l'étendue de l'Empire carolingien, et pour une période allant du IX^e siècle à 855, on a pu enregistrer 1 695 édifices importants, dont 312 cathédrales, 1 254 monastères et 129 résidences royales. Le décompte pour la seule période de 768 à 855 indique 27 cathédrales nouvelles, 417 établissements monastiques et 100 résidences royales; 16 de ces 27 cathédrales furent érigées sous Charlemagne, de même que 232 monastères et 65 ensembles palatins. Les archéologues ne connaissent, à vrai dire, qu'une faible partie de cette richesse monumentale; mais, grâce à plusieurs fouilles récentes, une image plus précise de l'architecture carolingienne se dessine.

Vers une formule architecturale synthétique

À Metz, Chrodegang, premier évêque et chancelier du royaume (742-766) avait organisé son chapitre cathédral à la manière d'une communauté monastique. Autour d'un cloître (*claustrum*) étaient groupées plusieurs petites églises, la plupart de forme basilicale, l'une d'elles — Saint-Etienne — jouant le rôle de cathédrale. Mais les offices liturgiques les plus importants, notamment ceux de Pâques, avaient lieu dans la basilique Saint-Pierre-le-Majeur. Cette église, bâtie comme sa voisine, Saint-Pierre-le-Vieux, au VII^e siècle, avait été dotée, par Chrodegang, d'une

abside semi-circulaire, pourvue d'un autel à baldaquin appelé *reba* (visible sur les plaques de reliure du *Sacramentaire de Dragon*).

À la fin du VIII^e siècle, Angilbert, gendre de Charlemagne, observe encore, dans sa nouvelle abbaye de Centula (Saint-Riquier, dép. de la Somme), une liturgie répartie sur plusieurs sanctuaires, mais ceux-ci sont distribués de façon bien plus rationnelle. Et, avec le plan idéal de Saint-Gall, un premier stade d'intégration sera atteint vers 820.

En fait, l'architecture carolingienne contient en germe ce qui fait la gloire de l'architecture romane. Les édifices religieux des alentours de l'an 800 marquent bien la charnière entre l'Antiquité et les puissantes créations des XI^e et XII^e siècles. L'architecture des VIII^e et IX^e siècles recourt aux formules traditionnelles de la basilique et de la rotonde, mais leur aspect sera différent et leur composition évoluera également de façon moderne. D'une simple juxtaposition, on passera à l'assemblage, puis les éléments assemblés tendront vers l'intégration. La rotonde devient tour; la tour et la basilique sont assemblées en un seul édifice alors que, peu de temps auparavant, une multitude de sanctuaires entouraient, de manière plus ou moins anarchique, l'édifice principal, cathédrale ou abbatiale.

La comparaison de l'abbaye de Centula-Saint-Riquier avec le groupe cathédral de Metz permet de se faire une idée exacte de l'évolution intervenue entre 750 et 800.

Première grande période de prospérité : sous Charlemagne :

Les édifices du plan central, comme nous l'avons dit, ne sont plus à destination uniquement funéraire, mais deviennent chapelle palatine surtout sous l'influence de celle d'Aix qui est l'église du palais de Charlemagne (où il sera d'ailleurs enterré).

I. Eglise de plan longitudinal

Tout au long de l'époque mérovingienne, nous constatons une double évolution :

- a) Adjonction d'une abside occidentale.
- b) Inclusion de tours dans la basilique qui va atteindre son point culminant à la fin du huitième siècle.

Une nouvelle tendance se fait jour : le retour aux formes plus pures de l'architecture antique. L'ouvrage "Architecture libri decem" de Vitruvius devient le livre de chevet des architectes de ce siècle. Les érudits, et surtout Eginhard qui fut secrétaire de Charlemagne, discutent ce texte. Eginhard devient d'ailleurs abbé de plusieurs monastères dont celui de Saint Bavon à Gand.

1°) Seligenstadt et Steinbach :

Abbatiale de ^{la plus grande basilique à transept conservée de l'époque carolingienne.} _(Conseiller de Charlemagne)

a) Seligenstadt (880) construite par Eginhard. Elle reprend le plan romain sans tour. Construction de grandes briques superposées de format romain avec des joints qui sont ceux décrits par Vitruve. Le tout est recouvert d'enduit, puis décoré de peintures (Voir revue "domus de l'archéologie N°30/Sept.-Oct. 1978) (p.104 à 112).

b) Abbatiale de Steinbach : également construite par Eginhard. C'est le même plan que celui de Seligenstadt, mais le transept n'est plus basé sur le plan romain, mais est conçu comme deux petites salles latérales. (Influence des missionnaires irlandais). Chœur triple, nef centrale, crypte.

Ces deux abbatices s'inspirent donc de la doctrine de Vitruve pour la construction des basiliques; principalement, elles respectent les anciennes normes dimensionnelles et les colonnes sont absentes et remplacées par des piliers!

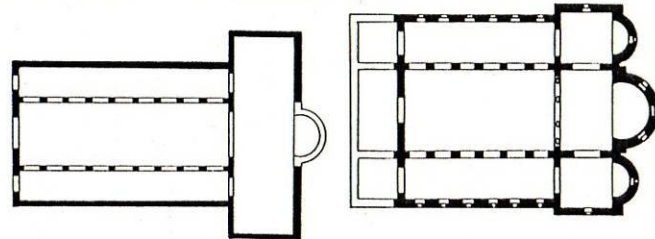


Fig. 4/111'
Seligenstadt. Eglise carolingienne.
Plan restitué.

Fig. 4/111''
Steinbach in Odenwald. Eglise
d'Eginhard. Plan restitué.

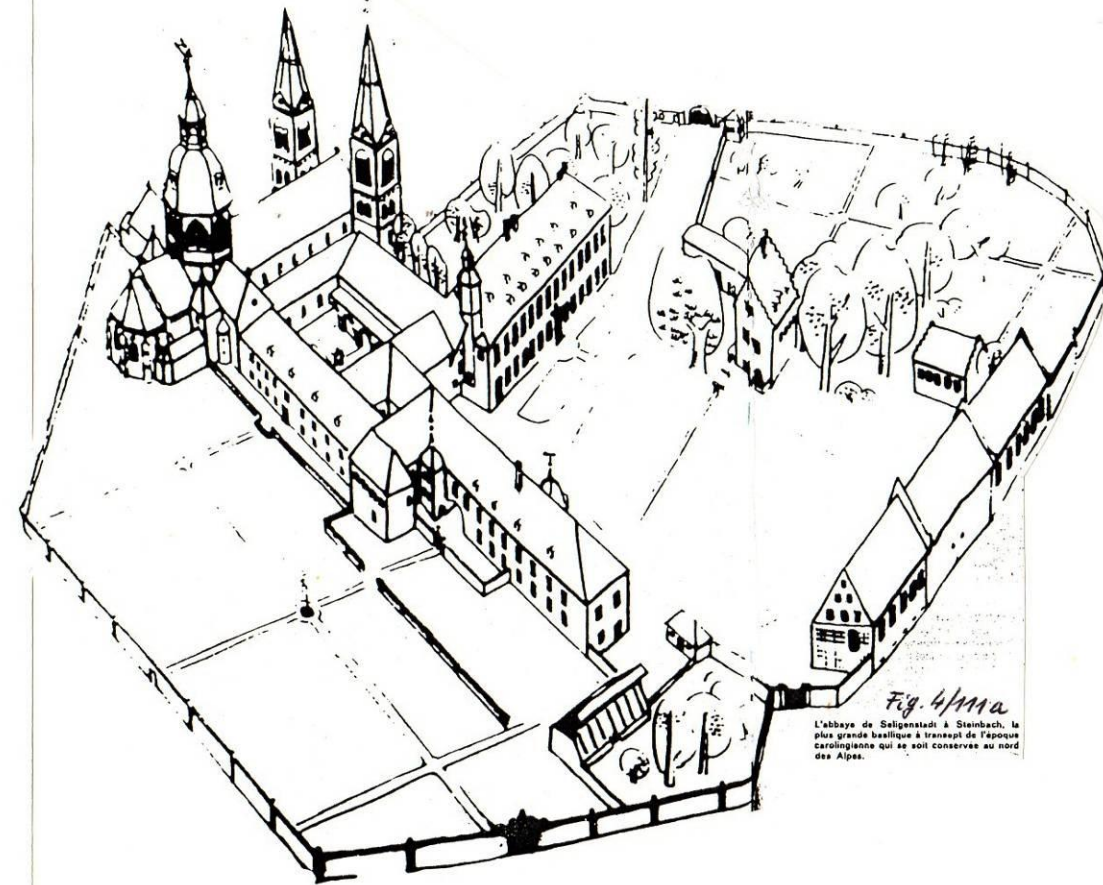


Fig. 4/111a
L'abbaye de Seligenstadt à Steinbach, la plus grande basilique à transept de l'époque carolingienne qui se soit conservée au nord des Alpes.

Le type Seligenstadt a été suivi très souvent : exemples

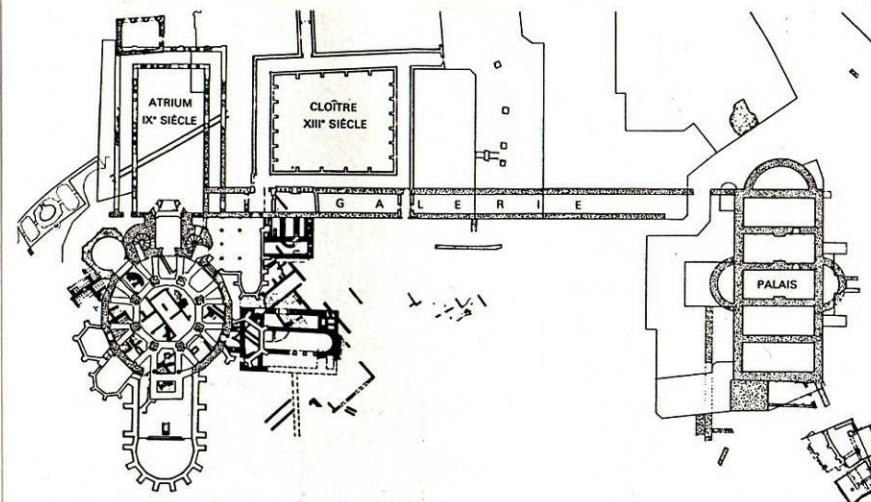


Fig. 4/111.6
4 - AIX-LA-CHAPELLE, PLAN GÉNÉRAL DES FOUILLES FAITES EN 1911.

2) Chapelle palatine d'Ingelheim/Rhin : (est resté depuis 1220 ans) octogone

Le plan est le même que celui de Seligenstadt. On veut donner à l'église la même forme que la salle impériale.

la chapelle primitive du scriptoire d'Aix (avant la chapelle actuelle).

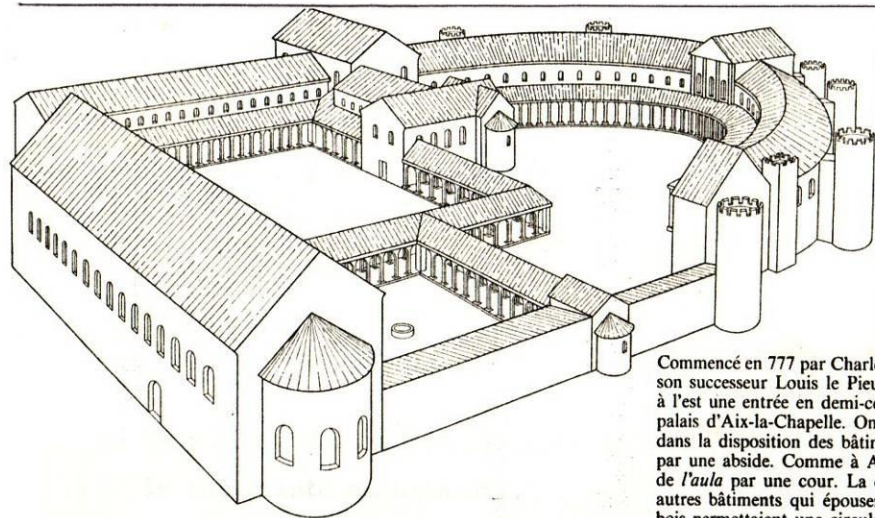
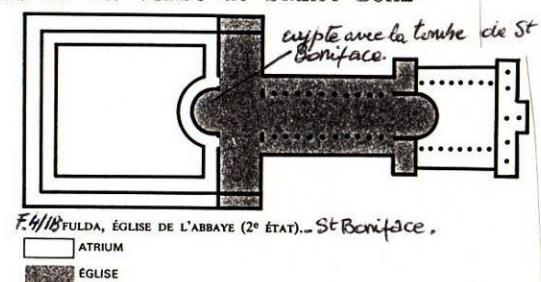
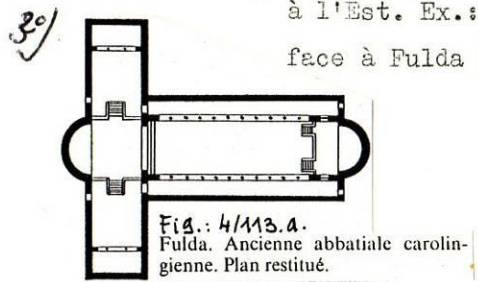


Figure 4/112
le Palais d'Ingelheim.

Commencé en 777 par Charlemagne, le palais d'Ingelheim fut terminé par son successeur Louis le Pieux. Les dimensions 100 m x 100 m - avec à l'est une entrée en demi-cercle - sont moins imposantes que celles du palais d'Aix-la-Chapelle. On y retrouve cependant la même conception dans la disposition des bâtiments, avec l'aula qui se termine également par une abside. Comme à Aix, l'église, de plan cruciforme, est séparée de l'aula par une cour. La différence apparaît dans l'aménagement des autres bâtiments qui épousent la forme semi-circulaire. Des galeries de bois permettaient une circulation à couvert (d'après K. Weidmann).

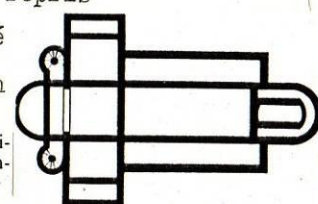
Autres types : Combinaison du chœur oriental et du chœur occidental; rap-
pelons-nous les églises à double abside : Clermont-Ferrand...
Ce thème a continué et est communément adopté à l'époque carolingienne sous deux formes différentes :

Imitation du plan de Saint Pierre à Rome avec autre abside à l'Est. Ex. : Eglise au-dessus de la tombe de Saint Boniface à Fulda (750).



Culte, pèlerinages. Ce thème est encore repris à Paderborn; le seul élément de nouveauté est l'apparition de deux tours à l'est. Mais en élévation on retrouve le même thème.

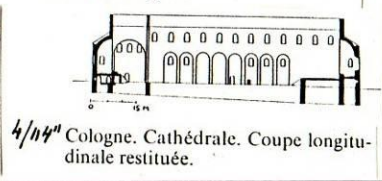
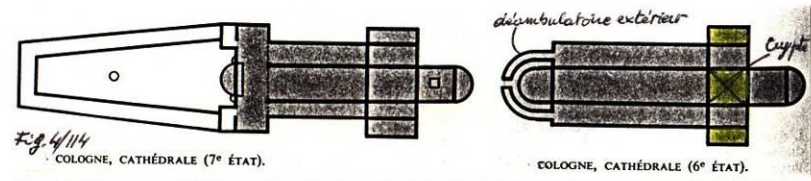
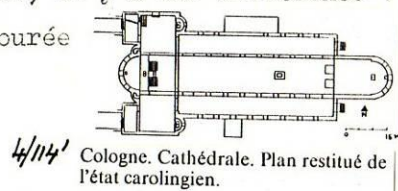
Fig. 4/113.b.
Paderborn. Saint-Sauveur. Plan restitué au niveau des fondations carolingiennes.



50/ Type de Cologne (781).

L'évêque Indebald de Cologne entreprend la reconstruction de la cathédrale dont la longueur atteint presque les 110 m. Ici, il y a une différence : jeu de tours : 3 à l'est : une tour octogonale entourée de 2 tours carrées (6^e état). 3 à l'ouest (cfr. 7^e état).

Elévation basilicale en forme de halles.



La reconstruction de la cathédrale de Cologne, au temps de l'évêque Hiltbalde, ami de Charlemagne, prévoyait déjà une contre-abside occidentale, consacrée à saint Pierre. Fait surprenant, cette abside ressemblait en tout point à celle figurant sur le plan de Saint-Gall. Cette dernière est cernée par une bande étroite de terre : le paradisus, simple ruban semi-circulaire, large de trois mètres. A son tour, il est bordé par la colonnade du déambulatoire qui, de part et d'autre de l'abside, donne accès à l'église abbatiale par les bas-côtés. Cette première formule « romaine » de la cathédrale carolingienne de Cologne - qui maintenait une certaine priorité à l'abside orientale - a été presque aussitôt dépassée par une formule encore plus nettement romaine. Après 818, le poids liturgique fut délibérément placé à l'ouest ; un immense transept occidental, bâti à l'instar de ceux de Rome, vint remplacer le transept oriental. Cette cathédrale carolingienne, découverte récemment dans le sol grâce aux fouilles de MM. O. Doppelfeld, W. Weyres et A. Wolff, fut consacrée en 870 et a été sans doute pour beaucoup dans la formulation plastique de mainte église allemande du Haut-Moyen Âge et de l'époque romane. Mais davantage encore qu'à la cathédrale de Cologne, c'est à l'abbatiale de Fulda que revient le mérite d'avoir inauguré l'évocation *more romano* en Allemagne. L'ambitieux abbé-architecte Ratgar entreprit en 802 (année où Alcuin termina le Compendium au Sacramentaire grégorien envoyé par le pape Hadrien) de modifier le plan de reconstruction de son abbatale. Il lui donna à l'ouest un immense transept « romain » dont les mesures égalaient celles du transept de Saint-Pierre de Rome. Sur la tombe de Boniface, du saint missionnaire de l'Allemagne septentrionale, fut donc édifiée la première des grandes répliques de basilique romaine au nord des Alpes. Ratgar sollicita tellement ses moines que ceux-ci lui intentèrent un procès. Charlemagne, deux ans avant sa mort, en 812, trancha le litige en faveur de Ratgar. Il finit par être tout de même destitué, en 817, au moment du concile d'Aix. (Domien, *Archéologie*)

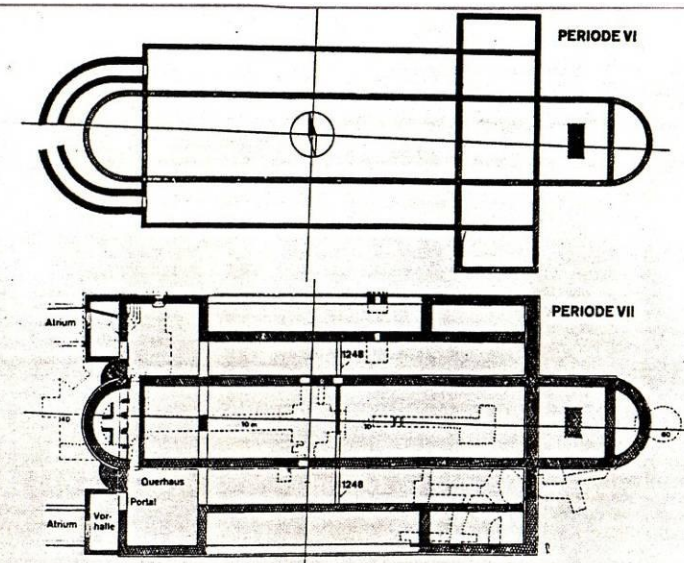
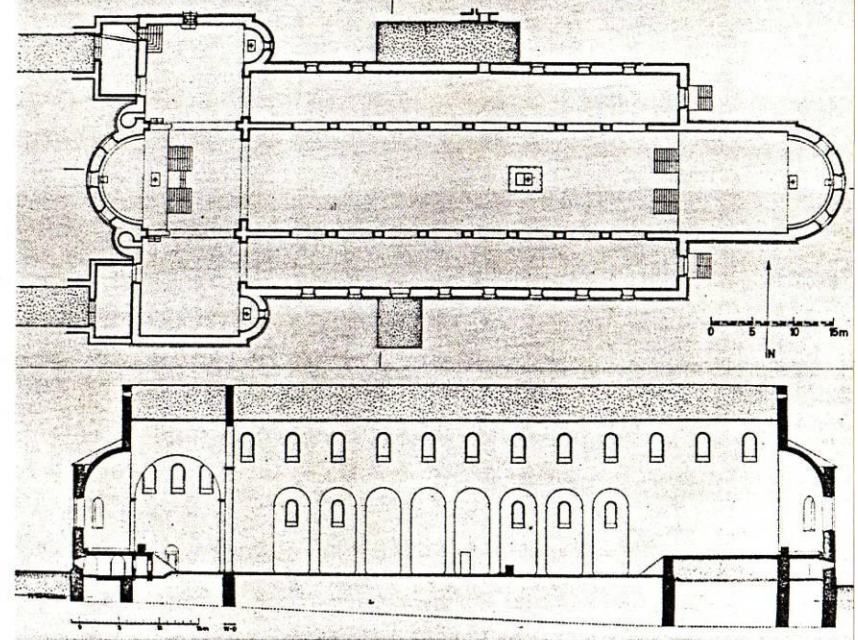


Fig. 4/114a
Cathédrale carolingienne de Cologne, états VI et VII, selon Doppelfeld (1948).



6°) le plan idéal de St Gall.

Le même plan est repris par l'église de Saint Gall en Suisse qui est le seul plan dessiné que l'on connaisse de l'époque carolingienne.

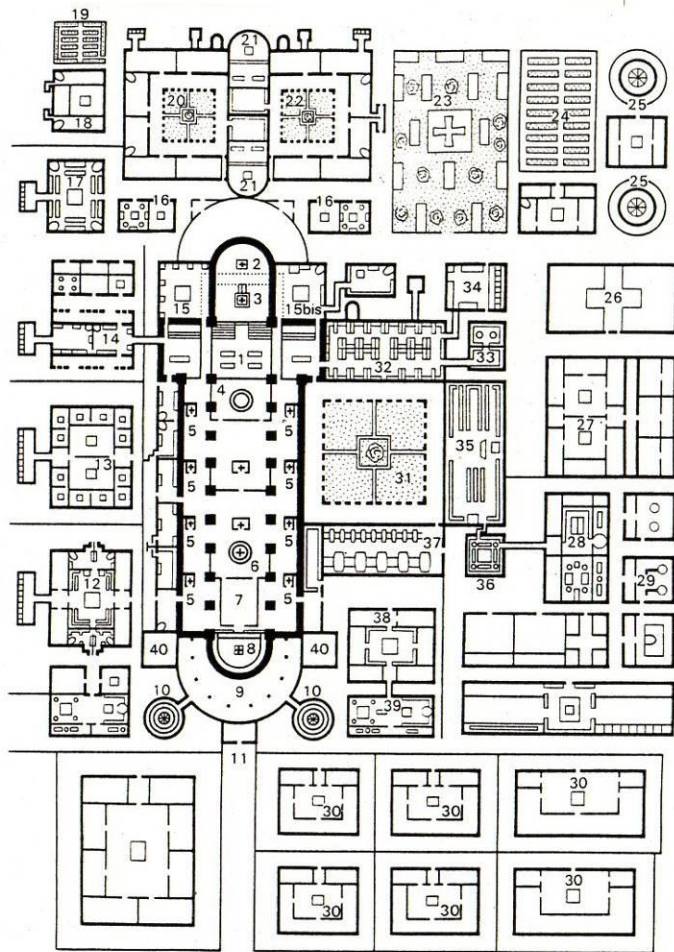
Dessiné entre 817 et 823, vraisemblablement sur l'île de Reichenau, il reflète admirablement les nouvelles tendances issues du Concile d'Aix (816-817), dont saint Benoît d'Aniane fut le grand inspirateur.

Tout ce dont une communauté monastique a besoin pour vivre en quasi-autarcie (jardins, ateliers, écuries, auberges, hôpital) est groupé autour d'une seule grande église et du cloître situé sur son flanc sud.

L'abbatiale possède la même bipolarité que la plupart des églises carolingiennes, mais une abside occidentale conçue à la manière de celle des basiliques romaines est venue prendre la place de l'antéglise étagée. Cette abside occidentale porte à Saint-Gall, comme en maints endroits, le nom de Saint-Pierre, venu remplacer celui du Sauveur. Nul changement ne manifeste mieux que celui-ci l'influence grandissante de l'Église au temps de Louis le Pieux. (Encycl. Universalis).

La bibliothèque de Saint-Gall, en Suisse, conserve un très précieux document, témoignage unique de la volonté impériale d'organiser les monastères carolingiens suivant une disposition régulière. Sur cinq peaux de parchemin cousues ensemble, un architecte a dessiné, un peu avant 829, pour l'abbé Gozbert qui songeait à reconstruire son monastère de Saint-Gall, un projet de monastère dont les bâtiments se seraient étendus sur plus de 230 mètres de longueur. Ils s'ordonnent autour de l'abbatiale gigantesque, vraisemblablement prévue en pierre, alors que les autres édifices devaient sans doute être édifiés en bois. Il s'agit en fait d'une petite ville vivant en autarcie, admirablement organisée, dont la vie religieuse est réglée autour du cloître qui longe l'abbatiale au sud. À l'est le dortoir, au sud le réfectoire, à l'ouest le cellier surmonté de l'office. Les autres bâtiments sont groupés comme des *insulae* antiques dans des rectangles nettement délimités, mais réunis entre eux par des voies suffisamment larges. À l'est, derrière le chevet de l'abbatiale, une seconde église encadrée au sud par le couvent des novices, au nord par l'infirmerie. À proximité se trouvent la maison du médecin, un local pour les malades, un jardin médicinal. Le cimetière est placé au sud-est de l'abbatiale, près du jardin. Au nord se font suite, de l'ouest vers l'est, l'hospice pour les étrangers, l'école et la maison de l'abbé. Au sud-ouest, l'hospice des pauvres. Plus au sud la grange, les corps de métiers. À l'ouest, les bâtiments de la ferme. Cette volonté de disposer régulièrement les différentes parties du monastère apparaît aussi dans l'agencement interne. Dans l'hospice pour les étrangers, le foyer est placé au centre et le goût pour le confort est manifeste, comme en témoignent le nombre de pièces réservées aux bains et le chauffage par hypocauste.

Ce plan fournit d'utiles précisions sur ce que devaient être les riches maisons de l'époque carolingienne et sur les aménagements des fermes modèles. Vraisemblablement trop ambitieux, il n'a pas été exécuté, mais il inspira au XII^e siècle les architectes cisterciens quand ils conçurent le plan de leurs monastères. (S. A. C. 2, (4)).



- | | |
|--|---|
| 1 croisée du transept de l'église abbatiale | 22 noviciat |
| 2 autel de saint Paul | 23 cimetière et verger avec, au centre, la croix, « arbre du salut » |
| 3 autel majeur consacré à saint Gall et à la Vierge | 24 potager |
| 4 ambon | 25 basse-cour |
| 5 divers autels | 26 aire de battage |
| 6 fonts baptismaux | 27 ateliers des artisans (tailleurs, cordonniers, selliers, orfèvres, armuriers, foulons, etc.) |
| 7 second chœur à l'occident | 28 boulangerie et brasserie des moines |
| 8 abside occidentale consacrée « more romano » à saint Pierre | 29 moulins |
| 9 « paradis » et couloir semi-circulaire | 30 étables |
| 10 tours des archanges Michel et Gabriel | 31 cloître |
| 11 entrée et narthex | 32 dortoir des moines (au-dessous: parloir chauffé) |
| 12 maison des hôtes nobles | 33 bains |
| 13 école | 34 latrines |
| 14 maison de l'abbé avec « solarium » | 35 rez-de-chaussée : réfectoire des moines; à l'étage : vestiaire |
| 15 « scriptorium », au-dessus : bibliothèque | 36 cuisine des moines |
| 15 bis sacristie | 37 cellier (au-dessus : « lardarium », entrepôt de lard) |
| 16 bains des malades et des novices | 38 maison des pèlerins |
| 17 maison des saignées | 39 brasserie et boulangerie des pèlerins |
| 18 maison du médecin et des grands malades | 40 pièce du « mandatum » (lavement des pieds le jeudi saint) |
| 19 « herbularius » : jardin médicinal | |
| 20 infirmerie | |
| 21 chapelle séparée en deux : malades à l'ouest, novices à l'est | |

Figure 4/115
Plan de Saint-Gall dessiné entre 817 et 823, envoyé vraisemblablement par l'abbé de Reichenau au jeune abbé Gozbert (d'après Westermann).



▲ La nef de Saint-Gall, si le plan avait été réalisé (d'après Horn et Born)

7) Type Saint Riquier : L'abbaye "Centula" (790-799).

- C'est le perfectionnement le plus poussé d'un type d'église mérovingienne.
- La nef est envermée entre 2 complexes de tours qui bloquent l'extension.
 - Inclusion parfaite de tours dans la basilique.
 - Comporte : un choeur occidental et un choeur oriental des tours (la technique des tours s'est fortement améliorée).
 - Pour inclure deux choeurs, il existe deux manières :
 - Comme à Fulda, deux choeurs opposés l'un à l'autre dont l'un à la place ordinaire de l'entrée.
 - Le choeur occidental sera surélevé pour garder l'entrée de l'église dans l'axe. Ce thème va se développer et prendre de l'ampleur.
 - Aspect : d'abord salle basse avec voûtes d'arêtes. Les croisées sont délimitées par de lourds piliers car elles supportent deux tours lanternes. Le nartex et l'atrium sont dédiés aux trois archanges.
 - La partie occidentale de l'église forme en quelque sorte une église particulière surélevée par rapport à la partie orientale.

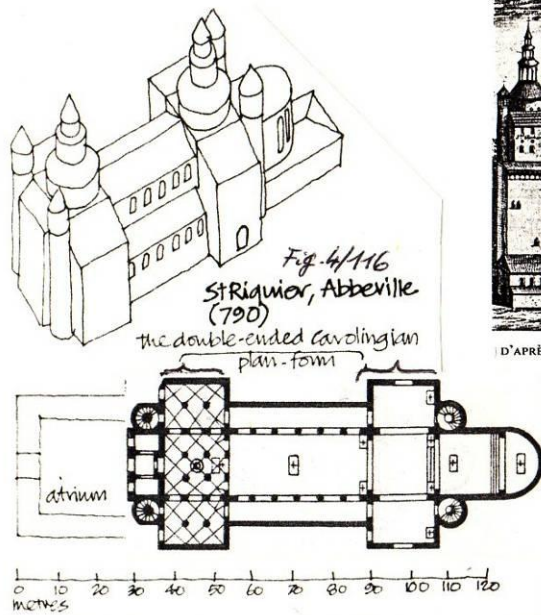


Fig. 4/116
St Riquier, Abbeville
(790)
the double-ended Carolingian
plan-form



Fig. 4/117 « Centula » (Saint-Riquier, Somme)

L'abbaye de Centula construite à la fin du VIII^e siècle par l'abbé Angilbert devait servir de modèle pendant l'époque carolingienne. Le plan de Saint-Gall en est une illustration plus tardive et beaucoup plus élaborée. Le plan choisi était un triangle dont les pointes étaient occupées au nord par l'église Saint-Sauveur-et-Saint-Riquier, à l'est par l'église Saint-Benoît, au sud par l'église Notre-Dame. La distance du nord au sud était d'environ 300 mètres. Angilbert avait adopté cette disposition en hommage à la Trinité. (Gravure d'après Petau, 1612.) (92 At. (41))

du transept actuel datent de cette époque. Après les deux incendies qui affectèrent la ville et l'abbaye en 1475 et 1487, les abbés Eustache Le Queux et Thibaut de Bayencourt donnèrent à l'église sa forme définitive, avec son unique tour de façade, son riche décor sculpté et une vaste chapelle de la Vierge qui prolonge le chevet. Prise et incendiée par Philippe II, l'abbaye faillit disparaître en 1554; les moines furent dispersés dans d'autres communautés. C'est un abbé commendataire, Charles d'Aligre (1645-1698), qui restaura l'abbaye en l'affiliant à la congrégation de Saint-Maur.

Le monastère bénédictin qui fut élevé en Picardie sur le tombeau de saint Riquier devint très puissant sous Charlemagne grâce à la direction de saint Angilbert, l'« Homère » de l'académie Palatine. Par ses soins, de 790 à 799 fut édifiée une des plus riches et des plus belles basiliques carolingiennes; des marbres avaient été apportés d'Italie et les artistes les plus habiles envoyés par l'empereur. Restaurée après avoir été gravement endommagée par les Normands, elle menaçait ruine aux alentours de l'an 1000 et dut être entièrement reconstruite. Au XIII^e siècle, l'abbé Gilles de Macheumont (1257-1292) effectua des travaux importants: les arcades du choeur et une partie

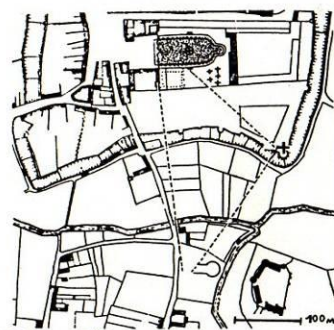


Fig. 4/118: SE Riquier plan
117. a. - LES FOUILLES. (D'après des formes.)

un à l'est et un à l'ouest: à l'est, l'abside était séparée du transept par un choeur proprement dit (aux siècles suivants, cette disposition devait s'imposer et devenir presque la norme), à l'ouest, une composition spatiale assez complexe superposait une chapelle ouverte sur la nef à un porche probablement bas et voûté. (Rivier, (44))

L'abbaye carolingienne de « Centula » (Saint-Riquier), d'après Petau, 1612. La gravure montre les trois églises de l'abbaye et les portiques qui les unissent. Bibl. nat.



Fig. 4/119: St Riquier.
Restitution.



Fig. 4/119. a. St Riquier. Restitution d'après R. J. Cozant.

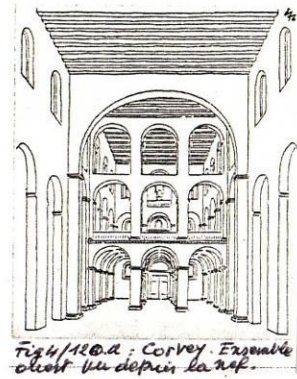
Figure 4/118.

Une abbaye modèle :
Centula-Saint-Riquier

L'abbaye carolingienne de Saint-Riquier est bien connue grâce à deux gravures du XVII^e siècle (gravures de Petau et de Mabilon) qui reproduisent un dessin de la *Chronique de Saint-Riquier*, rédigée à la fin du XI^e siècle par le moine Hariulf. Sur le flanc nord d'un immense cloître trapézoïdal, se dresse l'église abbatiale, imposant édifice à deux tours. Ces tours, imitées des rotondes antiques, étaient agencées de façon bien particulière. Au rez-de-chaussée, la tour occidentale avait une crypte dont le sol était sensiblement au même niveau que l'atrium et le reste de la basilique. Appelée *Crypta Sancti Salvatoris*, elle abritait le reliquaire majeur de l'abbaye, la *capsa maior*, qui contenait des reliques du Christ rapportées de Terre sainte. Au-dessus de cette crypte, à l'étage, se trouvait l'église du Sauveur, sanctuaire destiné exclusivement à la célébration des grandes dates christologiques de l'année: Pâques, Ascension, Nativité. De plan central, ce sanctuaire était entouré de bas-côtés et de tribunes. Un témoignage précieux, l'*Institutio de diversitate officiorum* d'Angilbert, nous renseigne sur l'utilisation de ce sanctuaire. La communauté monastique en occupait le centre, les hommes et les femmes du bourg se tenaient de chaque côté, c'est-à-dire dans les annexes nord et sud de la *turris*; les jeunes chanteurs de la *schola* occupaient les tribunes. L'on accédait au sanctuaire haut par les *coelae*, tourelles pourvues d'escaliers à vis, appuyées contre la face ouest de la tour principale; elles flanquaient le porche dans lequel Angilbert se fit enterrer en 814, imitant le geste d'humilité de Pépin le Bref ainsi enseveli à Saint-Denis. Cette *antéglise*, dont il reste une réplique parfaite à Corvey, en Westphalie (fondation de l'abbaye de Corbie), eut une grande influence sur la formation de nos façades romanes. Les puissantes tours occidentales (Saint-Benoît-sur-Loire), les avant-corps appelés parfois *galilées* (Cluny, Tournus, Vézelay) ou les façades à deux tours cantonnant un porche avec tribune (Jumièges et les églises d'Auvergne) dérivent de cette formule de *Westwerk* carolingien. Dans l'angle sud-ouest de l'abbaye de Saint-Riquier se dressait la troisième *turris*, celle de Sainte-Marie. Les fondations de ce sanctuaire situé à plus de 300 mètres de l'église principale ont été retrouvées lors de fouilles récentes. L'extérieur, avec un noyau de support sur plan hexagonal, dessine un dodécagone. Ce même rapport du simple au double apparaît dans le plan de la chapelle palatine d'Aix, dont le gros œuvre était terminé en 798. (Encycl. Universalis).

89) Monastère de Corvey, Saxe.
les avant-nefs à tribunes.

Le groupe tritrium, appelé également « église-porche », créé à la fin du VIII^e siècle, eut un avenir des plus brillants. Dès le IX^e siècle, beaucoup de monastères se sont dotés de ce type d'église, et l'une d'elles est encore debout en Allemagne, à Corvey-sur-Weser, l'antique *Corbeia Nuova*, monastère succursale de Corbie en Picardie. Érigée entre 873 et 885, accolée à une basilique bâtie préalablement entre 822 et 844, cette antéglise-Westwerk a conservé l'essentiel de ses structures : la vaste crypte, au rez-de-chaussée ; la grande plate-forme carrée du premier étage avec, à l'est, l'autel



principal consacré à saint Jean-Baptiste ; enfin, en hauteur, les tribunes-ambulatoria dans lesquelles on trouve encore, griffonnés sur le premier des crépis, les neumes des petits chanteurs de la *schola*. Quel magnifique parallèle à la *turris* du Sauveur de Centula/Saint-Riquier ! — parallèle qui n'a point échappé à la perspicacité de l'archéologue allemand Wilhelm Effmann qui, en 1912, fut le premier à tenter le rapprochement des deux édifices.

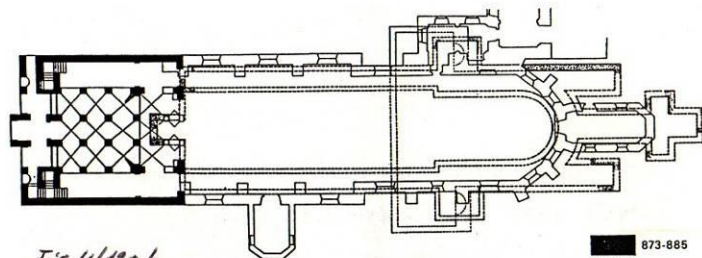
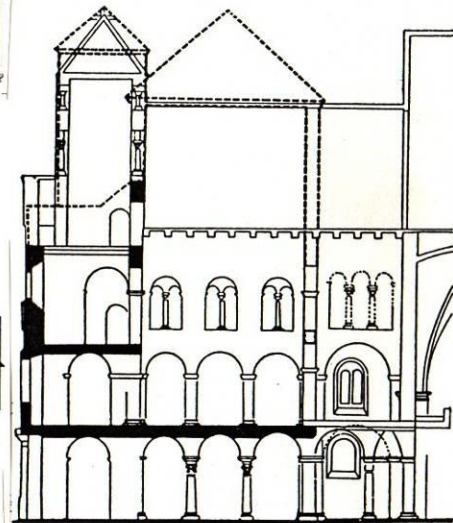


Fig. 4/120.b
CORVEY, ABBATIALE.

873-885
FOUILLES



873-885 Fig. 4/120:
CORVEY, ABBATIALE : COUPE LONGITUDINALE.

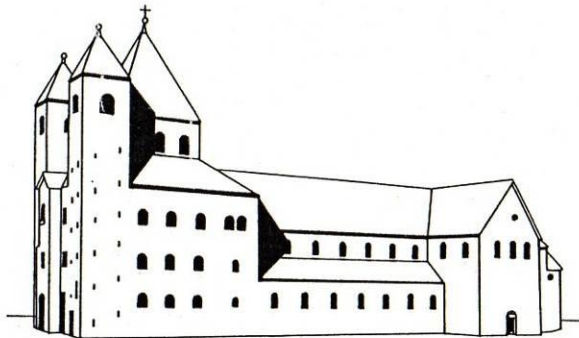


Fig. 4/120.c.
Corvey, élévation latérale restituée de l'ancienne abbatiale carolingienne.

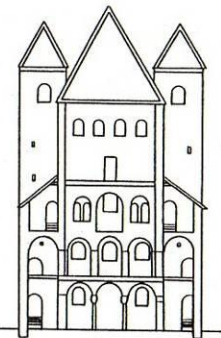


Fig. 4/120.e
Corvey, restitution en coupe du Westwerk carolingien.

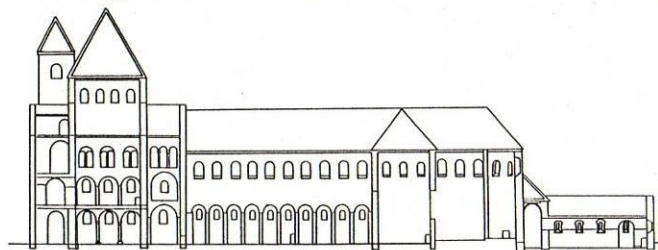
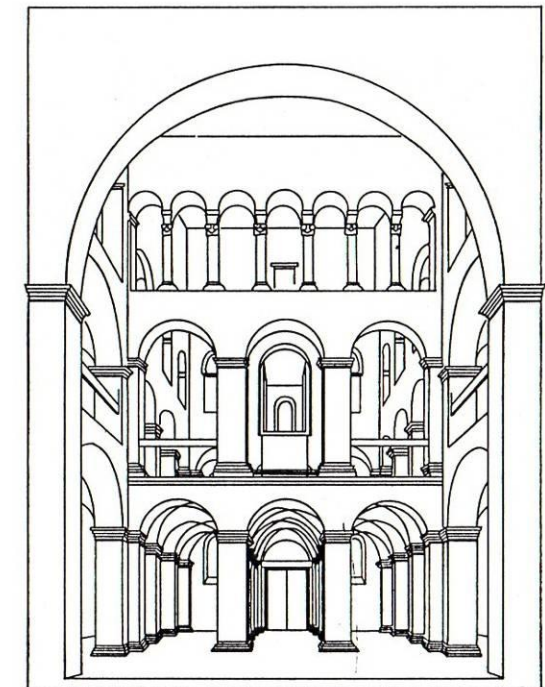


Fig. 4/120.d Corvey, coupe longitudinale restituée.



▲ Westwerk de Corvey, vu de la nef (restitution Rave)

90) Eglise St Ursmer à Lobbes (prois de Thuin)
Avec St Hermès et St Alexandre de Theux (Lg)
un des rares exemples de type basilical.

- existe toujours
- construite vers 820
- servait à l'inhumation des habitants de l'abbaye
- reconstruite à l'occasion de l'élévation des restes de Saint Ursmer
- alternance de colonnes avec des piliers.

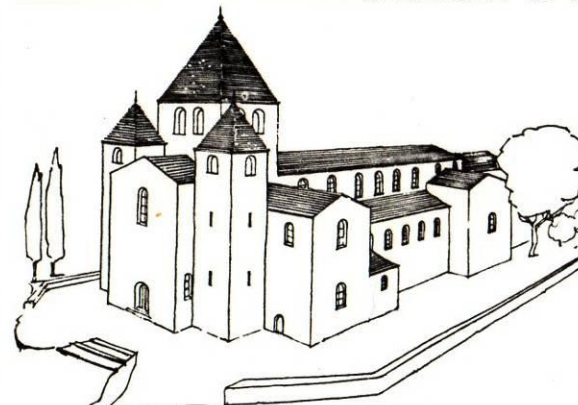


Fig. 4/121: Lobbes : Eglise Saint-Ursmer. Perspective de l'édifice carolingien.

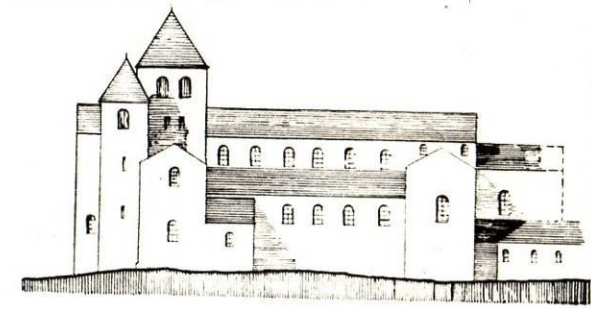
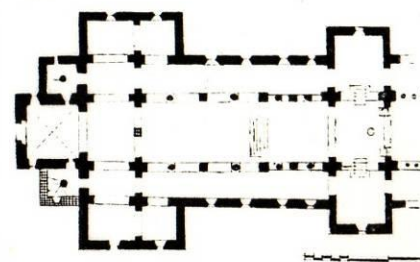
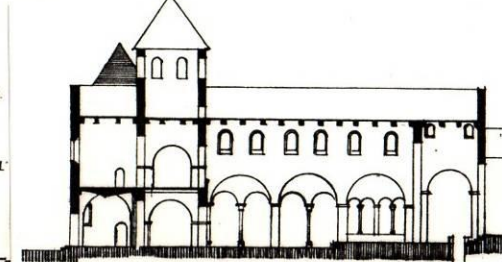


Fig. 4/122 Lobbes : Eglise Saint-Ursmer. Façade nord à l'époque carolingienne. D'après S. Brigoletto, (4.1)



F. 4/123 Lobbes : Eglise Saint-Ursmer. Restitution du plan à l'époque carolingienne.



F. 4/124 Lobbes : Eglise Saint-Ursmer. Coupe de l'édifice carolingien.



F. 4/125 Eglise Saint-Ursmer. Façade ouest

Les preuves de ses origines.

...d'une bonne partie de son plan et de sa structure remonte à l'époque carolingienne. Il convient donc que nous y attardions quelque peu.

La présence des reliques de saint Pierre dans l'église abbatiale avait entraîné, nous l'avons dit, l'interdiction d'y inhumer les moines. C'est pourquoi saint Ursmer avait fait élever sur la colline voisine une église funéraire qui ne tarda pas à être affectée également au service

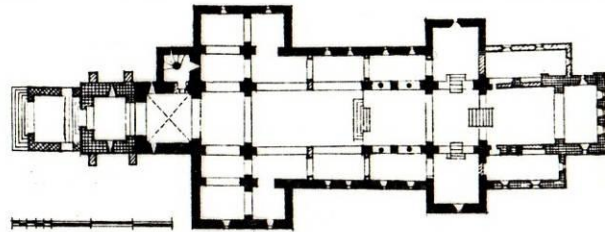


Fig. 4/126 Lobbes : Eglise Saint-Ursmer. Plan. Etat actuel.

des fidèles (1). Elle reçut la sépulture d'Ursmer, d'Ermin, d'Hydulphe, d'Abel, de Vulgise et d'Amoluin, abbés qui avaient illustré l'abbaye dans le cours du VIII^e siècle. Tous allaient devenir des saints. Leurs restes attirèrent rapidement la foule des pèlerins. Mais, parmi eux, il en fut un vers lequel la ferveur du peuple allait plus particulièrement, tandis que se multipliaient les miracles dus à son intercession. Il s'agit de saint Ursmer. Devant cette vague de piété populaire, l'abbé Folrade décida de rehausser le culte de saint Ursmer par une élévation solennelle de ses reliques. Cette cérémonie eut lieu le 26 mars 823 (2) en présence d'Haltigaire, évêque de Cambrai (3). Dès ce moment, l'église

n'est plus mentionnée sous le seul vocable de la Vierge, mais également sous celui de saint Ursmer (1).

Folcuin finit même par l'appeler tout simplement *ecclesia sancti Ursmeri*. Le prestige du premier abbé de Lobbes avait triomphé de toutes les autres considérations.

L'affluence des fidèles ne donna-t-elle pas lieu à une reconstruction de l'édifice sur un plan plus vaste? Cette reconstruction n'a-t-elle pas coïncidé avec l'élévation des reliques? Il est bien difficile de répondre à ces questions pour lesquelles les textes ne nous sont d'aucun secours.

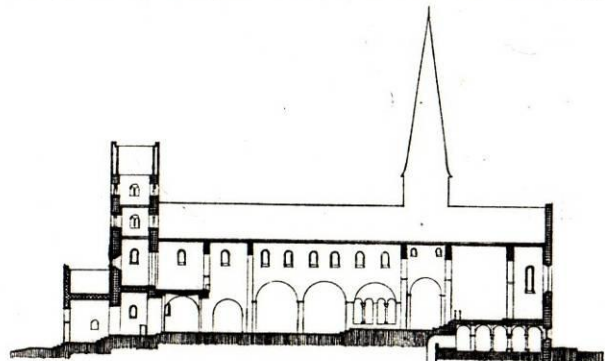


Fig. 4/127 Lobbes : Eglise Saint-Ursmer. Coupe. Etat actuel.

Folcuin écrivait les *Gesta* vers 980. Il mentionne les travaux effectués dans le courant du X^e siècle. Le continuateur de la chronique, à son tour, nous renseigne sur les travaux entrepris au XI^e siècle; c'est ainsi que nous avons des précisions sur la construction du chœur et de la tour, élevés à ce moment. Il semble donc que des chroniqueurs aussi consciencieux nous eussent tenu au courant de la chose si des travaux importants s'étaient effectués à l'église Saint-Ursmer entre les années 900 et la fin du XI^e siècle. Leur silence nous permet donc de supposer l'église antérieure au X^e siècle, à part le chœur et la tour. L'examen de l'édifice prouve du reste que ces parties furent accolées à un bâtiment notablement plus ancien. Enfin, les fouilles et les sondages vont nous révéler un plan et une structure qui n'étaient plus courants à l'époque romane. Ainsi, l'étude archéologique du monument ne pourra que confirmer cet argument du silence et étayer notre thèse qui reporte la construction de Saint-Ursmer à l'époque carolingienne.

Description de l'état actuel.

L'église Saint-Ursmer de Lobbes comprend une nef de trois travées, avec bas-côtés, un transept et un chœur à chevet plat sous lequel s'étend une crypte. Devant la nef, mais séparée de celle-ci par un grand arc, s'ouvre une travée plus étroite que les autres; mais elle forme saillie sur les bas-côtés, à la façon d'un transept, et, sur cette saillie, se greffe, de part et d'autre, une chapelle orientée, de plan carré. Entre cet ensemble et la tour occidentale prend place un espace légèrement barlong, surmonté d'une tribune; il a la largeur de la nef et une tourelle carrée le flaque du côté nord, donnant accès à l'étage. La tour est précédée d'un porche ouvert.

Les arcades de la nef reposent sur des piliers de section rectangulaire. La dernière travée est recoupée par quatre petites arcades s'appuyant sur des colonnes à base grossièrement profilée; leur chapiteau, traité dans un tout autre esprit, est l'œuvre du restaurateur. Une série de fenêtres en plein cintre percées dans les bas-côtés et dans les parties hautes de la nef éclairent l'intérieur. La nef et les transepts sont couverts de plafonds. Les bas-côtés reçurent des appentis lors de la restauration, mais ils avaient des plafonds à l'origine.

La travée sous tribune et la crypte ont des voûtes d'arêtes. Le rez-de-chaussée de la tour, le porche et les accès latéraux de la crypte, ont des voûtes en berceau.

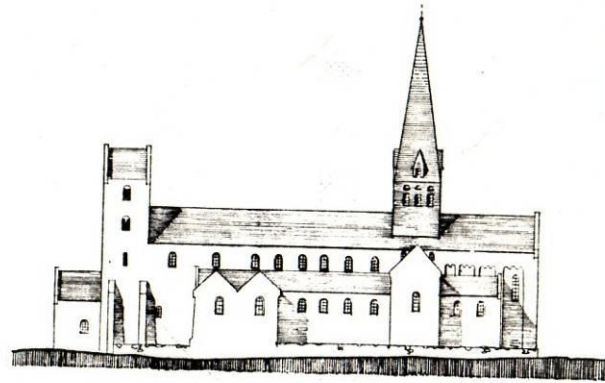


Fig. 4/128 Lobbes : Eglise Saint-Ursmer. Façade sud. Etat actuel.

La silhouette générale de l'édifice est marquée d'un double accent par la présence de la tour occidentale du XI^e siècle et d'une tour de croisée; mais empressons-nous de dire que celle-ci ne date que de la restauration de 1865 et qu'elle résulte d'une fautive interprétation d'éléments architectoniques (1); en réalité, elle n'a jamais existé.

L'extérieur, en moellons bruns de la région, irrégulièrement appareillés, est extrêmement sobre. Aucun élément décoratif ne le relève, si ce n'est, au chœur, une frise d'arcatures sur bandes. Les fenêtres de la nef, des bas-côtés et du transept sont encadrées d'un ressaut; mais il est difficile de se prononcer sur l'authenticité de ce détail, les fenêtres ayant été entièrement refaites par le restaurateur. Le transept est moins élevé que la nef, ce qui permet d'éclairer la croisée au moyen de deux petites fenêtres percées au-dessus des versants de la toiture. Ce sera là, pour l'époque romane, une formule spécifiquement mosane (2).

L'entrée principale est percée dans l'axe de l'édifice, sous le porche et la tour. Dès l'origine, une entrée secondaire s'ouvrait dans le bas-côté septentrional. Elle est condamnée aujourd'hui, mais ses traces restent visibles : montants en maçonneries et linteau en batière

(S. Brigode, (4.1)).

LORSCH (Rhénanie) Un des monastères favoris de Charlemagne.

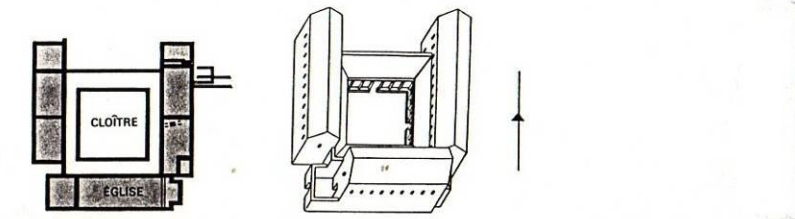


Fig. 4/128.a. A ET B - LORSCH, PREMIERE ABBAYE : PLAN ET ÉLEVATION.

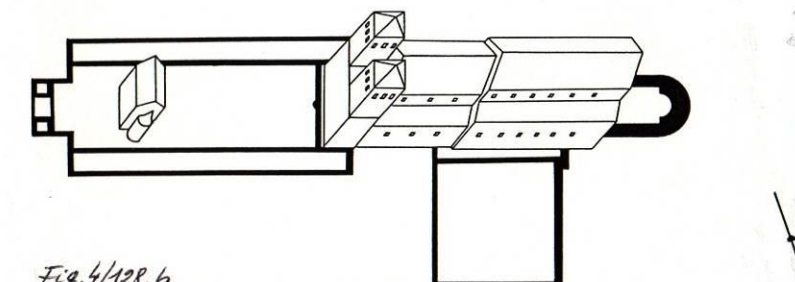
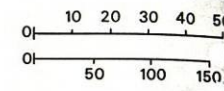


Fig. 4/128.b. A ET B - LORSCH, SECONDE ABBAYE : ÉLEVATION ET PLAN.

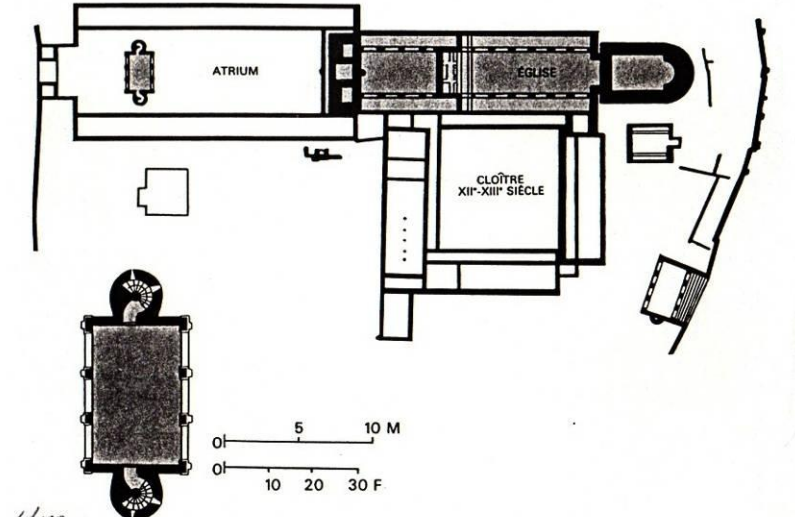


Fig. 4/128.c. LORSCH, ABBAYE, PORTE TRIOMPHALE.

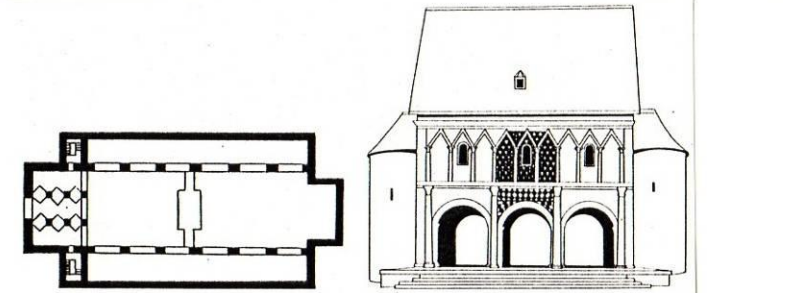


Fig. 4/128.d. Lorsch. Saint-Nazaire. Plan restitué de l'oratoire Saint-Michel.

Fig. 4/128.e. Lorsch. Saint-Nazaire. Oratoire servant d'entrée, en forme d'arc de triomphe romain, à l'abbaye carolingienne.

Bref résumé :

La basilique paléochrétienne est une construction essentiellement axiale : on peut l'étendre indéfiniment suivant cet axe. Avec le roman, cet espace se fermera par des tours et une abside; de ce fait aucune extension ne sera plus possible. Cette extension sera en opposition directe avec la conception romaine. Du fait du chœur occidental l'entrée se fera par les côtés. Il y a donc une différence dans la conception d'espace et de volume.

II. Eglise de Plan central et Palais.

Des édifices à plan central à destination funéraire furent construits dans les abbayes.

1°) Eglise Saint Michel à Fulda.

- Achevée en 820.
- Elévation sur une crypte et qui repose sur un jeu de quatre murs portants percés d'arcades.

2°) Saint Pierre à Tourhout.

- Construite de 814 à 862.
- A eu à sa tête l'abbé Ensequert, missionnaire de la Saxe.
- L'abbaye fut reconstruite et l'église funéraire prend la forme d'un carré.

3°) Eglise de Saint Germigny les prés (sur la Loire). (744-818).

- Fut peut-être construite pour recevoir les restes de Théodule.

A mi-chemin entre Orléans, dont il était l'évêque, et Saint-Benoît-sur-Loire, dont il était l'abbé, Théodulfe, familier de Charlemagne et homme de grande culture, érigea, en 806, dans sa villa de Germigny une chapelle de plan centré, qui subsiste après une restauration radicale au XIX^e siècle. Chacun des côtés du carré (10,40 m) est prolongé d'une abside, et le carré en enferme un autre délimité par quatre piliers. On

retrouve la variété de couverture déjà vue à Aix : coupoles au nombre de cinq, voûtes d'arêtes, voûtes en plein cintre. Mais les rapports entre les deux monuments demeurent bien lointains malgré une réflexion commune sur le plan centré. (9^e Atlas, (4)).

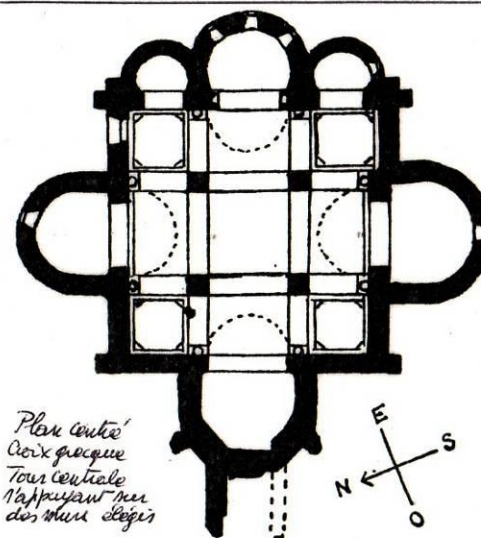


Fig. 4/130
GERMIGNY : RESTITUTION IX^e SIÈCLE

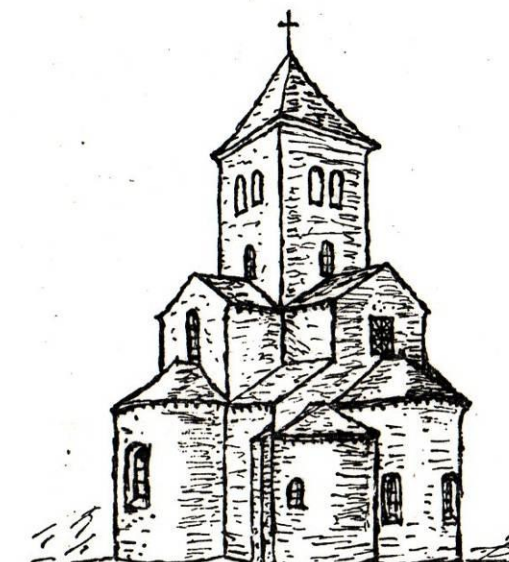


Fig. 4/130.a
ASPECT DE GERMIGNY AU IX^e SIÈCLE



Fig. 4/130.c
GERMIGNY-DES-PRÉS, VUE SCHEMATIQUE.

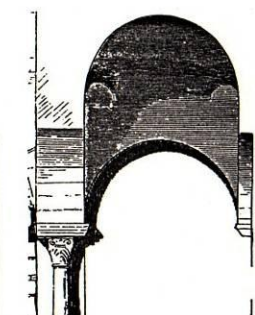


Fig. 4/130.d
GERMIGNY-DES-PRÉS, COUPOLE SUR TROMPES.



A. Sol du XIX^{es}.
B. Sol du XV^{es}.

Fig. 4/130.b
GERMIGNY : RESTITUTION IX^e SIÈCLE

4) La Chapelle palatine d'Aix-la-Chapelle.

L'architecture religieuse n'a pas été seule à briller d'un éclat particulier sous les Carolingiens. Renouant avec une tradition antique, les empereurs construisirent des palais et des résidences pour leur usage personnel, celui de leur famille et de leur cour. Leur disposition est imposée par la fonction : habitation, représentation, culte et économie. Il peut s'y ajouter d'autres fonctions plus particulières : administration, justice, école, sans oublier la vie religieuse étroitement liée à la personne de l'empereur.

Charlemagne ne s'est pas fait faute de construire de nombreux palais, les plus célèbres étant ceux d'Ingelheim et de Nimègue. Celui d'Aix-la-Chapelle subsiste en grande partie, et des fouilles effectuées au XIX^e siècle permettent de le restituer dans son intégralité. Il dessinait au sol un rectangle de 180 mètres de long, bordé au nord par l'aula, au sud par la chapelle. Entre les deux bâtiments s'étendait une cour qu'encadraient des bâtiments reliés entre eux par une galerie à portique. Au centre de la galerie occidentale s'élevait la porte, dont l'étage était occupé par la salle de juridiction. L'aula, au nord (47,42 m x 20,76 m), était amplifiée à l'ouest d'une abside qui abritait le siège impérial, et de deux autres au nord et au sud.

Au sud, les bâtiments culturels en forme de croix latine dont le centre est occupé par le fameux octogone devenu depuis lors la cathédrale. L'époque gothique et le XIX^e siècle lui ont ajouté des éléments qu'il est nécessaire de supprimer par la pensée pour comprendre la signification première de la chapelle, commencée avant 798, et de son architecture. (G. d'Albas) (4).

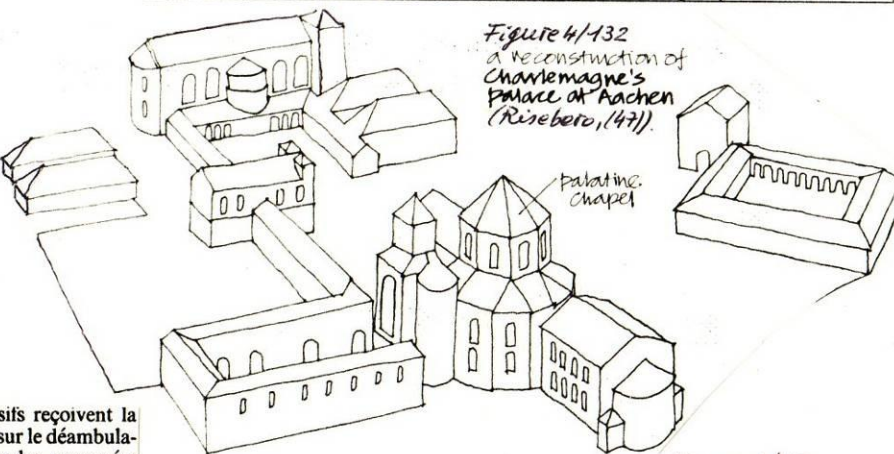
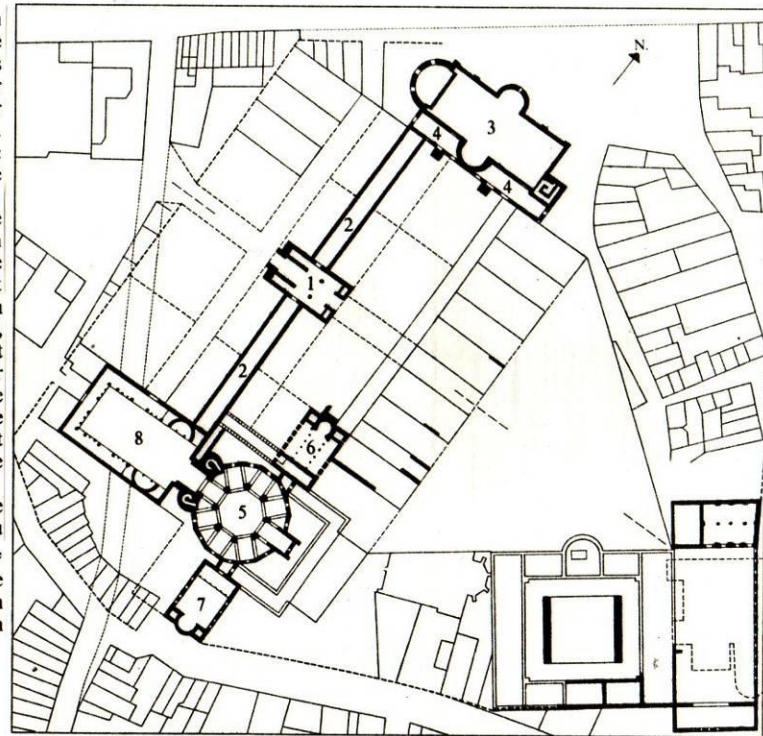


Figure 4/132
a reconstruction of
Charlemagne's
Palace at Aachen
(Rieseberg, 1971).

Palatine
Chapel

Fig. 4/131. Le palais d'Aix-la-Chapelle

Le palais d'Aix-la-Chapelle couvre un rectangle d'environ 20 hectares, partagé par la « voie principale » qui passe sous le porche (1). Deux galeries (2) permettent d'accéder au nord à l'aula (3), précédée d'un porche (4), au sud aux bâtiments culturels disposés suivant un plan cruciforme. Au centre, l'octogone (5), autour duquel sont placés au nord une annexe (6), au sud une seconde annexe (7) et à l'ouest un atrium (8). (G. d'Albas) (4).

Au centre, huit piliers massifs reçoivent la retombée des grandes arcades qui ouvrent sur le déambulatoire. Au-dessus, une deuxième série d'arcades, recoupées à mi-hauteur par des colonnes de marbre qui supportent une architrave; les colonnes de la rangée supérieure montent maladroitement jusqu'à l'arcade. Le troisième niveau est percé de fenêtres qui déversent à flot la lumière. Enfin, la coupole vient fermer le volume. Le déambulatoire est couvert de voûtes d'arêtes en Grauwacke (grès des houillères), qui viennent se perdre dans les formerets. Des piliers carrés massifs surmontés de lourds tailloirs supportent les retombées. Il faut souligner enfin l'absence de doubleau, ce qui a permis de mieux lier entre elles les travées. À l'étage, les tribunes sont couvertes de berceaux rampants. Le trône de Charlemagne « qui voyait tout et était vu de tous » est toujours visible à l'ouest. Il avait ainsi vue sur l'autel situé au rez-de-chaussée et sur la mosaïque originelle, qui figurait, sur fond d'azur, le Christ triomphant, bénissant de la main droite. À ses pieds, les vingt-quatre Vieillards de l'Apocalypse se levaient pour lui tendre leur couronne. On s'est beaucoup interrogé pour définir la place de cette chapelle dans l'évolution de l'architecture. Son architecte, Eudes de Metz, ne doit rien aux exemples byzantins. Il a fait œuvre puissamment originale, comme le prouvent ses recherches sur le voûtement.

Aix-la-Chapelle, qui eut une influence notable, n'est pas le seul édifice ainsi construit.

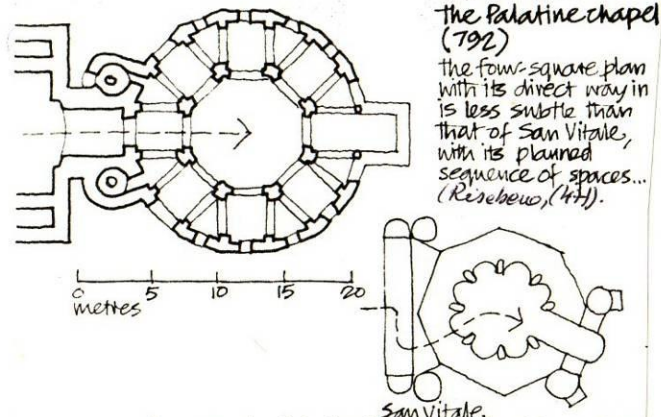


Figure 4/133
The Palatine chapel
(792)

the four-square plan with its direct way in is less subtle than that of San Vitale, with its planned sequence of spaces... (Rieseberg, 1971).

San Vitale

La construction de la chapelle palatine d'Aix a été ressentie dès l'époque comme un événement considérable : elle symbolisait la puissance de l'Empire. Eudes de Metz en fournit le plan et veilla à son exécution (790-après 798) pour laquelle Charlemagne n'hésita pas à faire venir des colonnes et des marbres de Rome et de Ravenne. (G. d'Albas) (4).

- Construite en 798 et consacrée en 804.
- Noyau octogonal : ce qui différencie de la forme de pourtour.
- Élément nouveau : la forme du pilier est tributaire des retombées sur le pilier.
- Alternance de plan carré et triangulaire voûtés de voûtes d'arêtes.
- Tribune réservée à la cour impériale.
- Rez de chaussée pour les serviteurs et les soldats.
- Décors : ornée d'un plaquage de marbre sur les murs et de mosaïques à fond d'or sur les voûtes.

La chapelle palatine est un monument typiquement carolingien d'origine des plans paléochrétiens non byzantins. Octogone intérieur : voûte berceau octogonale (arête droite) sur 8 arcs et 8 piliers. Au rez, déambulatoire sous voûtes d'arêtes quadripartites dont la triangulation se poursuit : le mur extérieur est à 16 pans, ce qui confère au déambulatoire une complexité spatiale; à l'étage, galerie à l'intérieur par 2 étages de colonnes soutenant les arcs supérieurs, et voûtes en berceaux alternativement rectangulaires et triangulaires (colonnes corinthiennes).

(Il semble résulter de ceci que l'absence de voûtes dans certains endroits du début roman ne proviendrait pas de défiance technique, mais de l'imitation de modèles non voûtés)

Déambulatoire, Aix-la-Chapelle

La structure architecturale du déambulatoire d'Aix-la-Chapelle est une prouesse technique dont la crypte de Saint-Médard de Soissons offre quelques années plus tard un exemple aussi parfait. Il est couvert de voûtes d'arêtes sans doubleau, qui viennent mourir bien au-dessus du tailloir. En revanche, des arcs formerets très larges font fonction d'arcs de décharge et ont permis le percement de baies.

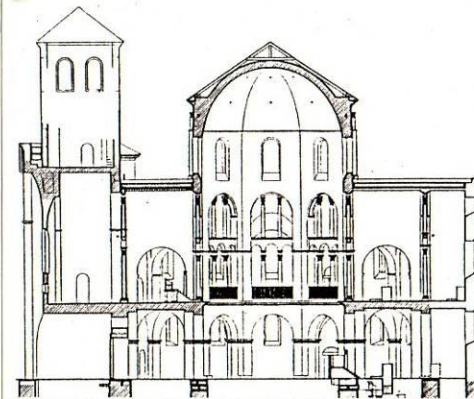


Fig. 4/134 a.

Coupe longitudinale de la chapelle palatine. Rez-de-chaussée : vestibule ouvert, portail principal recouvert de longs cubes de pierre. Sous l'arcade est de l'octogone, premier essai pour l'ambon carolingien; sous lui, représentation du sarcophage de Proserpine dans la brèche des fondations créée après coup, probablement tombeau de Charlemagne. Dans le milieu de la travée est du pourtour de l'autel de saint Pierre, à l'ouest devant ses fondations, place de l'autel des reliques précarolingien (jusqu'en 1910). Dans l'abside rectangulaire, autel consacré à la Vierge. Étage supérieur, travée ouest, trône de pierre, auquel conduisent six marches. À côté des marches, les deux colonnes de porphyre vert antique sur des bases antiques de cuivre doré, retrouvées en 1966 dans les réserves du Louvre. Grilles de bronze de l'étage, fondées à Aix sous Charlemagne.

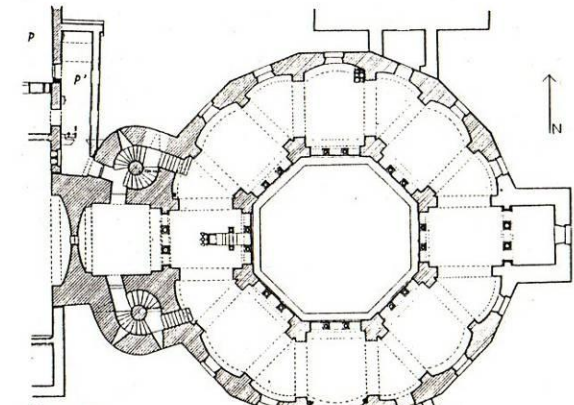
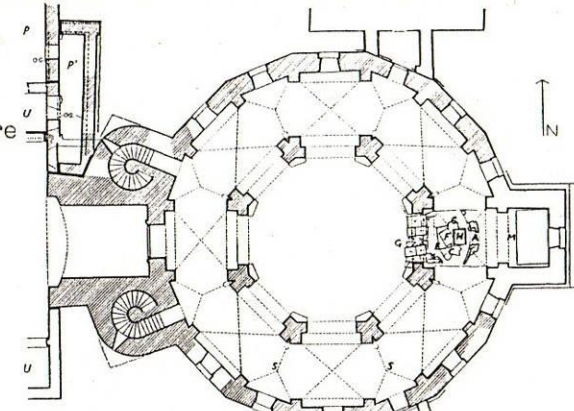


Fig. 134

en haut : plan du rez-de-chaussée de l'église palatine de Charlemagne à Aix-la-Chapelle, reconstitution de l'état après 800. U : déambulatoire de l'atrium - P : portique - P' : portique latéral (deuxième époque). Dans la travée est du déambulatoire, trois vauilles des fouilles de 1910; F : cavité de l'autel précarolingien dans l'orientation de l'Aix romaine, avec des restes C des sols adjacents 1,17 m sous le niveau carolingien - E : mur de protection carolingien autour de F dans la nouvelle orientation, détruit par l'autel de saint Pierre (H), installé depuis 1972 comme autel principal en plaques carolingiennes - A : mur rond - G : fondation de l'octogone avec brèche de l'époque carolingienne - M : place possible de l'autel marial carolingien.

en bas : plan de l'étage supérieur de l'église palatine. Reconstitution de l'état après 800. Double emplacement des colonnes de l'abside est, reconstituées d'après les débris de l'incendie de 1858. Dans quelques-uns des angles, restes du sol original, importé de Rome et de Ravenne, subsistant aussi par fragments derrière et sous le trône de la travée ouest. Le portique latéral P' réunit le portique central à l'accès nord-ouest de l'église.

La chapelle palatine d'Aix

L'octogone central de la chapelle palatine a un pourtour hexadécagonal. L'intérieur frappe par son élévation. Les huit arcades inférieures, nettement séparées du reste par une corniche en fort surplomb (appelée *corona*), supportent une haute arcature subdivisée par un double registre de colonnes. Derrière ces majestueuses arcades, bordées par des parapets de bronze coulés entre 795 et 805, s'étend l'étage royal, large déambulatoire couvert de berceaux rampants. Le trône est situé dans la travée la plus occidentale, simple siège de marbre gris, façonné à l'image du trône de Salomon décrit dans le III^e livre des Rois. De ce siège, le souverain pouvait voir en face de lui l'autel du Sauveur. Situé à l'étage royal, cet autel surplombait celui de la Vierge placé au rez-de-chaussée. Levant les yeux, le roi avait devant lui, dans la calotte orientale de la coupole, le Sauveur en majesté acclamé par les 24 vieillards de l'Apocalypse qui tendaient vers lui, d'un geste antique, leurs couronnes. Cette disposition hiérarchique reflète à la perfection la philosophie du pouvoir à cette époque, comme en témoignent également les *laudes regiae* (litanies royales). Alors que celles-ci invoquent, en faveur du pape, la Vierge et les Apôtres, le roi, lui, a droit à une invocation du Christ : son pouvoir est cautionné par le Rédempteur lui-même et les archanges Michel, Gabriel et Raphaël. En tant que *vicarius Dei*, il occupe donc au propre comme au figuré une place intermédiaire prestigieuse, parfaitement matérialisée par l'architecture et le décor de la chapelle d'Aix.

De nombreuses études ont été récemment consacrées au palais qui s'étendait au nord de la chapelle palatine. Une *aula*, située à l'emplacement de l'actuel hôtel de ville d'Aix, s'inspirant de l'*aula palatina* antique de Trèves, avait trois absides. Citons encore les deux exèdres semi-circulaires récemment découvertes dans l'atrium. Avec l'immense niche de la façade occidentale, elles devaient former une sorte d'abside triconque, hypèthre, c'est-à-dire à ciel ouvert.

La tendance « trinitaire » est d'ailleurs très apparente dans la liturgie et l'art carolingiens. L'*Institutio* d'Angilbert avait cité 3 églises, 3 tours, 33 autels, 300 moines et trois fois 33 élèves de la *schola*. Les petites églises alpêtres de Suisse (Disentis, Mustail, Mustair), avec leurs trois absides juxtaposées, témoignent dans ce sens. L'une d'elles (Mustair) est particulièrement célèbre pour ses fresques qui recouvrent les trois absides et les murs du sanctuaire rectangulaire. (*Encycl. Universalis*).

Fig. 4/135 **Chapelle palatine, Aix-la-Chapelle**

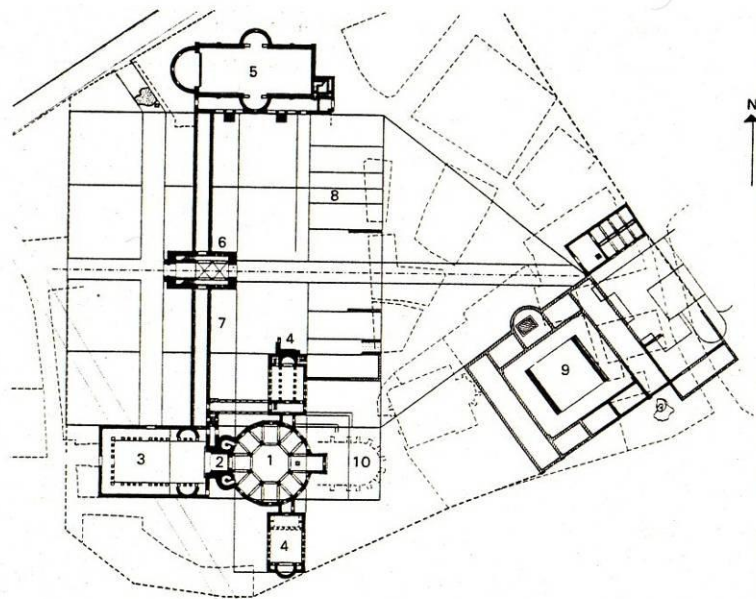
L'octogone d'Aix-la-Chapelle a un diamètre de 16,54 m, alors que le mur extérieur atteint très exactement le double. Quant à la hauteur, elle n'est pas exactement connue, puisque les parties hautes de la chapelle ont été restaurées à deux reprises. Elle devait atteindre approximativement 36 mètres.

Coupole, Aix-la-Chapelle

Sur l'octogone, Eudes de Metz a établi le départ de la coupole formée d'une série de voûtes d'arêtes qui lui donnent un aspect fuselé. Elle est couverte depuis 1870-1873 d'une mosaïque qui a remplacé l'originelle figurant le Christ bénissant autour duquel se trouvaient les Vieillards de l'Apocalypse lui tendant leur couronne.



...but the interior has an elegance rare for the period



- | | |
|------------------------------------|---|
| 1 chapelle palatine | 6 porche; au-dessus, salle de juridiction |
| 2 porche flanqué de deux tourelles | 7 caserne des <i>milites</i> ; au-dessus, couloir royal |
| 3 atrium | 8 emplacement probable du palais |
| 4 petites basiliques latérales | 9 thermes |
| 5 <i>aula palatina</i> | 10 chœur gothique du XIV ^e siècle |

Fig. 4/136 L'ensemble du palais de Charlemagne à Aix-la-Chapelle (d'après L. Hugot) (*Encycl. Universalis*).

St-Vital de Ravenne semble avoir été un modèle de la chapelle palatine (Charlemagne d'ailleurs venait particulièrement Théodoric le G^o)
Mais le traitement spatial est différent = bien que les murs de la chapelle palatine fussent ornés de mosaïques de marbre et de mosaïque, la structure y est davantage mise en évidence qu'à St-Vital, et utilisée comme élément plastique.

On trouve ici un "ouvrage de l'ouest" réduit (étage supérieur par 2 escaliers et comportant un local sur l'entrée, donnant accès à la loggia ouverte sur la rotonde (trône de Charlemagne), pourrait être à l'origine des Westbau de l'église ultérieure.

A l'époque carolingienne, on voit le plan central adapté pour les églises qui ne semblent pas avoir la destination funéraire : chapelles palatines. Charlemagne construit sous forme de basiliques les chapelles palatines d'Ingelheim et de Francfort. Pourtant à Aix, cette construction n'adoptera pas le plan basilical mais le plan central. Dès le moment de sa construction, Charlemagne veut s'y faire enterrer; on voit de ce fait le plan central adopté pour les chapelles palatines. Ce sera le cas pour les chapelles de Notger et celles des comtes de Flandre à Bruges. Donc, bien que le plan soit central il est différent d'avant.

Conclusions

Il n'y a pas eu à l'époque carolingienne une renaissance d'une architecture disparue, mais bien un sommet d'une évolution de transformation d'une basilique paléochrétienne. Il y a deux facteurs déterminants :

- 1) Culte des reliques : deux chœurs opposés, atteignant leur conception plastique parfaite à l'époque carolingienne.
- 2) Transformation du volume extérieur, davantage en fonction d'éléments esthétiques que d'éléments programmatiques.

La tour s'intègre également à l'édifice. La tour est utilitaire : cloches, lumière. Ces tours enrichissent le volume et sont souvent groupées en trois unités, vu que ce système présente une esthétique plus harmonieuse.

Mais l'architecture carolingienne est aussi le point de départ de l'évolution de l'architecture romane ultérieure.

- Ex. : - Composition de la nef par étages sans recoupement vertical.
- Jeu de tours équilibrées à l'E et à l'W.
 - Plafonds plats + voûtes en berceau ou d'arête.
 - Recherche ornementale intérieure placée sous le signe du décor de l'époque paléochrétienne.

- Apparition d'un nouveau raisonnement au point de vue de la structure :

L'équilibre statique devient dynamique. C'est l'opposition des masses à l'opposition des forces. L'origine de cette amorce peut être cherchée dans le raisonnement structural des germains :

- parties portantes : bien soignées,
- parties de remplissage : plus légères.

Note : Evolution de l'abside.

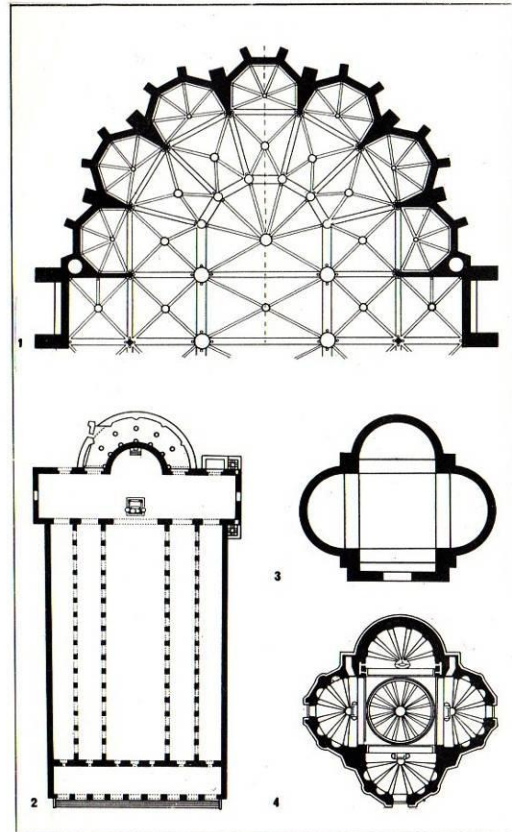


Fig. 41-137. Différents types d'abside : 1) chevet à déambulatoire et absidioles multiples ; 2) plan basilical à abside unique ; 3) abside trilobée ; 4) église à plan central comportant quatre absides symétriques.

Bâti « more romano »

Les églises construites *more romano* se multiplient au IX^e siècle, en Allemagne surtout. Citons l'immense cathédrale de Fulda, commencée au VIII^e siècle et terminée en 819. Son unique transept, occidental, semble imité de celui de Saint-Pierre de Rome. Deux cryptes, l'une à l'est, l'autre à l'ouest, maintiennent cette espèce de symétrie chère aux bâtisseurs carolingiens. La cathédrale de Cologne était construite de manière semblable. Les fouilles d'après guerre ont fait apparaître un changement décisif survenu au cours de la première moitié du IX^e siècle. A l'orientation vers l'est succède alors une franche « occiden-

ABSIDE

Construction semi-circulaire surmontée d'une voûte en cul-de-four et faisant saillie sur les côtés ou aux extrémités d'un édifice.

L'abside existait déjà dans l'Antiquité romaine (basilique Ulpia, temple de Minerve Medica, temple de Mars Ultor, Rome) ; toutefois, elle représente essentiellement un élément d'architecture chrétienne et sert à désigner la partie terminale d'une église, à plan circulaire ou polygonal (églises de Ravenne) ou carré (églises cisterciennes).

Durant les premiers temps du christianisme, l'autel, les sièges destinés au bas clergé et parfois la cathèdre se trouvent dans l'abside. Celle-ci est unique et occupe presque toute la largeur de la nef. Elle est flanquée dans certains cas de deux pièces latérales : le *diaconicum* et la *prothesis* (où l'on conservait les objets du culte), qui seront remplacées à partir du VIII^e siècle par des absidioles. Occupant une place importante dans la basilique, l'abside est souvent décorée de mosaïques, d'incrustations de marbre, ou de fresques (San Pudenziana à Rome, églises de Ravenne, San Aquilino à Milan). Il n'est pas rare que le *ciborium* surmontant l'autel y soit placé. L'abside peut être séparée du reste de l'édifice soit par une transenne ouvragée, soit par une paroi supportant les icônes (iconostase).

Au Moyen Age, à l'abside unique entourant l'autel s'ajoutent divers types de chapelles absidales, correspondant aux nefs latérales et au transept, qui donnent à l'ensemble une incontestable grandeur (cathédrale de Parme). Cependant, l'innovation la plus importante consiste en la création d'un déambulatoire, nef circulaire englobant l'abside et sur laquelle s'ouvrent les absidioles. Cette disposition prévaudra dans la plupart des églises romanes et gothiques en France. Elle résulte de la nécessité d'accueillir un nombre toujours plus grand de pèlerins. Les absidioles sont peu à peu transformées en chapelles vouées au culte des saints et de la Vierge ; à l'origine elles sont de dimensions identiques, mais l'absidiole centrale ne tardera pas à dominer les autres (Saint-Sernin, Toulouse ; Sainte-Foy, Conques ; Saint-Jacques-de-Compostelle).

Dès la Renaissance, l'espace absidal sera remanié en une juxtaposition d'absides, notamment dans les monuments surmontés d'une coupole centrale. (Encycl. Alphe)

« tation », c'est-à-dire que le sanctuaire principal (ici encore une abside Saint-Pierre posée sur la crypte annulaire comme celles qu'on avait l'habitude de construire à Rome) a été muté d'est en ouest. Tout l'art roman allemand subira l'influence de cette formule : les grandes cathédrales et abbayes allemandes, Mayence, Worms, Hildesheim (Saint-Michel), Maria-Laach, Bamberg, Naumburg, conserveront une contre-abside et par là une symétrie toute carolingienne. (Encycl. Universalis)

Chapitre 3. Epoque des invasions

Introduction : la conversion, pendant les 8^e, 9^e et 10^e s. Invasions Normandes.

Tout le territoire se hâte de fortifier ses murs divers : *castellum*, *Castrium*, *oppidum*, *castrum*, *burgus*. Désurbanisation (40% de la popul. est urbaine). Causes : insécurité des fortific. romaines deviennent vieillottes, moins de commerce on vit mieux près des monastères et près de la terre.

le châtelain mène une cour haine où se réfugie la population en péril.

→ villes d'origine féodale

ou bien les gens se réfugient près des monastères

→ villes d'origine monastique

Invasions Normandes dans nos régions. (880-900)

en 843 : l'empire est divisé en trois

ouest (futur royaume de France) peu centralisée + vite indépendante.
est (nation germanique) main de fer fait les états.
entre les deux : c'est nous

le pays d'entre d'eux. L'escant est la limite

le *castrum* de Bx joue un rôle de gardien de cette zone frontalière

princes évêques de Liège : pouvoir étendu fidèle aux empereurs germaniques

980 : Notger souveraineté temporelle

1011 : 80 ans : expéditions normandes (Vikings) Danois, Suédois, Norvégiens

→ fleuves drabhan très mobiles pillage (Gand, Courtrai, Louvain, Bruges). objectif favori = une belle abbaye bien riche

au vent : places fortes (castellum)

échec du roi pour repousser les attaques.

on fait appel à l'aristocratie locale → féodalité

Fig. 4/138 Les expéditions des Vikings, au début des actes de piraterie, devinrent bientôt des campagnes éclatantes, des invasions retentissantes qui conduisirent au commerce maritime et aux émigrations. Les fouilles faites dans les camps vikings - ici Trelleborg près de Slagelse - ont révélé la stricte organisation militaire de l'époque.



Evolution de l'architecture militaire jusqu'au XII^e s. en Gaule.

1) La Gaule offre à la fin du III^e siècle un aspect peu commun. Dans l'Empire défendu autrefois par le limes, les frontières deviennent franchissables et une quantité prodigieuse de constructions de pierre viennent enfermer des villes soucieuses d'être protégées. On ne croit plus aujourd'hui, comme il a été trop souvent

Le résultat est impressionnant : des enceintes épaisses, renforcées à l'extérieur d'un glacis obtenu par la destruction des bâtiments voisins, et qui étaient principalement destinées à protéger les édifices publics qui devaient assurer la permanence de l'État et des pouvoirs publics, et par voie de conséquence la sécurité. Cependant, la vie se déroulait au

Constantinople

La construction par Théodose II d'une nouvelle enceinte pour protéger Constantinople (413-440) est une date importante dans l'histoire de l'architecture militaire. Deux murs parallèles ont été élevés, renforcés par de nombreuses tours qui étaient voûtées. La technique de l'appareillage avec pierre et chaînage de brique se rattachait à une tradition antique parfaitement maîtrisée.

2) Dans la période qui s'étend du IV^e au X^e siècle, des défenses éclatées apparaissent. Elles peuvent être de terre, de bois ou même de maçonnerie suivant les ressources du propriétaire et l'importance de son domaine. Cependant, très tôt, on construisit des fortifications plus élaborées, dont le rôle militaire était plus net, et qui étaient généralement dressées sur des lieux dont la défense était facilitée par le site. Un bastion, qui pouvait aussi bien servir de résidence que de dernier refuge en cas d'attaque, les complétait souvent.

Il s'ensuivit rapidement une anarchie qu'explique la décadence de l'État et contre laquelle les souverains carolingiens vont réagir violemment. En 864, Charles le Chauve ordonna la destruction des fortifications privées. À partir de cette date, les forteresses seront construites sur l'ordre

de l'empereur et dirigées principalement contre les incursions normandes. Elles ne paraissent cependant pas se différencier de celles de l'époque précédente : enceintes qui protègent des monastères, des résidences ou des exploitations agricoles, fortifications à but uniquement militaire.

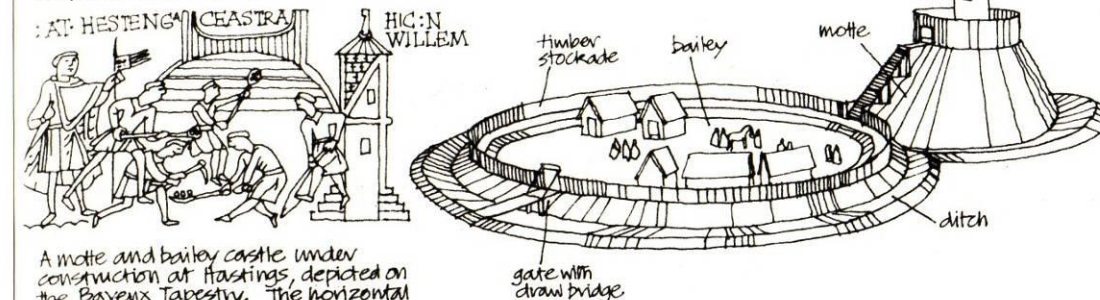
3) Constructions de terre et de bois.

Le XI^e siècle marque une profonde rupture par rapport à la période antérieure avec l'apparition du château à donjon, qui se caractérise par la présence d'une haute tour englobée dans une enceinte formant basse-cour. À l'origine, seuls la terre et le bois sont utilisés. La motte était obtenue par l'accumulation de terres récupérées en creusant le fossé qui l'entourait, et le donjon dressé au sommet servait de poste de surveillance. Une première enceinte plus éloignée constituait une ligne de défense qui obéissait aux mêmes principes : un fossé creusé, une levée formée par les terres, une palissade de bois. Elle abritait les dépendances du château et servait en même temps de refuge à la population avoisinante lorsque le danger était pressant. Le seigneur et sa famille habitaient généralement le premier étage du donjon, la famille étendue et la garnison les étages supérieurs ; les

vivres se trouvaient au rez-de-chaussée. L'accès à l'étage se faisait souvent grâce à une échelle qui, retirée, interdisait l'accès à un ennemi éventuel. Le même principe se retrouvait à l'intérieur, où les communications entre les différents étages s'établissaient également par ce moyen rudimentaire, facile à enlever : il devait permettre la défense ultime. Ce besoin de défense ne fait que se renforcer au cours du XI^e siècle et se traduit par la réduction des dimensions de l'enceinte, plus facile à protéger. Le prix de revient réduit de telles constructions, l'insécurité du moment et l'anarchie politique expliquent le nombre impressionnant de ces constructions de terre et de bois. (3^e At&en, (4)).

Figure 4/139

The Motte and Bailey Castle
D'après Riesebeu (47).



A motte and bailey castle under construction at Hastings, depicted on the Bayeux Tapestry. The horizontal bands on the motte may represent layers of different materials, to give strength. The tower may be built of prefabricated sections.

4/Ouvrages en maçonnerie.

Le progrès de la technique, l'évolution de la société, la concentration de la puissance entre les mains de grands personnages vont conduire à une transformation fondamentale de l'architecture militaire avec l'apparition de la maçonnerie. Les premiers exemples surgissent dès le milieu du XI^e siècle et se généralisent vers la fin du siècle à l'image de ce qui se passe dans l'architecture religieuse. Au départ, le parti est identique à celui de la fortification de bois. L'effort s'est d'abord porté sur le donjon, qui demeure résidence et dernier réduit. Dans l'ouest de la France et en Angleterre, le plan est un rectangle, comme à Langeais, dressé par le comte d'Anjou Foulque Nerra (987-1040). La carcasse est en pierre, le reste demeurant encore en bois : escalier, planchers. L'accès se trouve toujours à l'étage, quelquefois par l'intermédiaire d'un avant-corps de maçonnerie. L'évolution tend à un emploi plus étendu de la pierre. À la fin du XI^e siècle, l'escalier de pierre apparaît à Loches. Ménagé à l'intérieur des murs, il est disposé en chicane afin d'obliger l'assaillant qui aurait pénétré dans le donjon à traverser la pièce pour poursuivre son ascension.

Ce plan rectangulaire hérité de la technique de la charpenterie avait comme principale faiblesse de présenter des angles morts. Pour obvier à cet inconvénient, d'autres formules furent tentées dont aucune n'était entièrement satisfaisante. À Gisors, donjon octogonal ; à Châtillon-sur-Loing, donjon à seize pans sur base carrée ; à Provins, donjon octogonal sur base carrée. À l'imitation de l'architecture antique, le plan circulaire fut rapidement adopté, ainsi à Fréteval, au milieu du XI^e siècle, puis à Château-Renault, Neaufles-Saint-Martin, Château-sur-Epte. Les dispositions intérieures demeurèrent cependant inchangées, si l'on excepte la généralisation de l'escalier de pierre. L'absence de flanquement resta la règle, la défense se réduisant aux parties supérieures. À partir du XII^e siècle, elles se terminent par des hourds, galeries de bois qui surplombent la muraille et qui permettent de surveiller le pied des maçonneries. La défense demeurait passive, l'assiégé se contentant de se réfugier à l'intérieur d'une épaisse maçonnerie, de surveiller les mouvements de l'ennemi et de le repousser par quelques jets de pierre et quelques flèches, lorsqu'il s'en approchait ostensiblement, assuré qu'il était de la résistance de son donjon. Il restait en effet inexpugnable si ce n'est par la famine, le feu, la sape ou la trahison.

La broderie de Bayeux, œuvre de la fin du XI^e siècle, souligne à l'évidence que la substitution de la pierre au bois dans la construction des forteresses militaires s'est opérée progressivement. Des cinq châteaux qui y sont représentés, quatre sont encore des œuvres de charpenterie. Cela permet de comprendre que la conception des œuvres plus modernes sur le plan technique demeure imprégnée de traditions plus anciennes, des architectes se contentant de traduire dans la pierre ce qui l'avait été jusque-là dans le bois et restant en outre fidèles à ce matériau pour les palissades, et à la terre.

La première génération des donjons se singularise par son plan carré, ou plus généralement rectangulaire, qui reprenait en fait le plan des donjons de bois, imposé par l'assemblage des pièces de charpente. Les mêmes caractères se retrouvent partout : hautes murailles très épaisses, aux percements très rares pour ne pas affaiblir le mur, l'accès se faisant à l'étage à plus de 5 mètres du sol, soit par une échelle mobile, soit par un pont de planches qui reliait les courtines, soit quelquefois même par une construction adventice à laquelle fut donné le nom de petit donjon : construit en pierre, le petit donjon contenait l'escalier (Loches, Montbazou). À l'intérieur du grand donjon se superposaient plusieurs niveaux, obtenus à l'origine par des planchers de bois. Le rez-de-chaussée obscur, où il y avait un puits, servait généralement de cellier. Le premier étage était réservé au seigneur et à sa proche famille, les étages supérieurs au reste de la famille et à la domesticité. Le sommet du donjon - dont la restitution se heurte à la transformation fréquente des parties supérieures - servait à la surveillance et en cas de besoin à la défense. Le souci de protection s'étendait à la

circulation verticale intérieure. Le passage entre le premier étage et le rez-de-chaussée se faisait par une échelle installée soit dans le plancher, soit dans un oculus lorsqu'il existait une voûte. Il en allait de même entre les différents étages supérieurs, ce qui permettait à l'occupant, lorsque l'ennemi avait réussi à pénétrer, de repousser la défense d'étage en étage. Lorsque les premiers escaliers de pierre, ménagés dans l'épaisseur des murs, firent leur apparition, l'accès se faisait toujours à l'opposé afin d'obliger l'assaillant à traverser la salle. Le confort restait parcimonieux, et rares sont les exemples de cheminées ou de latrines. Les puissantes masses de maçonnerie offraient une force de résistance suffisamment vigoureuse ; elle était en outre amplifiée par la qualité de la construction, du moins lorsque les seigneurs s'en donnaient les moyens. Pour lutter d'autre part contre le danger de la sape qui fut cause de la prise de bien des forteresses, le pied du donjon s'enfonçait dans une motte. (4^e Atlas, (4)).

Cependant, il existe de notables différences entre ces constructions, dont le principe devait subsister dans certaines régions jusqu'à la fin du XIII^e siècle, comme en témoigne l'exemple de Douvres. Dans un premier temps, les murailles étaient lisses et sans contrefort. Ces derniers furent ajoutés après coup à Langeais et à Loches, avant d'être plus tard montés avec les murs. Leur rôle n'était d'ailleurs pas négligeable dans le raidissement des murs extérieurs ; ils ont des formes très diverses : plats à Langeais et à Montbazou (deux d'entre eux), et à Beaugency ; demi-cylindriques à Montbazou (quatre) et à Loches ; plats mais à double ressaut à Falaise. Cette dernière forteresse présente en outre la particularité de deux contreforts d'angle qui se rejoignent et d'un massif

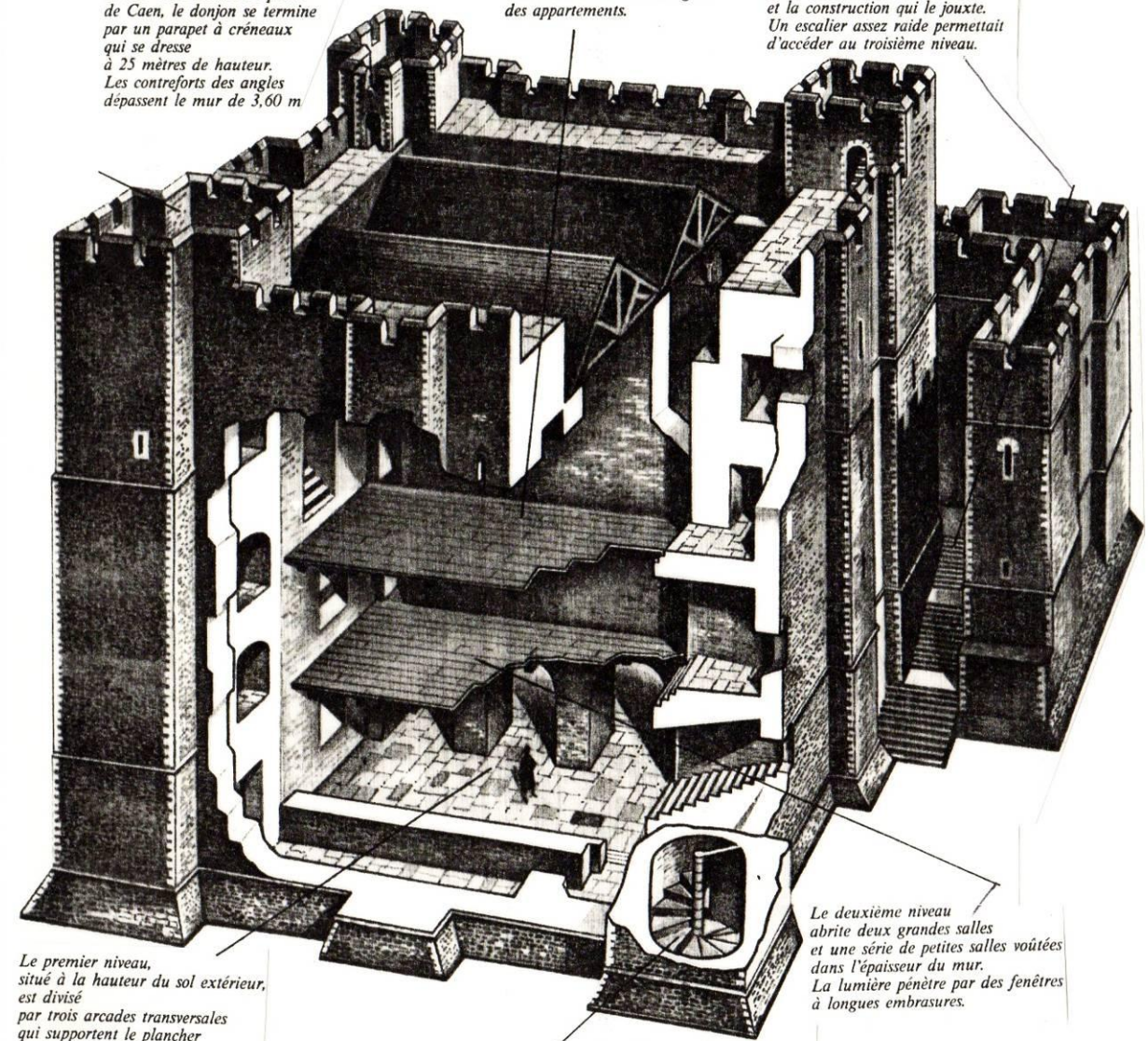
vide à l'intérieur, afin d'y ménager des pièces ou des escaliers. Il ne s'agit cependant pas d'organe de flanquement, pas plus que dans les donjons élevés en Angleterre par les Normands. Ces différences se retrouvent dans les dispositions intérieures. À Langeais, qui remonte sans doute à la fin du X^e siècle, le plancher du premier étage était supporté par un pilier central, à Loches comme à Falaise, par un mur de refend. (4^e Atlas, (4)).

a) le donjon de Douvres.

Construit en pierre calcaire locale et moellons de silex avec de larges bandes horizontales de pierre de Caen, le donjon se termine par un parapet à créneaux qui se dresse à 25 mètres de hauteur. Les contreforts des angles dépassent le mur de 3,60 m

Le troisième niveau comprend deux salles, dont chacune était couverte d'une toiture. Il s'agissait vraisemblablement à l'origine des appartements.

L'accès est situé dans l'angle formé par le mur sud du donjon et la construction qui le jouxte. Un escalier assez raide permettait d'accéder au troisième niveau.



Le premier niveau, situé à la hauteur du sol extérieur, est divisé par trois arcades transversales qui supportent le plancher de la salle supérieure.

Le deuxième niveau abrite deux grandes salles et une série de petites salles voûtées dans l'épaisseur du mur. La lumière pénètre par des fenêtres à longues embrasures.

Fig 4/140 Le donjon de Douvres

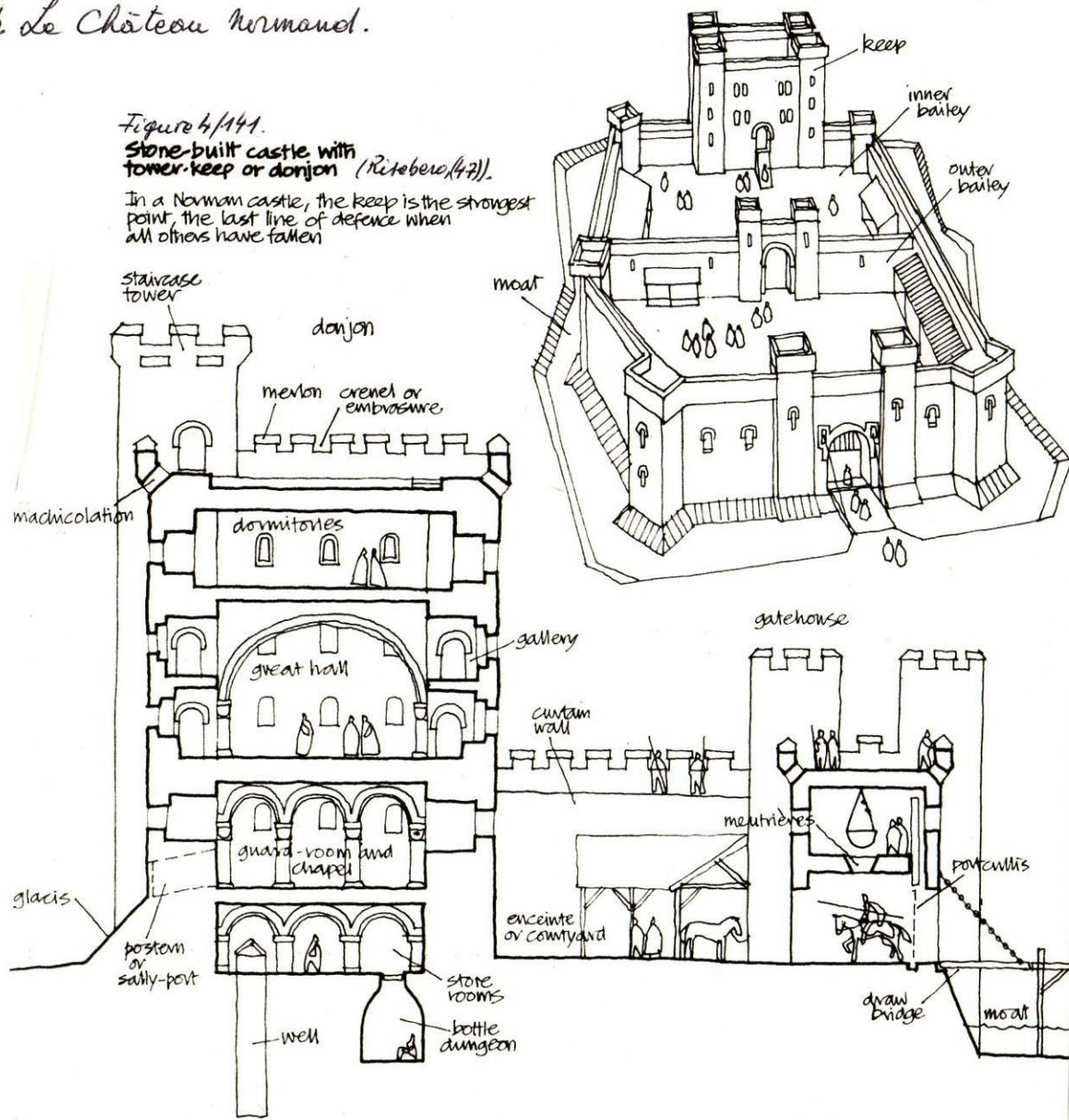
Il existait deux escaliers en vis placés dans les angles nord-est et sud-ouest qui desservait les trois niveaux et permettaient d'accéder au parapet.

C'est au cours de la période 1180-1186 que fut construit le donjon de Douvres dont le site était alors la « clé et forteresse de toute l'Angleterre ». De plan rectangulaire, il est l'un des plus importants et des mieux conçus de l'époque, mais aussi le plus tardif ; au moment de sa construction, il paraissait déjà démodé. Il se rattachait enfin à une tradition romane abandonnée depuis fort longtemps sur le continent. Il forme un carré de 30 mètres de côté, raidi de contreforts de 1,50 m d'épaisseur sur les courtines et aux angles. (4^e Atlas, (4)).

b. Le Château normand.

Figure 4/141.
Stone-built castle with
tower-keep or donjon (Ritebeu, 47).

In a Norman castle, the keep is the strongest point, the last line of defence when all others have fallen



Une double évolution marque au cours des XI^e et XII^e siècles l'histoire du donjon : la première concerne la technique de construction, la seconde le plan. Les murs des premiers donjons de pierre étaient fort épais, épaisseur qui ne fit que s'amplifier : 1,60 m à Langeais et à Loches (ouest), 2,60 m à Beaugency et Montbazou, 2,80 m à Loches, 3,10 m à Chambois, 3,20 m à Falaise. Rien ne nous permet d'affirmer, en revanche, que les dimensions en hauteur aient subi une telle évolution. Montbazou atteint 28 m, Loches 37, Beaugency 36. Les dimensions dans œuvre au sol ne sont pas moins exceptionnelles :

Langeais 16 × 7 m, Montbazou 15,26 × 9,93 m, Loches 19,70 × 7,80 m, Beaugency 16,25 × 12,35 m, Falaise 19,50 × 16,50 m.

Le second élément de l'évolution a été l'abandon progressif de ces énormes masses de pierre difficiles à élever, présentant des points évidents de faiblesse et difficiles à défendre. Vraisemblablement grâce à la connaissance des textes et à l'analyse des monuments antiques, les ingénieurs s'efforcèrent d'adopter une défense plus concentrée. Ils se mirent alors à édifier des forteresses de plan circulaire, dont l'un des plus anciens exemples est celui de Fréteval, au milieu du XI^e siècle. (72 M. B., 47)

MB.

SECTION 2: Evolution des villes

CHAPITRE 1: Evolution du village médiéval.

La société médiévale primitive, de niveau économique fort bas, était d'une grande fragilité.

Pour comprendre l'évolution du village médiéval, il faut bien saisir ce qu'a été la fusion entre la Romanité et la Barbarie. L'histoire a rapproché ces deux mondes rivaux en un mouvement lent, irrésistible et irrévocable, accentué brutalement au cours des derniers siècles de l'Empire — dès le III^e siècle déjà, au milieu du IV^e et enfin tout au cours du V^e siècle. Crises, mais surtout infiltrations, migrations de plus en plus importantes qui mêlèrent en deçà du limes romain (cette audacieuse ligne fortifiée qui, de l'Angleterre à la Germanie et aux bouches du Danube, marquait les limites de l'Empire) un million d'hommes environ, d'origine essentiellement germanique, à près de trente millions d'Occidentaux inégalement latinisés, aux quatre cinquièmes ruraux ; tel est le chiffre approximatif, d'après les estimations les plus récentes, de ces populations qui devaient, en quelques générations, opérer une transmutation profonde de la société, conduisant à une première renaissance — l'ordre carolingien — puis à une nouvelle civilisation, cette fois féodale.

Des villas romaines aux premiers villages mérovingiens.

Saisir l'histoire du village dans ce cadre, c'est en fait assister à la désagrégation définitive, plus ou moins précoce suivant les régions, de l'organisation antique basée sur le grand domaine individuel (la villa et ses dépendances, dont l'archéologie aérienne, en rapide développement, nous révèle, comme en Angleterre ou en Picardie, ou encore en Provence, la structure et le plan), face aux traditions d'agriculture itinérante et collective pratiquée en milieu germanique. L'opposition était peut-être plus apparente cependant — et administrative — que réelle entre ces deux types d'économie agricole, privilégiant dans le second cas (mais peut-être aussi bien souvent dans le premier, encore très mal connu) les cultures mobiles de céréales, l'utilisation des produits du bois et un élevage d'appoint devenu fréquemment primordial, en liaison avec une organisation communautaire très forte sous la direction du chef de tribu ou de clan. Il est probable, en effet, que l'organisation romaine ne constituait bien souvent qu'une façade plus ou moins artificielle, sauf dans les régions méditerranéennes, et que de profondes résurgences indigènes s'exprimèrent très vite, rejoignant les apports germaniques et facilitant une fusion bientôt complète.

Celle-ci est vite attestée archéologiquement, en particulier par les

fouilles de nécropoles, aux rites cependant essentiellement traditionalistes et par là même révélateurs. Elle se retrouve dans l'évolution de l'habitat dont une nouvelle cartographie se dessine dès le VII^e et le début du VIII^e siècle, grâce à une véritable explosion toponymique, signe manifeste d'une complète redistribution des centres ruraux. Il n'est pas rare alors de trouver, à côté d'un nom au suffixe en y, de tradition antique, trois ou quatre centres d'égale importance dont la dénomination en -court, -villers, -mesnil atteste une création ultérieure. L'étude de ces vocables, souvent multipliés sur le terroir des anciennes villae désormais morcelées, souligne tout à la fois l'abandon des anciennes formes d'exploitation et la réorganisation de l'habitat rural, désormais regroupé en agglomérations plus ou moins importantes : hameaux ou villages dont la vitalité réelle reste mal connue mais dont l'apparition et la survivance toponymique ne s'expliquent (compte tenu du faible nombre des envahisseurs déjà signalé plus haut) que par une profonde compénétration des deux communautés et par un vigoureux essor démographique, dès cette période.

Cette société médiévale primitive, de niveau économique fort bas, reste cependant d'une fragilité inquiétante, en ce temps où tout accroît l'hostilité de la nature. L'absence d'outillage (malgré la grande habileté des peuples germaniques à travailler le métal) et d'organisation entraîne en fait le maintien d'une simple économie de subsistance perceptible dans l'organisation des premiers villages, qu'ils soient établis sur les ruines des anciennes villae abandonnées en si grand nombre, ou qu'il s'agisse de créations nouvelles, témoignages de défrichements audacieux et parfois excessifs.

Le site de Brébières (fin VI^e-VII^e siècle) près de l'ancienne villa royale de Vitry-en-Artois — l'un des premiers villages francs reconnu en France et le seul à avoir été à peu près totalement fouillé — nous restitue bien l'image de ces hameaux formés de huttes en clayonnage ou en torchis, à demi enfoncées dans le sol et établies en ordre dispersé sur le terroir : pauvre agglomération aux cabanes de toute petite taille (7,50 à 17,40 m²) et au matériel rudimentaire dont l'insignifiante apparence ne doit cependant pas tromper.

Loin d'être isolé, cet exemple s'intègre en effet dans une longue série d'habitats déjà relativement bien connus, en Angleterre (à West Stow) comme en Hollande et plus encore en Allemagne, où les travaux sont particulièrement nombreux, permettant des

études comparatives et évolutives. Les fouilles célèbres des sites de Witenhorst, près de Haldern, et surtout de Gladbach ou de Warendorf fournissent ainsi une riche documentation qui complète et précise les observations réalisées à Brébières. Le même type de maison se retrouve à Gladbach (occupé du VI^e au début du VIII^e siècle) associé cependant à des constructions établies cette fois à la surface du sol, les murs comportant alors des fosses de fondations bien apparentes. A Warendorf, de date légèrement postérieure (VIII^e-IX^e siècle), l'on voit apparaître, à côté d'une importante série de cabanes du type habituel, des constructions hexagonales à poteau central, et surtout des « maisons longues » de structure plus complexe, qui témoignent d'une nouvelle conception de l'habitat et d'un progrès sensible.

L'ordre carolingien et la renaissance des fortifications.

Bénéficiant de multiples conditions favorables, un ordre nouveau s'esquisse en effet, canalisé dès le milieu du VIII^e siècle par la puissance conquérante des souverains carolingiens. Il n'est pas sans intérêt de noter la concordance apparue entre les centres vitaux de leurs domaines et les régions déjà en rapide croissance à partir du VII^e siècle : encore imprégné du souvenir de Rome qu'il tente de faire renaître, cet empire « barbare » prenait appui en effet sur la nouvelle civilisation qui se créait lentement hors du cadre méditerranéen. Le gigantesque effort de culture et d'administration qui se réalisa alors ne pouvait manquer d'avoir des conséquences sur la vie même des campagnes. Imitant en cela l'action du monachisme rural, bénédictin surtout, dont l'expansion eut dès le VII^e siècle un rôle fondamental sur les plans culturels et économiques autant que religieux, souverains et grands de leur cour s'efforcèrent de reconstituer une organisation domaniale dont les textes en rapide renouvellement nous conservent très heureusement le souvenir.

Si le village carolingien avec sa communauté d'habitants nous échappe encore presque totalement faute d'enquêtes archéologiques assez développées, il reste ainsi possible de connaître grâce aux capitulaires ou aux polyptyques l'inventaire détaillé d'un certain nombre de domaines — les mieux gérés le plus souvent. Ces vastes ensembles fonciers de plusieurs centaines et parfois plusieurs milliers d'hectares sont formés de plusieurs villae décrites avec soin par les enquêteurs (telles les 25 villae couvrant

119.

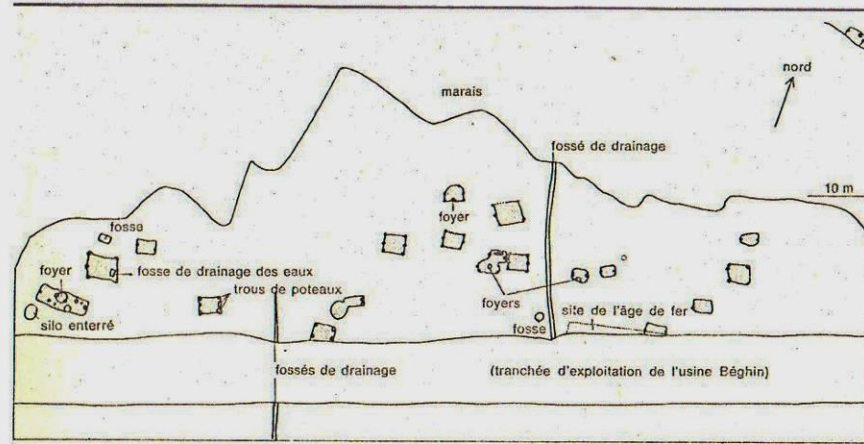


Fig 4/181 Brébières. Plan d'ensemble du village mérovingien qui comprenait une trentaine d'habitations établies en ordre dispersé sur le terrain argileux, entre un chemin et un marécage (en trait continu, les limites des zones détruites avant la fouille). Les cabanes rectangulaires, de très petite taille, étaient soutenues par des poteaux de bois, profondément enfoncés dans le sol, en nombre variable (de 2 à 6) suivant l'importance relative de la maison. (D'après P. Demoton, *le Village mérovingien de Brébières.*)⁽¹⁾

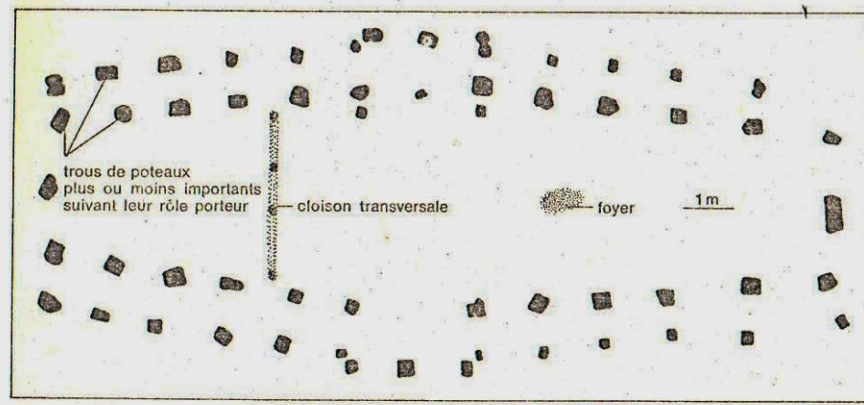


Fig 4/182 Warendorf. La remarquable fouille de Warendorf fit apparaître de multiples traces de constructions en bois enchevêtrées en fonction des trois principales périodes d'occupation (VII^e-VIII^e siècle). Parmi les différents types de bâtiments, l'on remarque surtout les grandes constructions à nef unique, avec saillies au milieu des parois longitudinales. A noter aussi le contour double des édifices, la série extérieure des poteaux faisant office de contrefort. Ces habitations de grande taille (14 à 29 m de long sur 4,50 à 7 m de large) comprenaient presque toutes un foyer central et présentaient parfois les vestiges d'une cloison transversale isolant une partie du bâtiment. (D'après W. Winkelmann, *Die Ausgrabungen in der frühmittelalterlichen Siedlung bei Warendorf, Westphalen, 1958.*)

environ 30 000 hectares de Saint-Germain-des-Prés) : beaucoup portent le nom d'un village actuel, et il est parfois possible de saisir la concordance existant entre la superficie du domaine et celle du terroir actuel. L'organisation interne montre surtout l'importance de la réserve domaniale, exploitée directement par le seigneur, face aux superficies plus réduites des manses concédés à des tenanciers, serviles ou non, dont le nombre ne cesse de s'accroître — à en juger du moins par les recensements effectués et par le chiffre parfois fantastique des journées de corvées dues au maître, laïque ou ecclésiastique (60 000 à Santa Giulia de Brescia; 15 000 à Saint-Germain-des-Prés). Surcharge démographique, qui conduit à des densités parfois surprenantes et proches de bien des chiffres modernes de certaines régions d'Europe — tels les 26 habitants au km² dénombrés au début du IX^e siècle à Palaiseau ou les 35 au km² de Verrières près de Paris — le polyptique de Saint-Bertin signalant de même une densité moyenne de 25 à 40 habitants au km² en Picardie vers 844-848.

Cependant cette richesse en hommes compensait mal la précarité de l'équipement technique, tou-

jours insuffisant. Carence grave qui, jointe à des méthodes de culture rudimentaires — en particulier sur le point capital des engrais et fumures que seule l'interdépendance des activités pastorales et agricoles assurait — ne pouvait conduire qu'à des rendements très faibles (entre 1,6 et 2,2 pour 1 dans le domaine royal d'Annapes). La disette reste ainsi toujours menaçante dans ce contexte d'agriculture extensive, dévoreuse de main-d'œuvre et pourtant fort peu nourricière. Fort peu productive aussi, même pour les maîtres, restés étonnamment peu soucieux de réduire les sources de gaspillage qu'entraînait cette structure immobiliste.

Typique des régions de la Neustrie, de l'Austrasie ou de la Bourgogne, le grand domaine n'est cependant pas l'absolu hors de ces provinces. Il est probable que nombre de propriétés plus petites subsistèrent même dans ces régions. Il est certain surtout que de profondes disparités régionales existèrent : elles s'exprimèrent avec une force particulière dans les terres du Sud et en Italie, marquées par les survivances de Rome et où un usage précoce du numéraire entraîna peu à peu une évolution capitale des structures mentales tout autant que de la

conception du travail (désormais mesurable et échangeable) et de la productivité — en une évolution lourde de conséquences pour l'avenir.

Avenir encore lointain cependant, que les troubles et les violences qui s'exprimèrent dès la fin du IX^e et au X^e siècle ne semblaient pas annoncer. Ils imposèrent en revanche — et pour la première fois, semble-t-il, depuis longtemps — une renaissance des fortifications, désormais caractéristiques de la vie villageoise : les enceintes collectives de terre et de bois (non de pierre) se multiplient dès lors en Europe du Nord et du Nord-Ouest, faisant ressurgir dans ces contrées bien des réminiscences anciennes à peine modernisées. Refuges d'abord temporaires, ces remparts circulaires ou ovoïdes de diamètre variable (de 60 à 250 m environ) n'entouraient que rarement les villages anciens : ils s'élevaient le plus souvent à peu de distance, en un lieu favorable, où la vie tendit cependant à devenir peu à peu permanente — comme elle le devenait sur les sites de hauteur facilement défendables, éperons barrés ou non des régions montagneuses réoccupées de façon souvent durable. Nombreuses des bords de la Baltique aux plaines de l'Allemagne du Nord

(1) Mémoires de la Commission départementale des monuments historiques du Pas-de-Calais, tome XIV, Arras, 1972.

120.

Le besoin de protection allait assurer la naissance d'une nouvelle organisation sociale basée sur le pouvoir individuel.

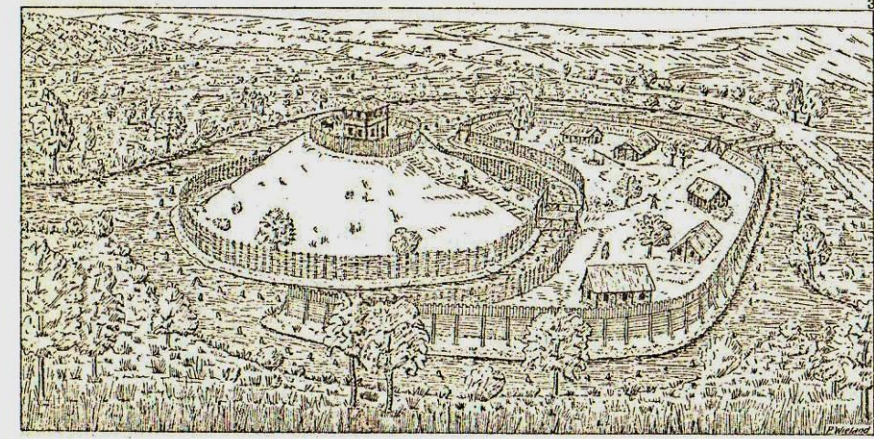
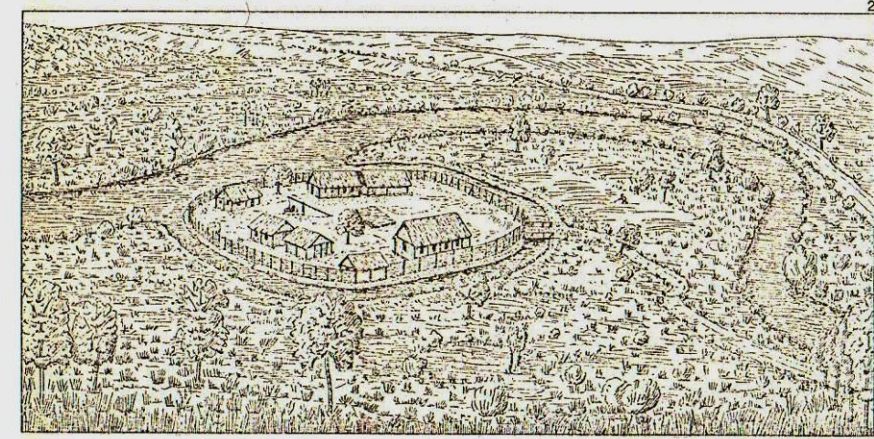
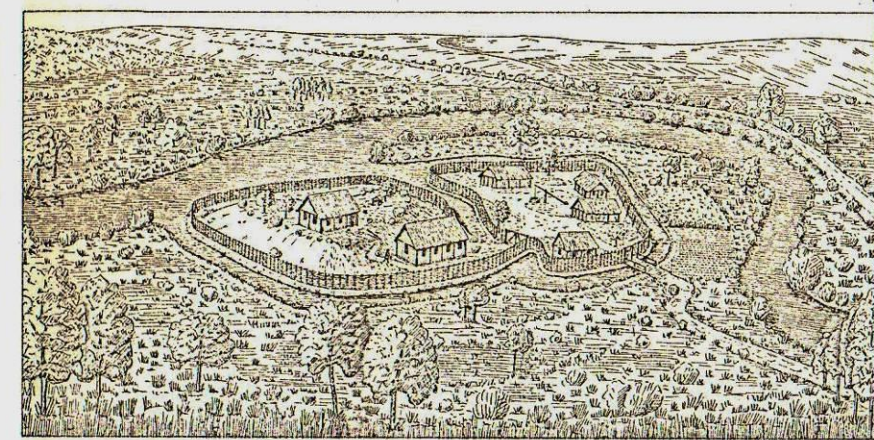


Fig 4/183 Husterknupp. L'évolution du site, avec exhaussement progressif du terrain et création d'une motte élevée (période III), isolant l'habitation seigneuriale. Noter les enceintes de bois et l'utilisation du cours d'eau tout proche pour renforcer la défense. (D'après A. Herrbrodt, *Der Husterknupp*, Böhlmann, Cologne, 1955.)

(telle la fouille célèbre du Pippinsburg près de l'embouchure de la Weser) et jusqu'en pays anglo-saxons, ces enceintes collectives imposaient un nouveau type d'habitat dont le souvenir devait se poursuivre tardivement, comme le montrent les recensements et fouilles effectués en Normandie, où des remparts de même type mais de plus petite taille entouraient des fermes individuelles de datation parfois tardive.

Plus fondamentalement encore, le besoin de protection qui s'exprimait ainsi allait assurer la naissance d'une nouvelle organisation sociale basée sur le pouvoir individuel, plus ou moins légitimé, mais proche. Les germes de ce qui devint la féodalité se dessinent de façon inégalement précoce dès la fin de l'époque carolingienne, s'exprimant matériellement dans les campagnes par la naissance des premiers châteaux de terre et de bois : les mottes, dont les vestiges se retrouvent dans tout l'Occident. Indissolublement liés à l'espace villageois, ainsi que le note M. de Boüard, ces tertres artificiels surmontés d'une tour de bois, entourés d'un fossé et complétés par une basse-cour fortifiée semblent bien souvent de peu d'importance : leur apparition — et leur multiplication du XI^e au XIII^e siècle — marquent pourtant un tournant capital dans l'évolution de la société médiévale et posent de nombreux problèmes. Étudiées très particulièrement en Angleterre, aux Pays-Bas et en Allemagne (où des fouilles telles que celles de Feddersen-Wierde, du Husterknupp ou de Haus Meer près de Büderich en Rhénanie apportent des renseignements spectaculaires), ces constructions sont particulièrement nombreuses dans les pays de la Loire moyenne (transformant parfois, comme à Doué-la-Fontaine, des résidences seigneuriales antérieures) et en Normandie d'où elles se diffusèrent aussi bien vers l'Angleterre saxonne que vers l'Italie du Sud. Si les strates chronologiques apparues témoignent — comme leur implantation dans le terroir — de fonctions variables suivant les époques, il semble certain cependant que ces fortifications essentiellement rurales ont vite été chargées d'un prestige sans commune mesure avec leur valeur militaire réelle. Symbole de force et puissance, au moment où l'on assistait à une éclipse du pouvoir public, garant de l'ordre, le « chasteau sar motte » — comme le château de pierre qui ne tarde pas à se développer — marque la naissance des potentes, ces seigneurs que l'organisation féodale s'efforçait d'intégrer et qui pendant longtemps dominèrent la vie des campagnes.

(D'après LA RECHERCHE N° 40 DECEMBRE 1973 pages 1060 - 1062).

121.

Chapitre 2: Evolution des villes du Haut moyen-âge

Résumé: le H.A. va des v^{es} au XV^{es}. (11 siècles)

villes d'origine, de forme et de fonctions très \neq :

* villes créées = naissent 1 jour donné - il n'y avait rien ou à peu près
plan arrêté d'avance, imposé
par la volonté humaine (H. 1 déclaration d'intention)

* villes spontanées = villages
d'accroissement puis ont grandi peu à peu
souvent à partir d'un noyau = château fort
monastère

* villes léguées par les Romains: en Italie (peu en Europe centrale)
ou France
en Espagne
en Angleterre
en All. de l'ouest

sous l'Empire romain

1. les anciennes villes gauloises sont devenues "gallo-romaines"
c'est-à-dire civitates } Paris
Bourges
Vannes

2. des villes furent créées de toutes pièces par les Romains

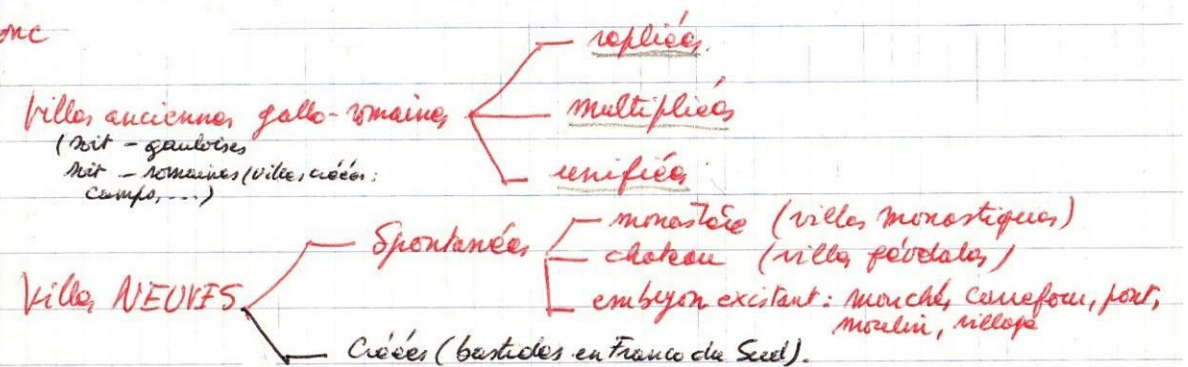
soit en accordant le titre de colonie à des villes existant déjà	Lyon Autun Narbonne (-117) <u>Troves</u>	puis	Arles Aix-en-Provence Orange Béziers Troyes
--	---	------	---

soit en par création de campus légionnaire sur la frontière

ex: Cologne
Bonn
Mayence
Strasbourg

soit en créant des villes nouvelles à côté des anciennes
ex: Lutèce face à la civitas des Parisii.

Donc



§1. LE CONTEXTE.

1. Sous les Mérovingiens.

Le commerce des esclaves demeure très fructueux au cours de toute la période mérovingienne. Le reste de la population est de condition libre, mais cette condition tend à se différencier. L'aristocratie gallo-romaine qui appuyait sa puissance sur une fortune foncière avait survécu à l'effondrement de l'Empire. Elle devait fournir aux rois mérovingiens les principaux dignitaires de l'administration et de l'Eglise. Elle entra ainsi en contact avec les grands d'origine germanique qui finirent par fusionner avec elle. Il se créa de ce fait une nouvelle aristocratie de fonction, qui remplaça l'ancienne classe sénatoriale. Les grands partageaient leur temps entre leur terre et la cour, où ils acquéraient la faveur du souverain qui se manifestait principalement par des largesses, singulièrement en terres du fisc. Leur puissance ne fit que s'accroître, profitant de la faiblesse du pouvoir royal, et la seconde moitié du VII^e siècle et le VIII^e siècle ont été remplis de leurs propres discordes.

Les cités n'avaient cependant pas disparu : à la suite des premières invasions, la plupart d'entre elles s'étaient protégées, à la fin du III^e et au début du IV^e siècle, en construisant une enceinte autour de ce que l'on a appelé le *castrum*, sorte de réduit fortifié qui comprenait principalement les locaux administratifs. En dehors de ce *castrum* s'étendait le *suburbium* où continuait à vivre la population. Néanmoins les grands avaient déserté les cités pour mener une vie plus aisée dans leurs domaines. La ville continua à remplir un rôle important en tant que cadre de l'administration locale. D'ailleurs la plupart des villes gallo-romaines devinrent des comtés. Le fait que ces cités soient devenues des chefs-lieux de diocèse assura leur survivance au cours de ces périodes troublées, à tel point qu'on en vint à voir dans la ville la cité de l'évêque. De plus, souverains ou évêques manifestent le souci de renouer avec les traditions de l'urbanisme antique en y assurant la vie et les loisirs; on remet en état les aqueducs, les égouts et les remparts, on rétablit les arènes et les thermes. A côté de ces travaux édilitaires, il faut également souligner la prodigieuse activité architecturale religieuse dont les deux premières générations de souverains mérovingiens furent responsables. Ce sont principalement les capitales (Paris, Soissons, Metz) qui en bénéficièrent : basiliques extra-muros ou cathédrales intra-muros.

Cependant le processus déjà entamé sous le Bas-Empire se poursuit : l'essentiel de l'activité humaine a pour cadre le monde rural. Très tôt la terre est remise en valeur et redevient le moyen de subsistance essentiel. On procède même à d'importants défrichements et à une réoccupation des sols abandonnés. En outre, il avait fallu prévoir l'installation des Germains dans des domaines ruraux. Or cette installation se fit d'une façon juridique : le système de l'*hospitalitas* permettait de leur céder des terres cultivées et incultes qu'ils étaient chargés de mettre en valeur. Cette vue qui ne peut être que schématique doit être nuancée suivant les régions et l'importance des groupements de Germains qui s'implantèrent. Il semble qu'à l'exception de quelques cas il n'y eut pas bouleversement du visage rural : les Germains s'insèrent dans des cadres existants soit d'une façon juridique soit par la force; seule la propriété changeait de main. Comme dans l'Antiquité le grand domaine restait le mode de propriété et d'exploitation le plus commun et tendait à devenir une entité économique vivant entièrement sur elle-même. Ce domaine pouvait être mis en valeur soit par le faire-valoir direct qui exigeait un nombre considérable d'esclaves, soit par des tenanciers, attachés à une petite exploitation qui suffisait à leur subsistance : en échange ils étaient astreints à des redevances et des corvées. Si au début de l'époque mérovingienne le premier système qui remontait à l'Antiquité paraît être le plus général, le second s'implanta peu à peu en raison de la disparition de l'esclavage. Le tenancier entra alors en possession d'une terre et

implorait la protection du seigneur (*precaria*); celui-ci la lui accordait (*patrocinium*) en lui donnant les moyens de subsistance. En échange le tenancier devait au seigneur un certain nombre de services. Ce système eut le double avantage de compenser la disparition de l'esclavage et de permettre au seigneur d'étendre l'exploitation à d'immenses domaines, en donnant au tenancier les moyens d'assurer la subsistance de sa famille et sa protection. Néanmoins un grand nombre de bourgades (*vici*) placées sur des routes échappèrent à ce système et continuèrent à mener une vie indépendante.

Le cadre économique

L'installation des Barbares en Gaule n'a pas eu sur le plan économique les conséquences qu'on lui a trop souvent reconnues. La Gaule du V^e siècle n'est plus celle du II^e siècle et du début du III^e : les bouleversements sociaux (installation des lètes) et économiques en ont déjà profondément transformé l'aspect. Une lente détérioration se poursuit sous les Mérovingiens mais elle se fait sans heurt, dans le domaine économique. On constate ainsi, à la suite de H. Pirenne, que le commerce méditerranéen d'échange entre l'Orient et l'Occident s'est prolongé durant tout le VI^e siècle, sans attendre l'importance de l'époque précédente; or ce commerce concernait non seulement les produits de luxe (tissus ou épices), mais des produits d'usage courant (papyrus). Néanmoins cette activité échappait en grande partie aux Barbares, et ce sont des étrangers que l'on appelait communément des Syriens qui s'en chargeaient : ils sillonnaient la Méditerranée et avaient installé des colonies dans les principaux centres en

relation avec ce commerce méditerranéen. L'importance de Marseille sur ce point est bien mise en lumière par l'acharnement des souverains mérovingiens à vouloir s'en emparer. Cependant il n'est guère aisé de rendre compte du volume de ce trafic en l'absence de tout texte comptable.

Le déplacement vers le nord de l'axe politique à la suite des invasions barbares se retrouve au niveau commercial. On assiste en effet à une reprise intensive d'échanges entre la Gaule, l'Angleterre et l'Irlande. A l'est, la région mosane devient un centre d'échange essentiel. Dirigé à l'origine vers le sud, le commerce tend à s'orienter de plus en plus vers l'Angleterre et la Scandinavie. Le Rhin est toujours le trait d'union entre l'Italie et la Baltique. La ville de Verdun remplit un rôle économique très important. La découverte de trésors monétaires et leur analyse confirme que jusqu'au VII^e siècle la Gaule est traversée de courants commerciaux qui relient la Méditerranée, l'Atlantique, la Meuse, le Rhin et la Baltique. La décadence du commerce méditerranéen se fait très progressivement et ce dernier est aussitôt relayé par un trafic septentrional de plus en plus intense. A la fin du VII^e siècle, le déplacement du centre de gravité de la Gaule vers le nord-est devient évident, ce qui explique le succès de l'Austrasie.

2. Sous les Carolingiens.

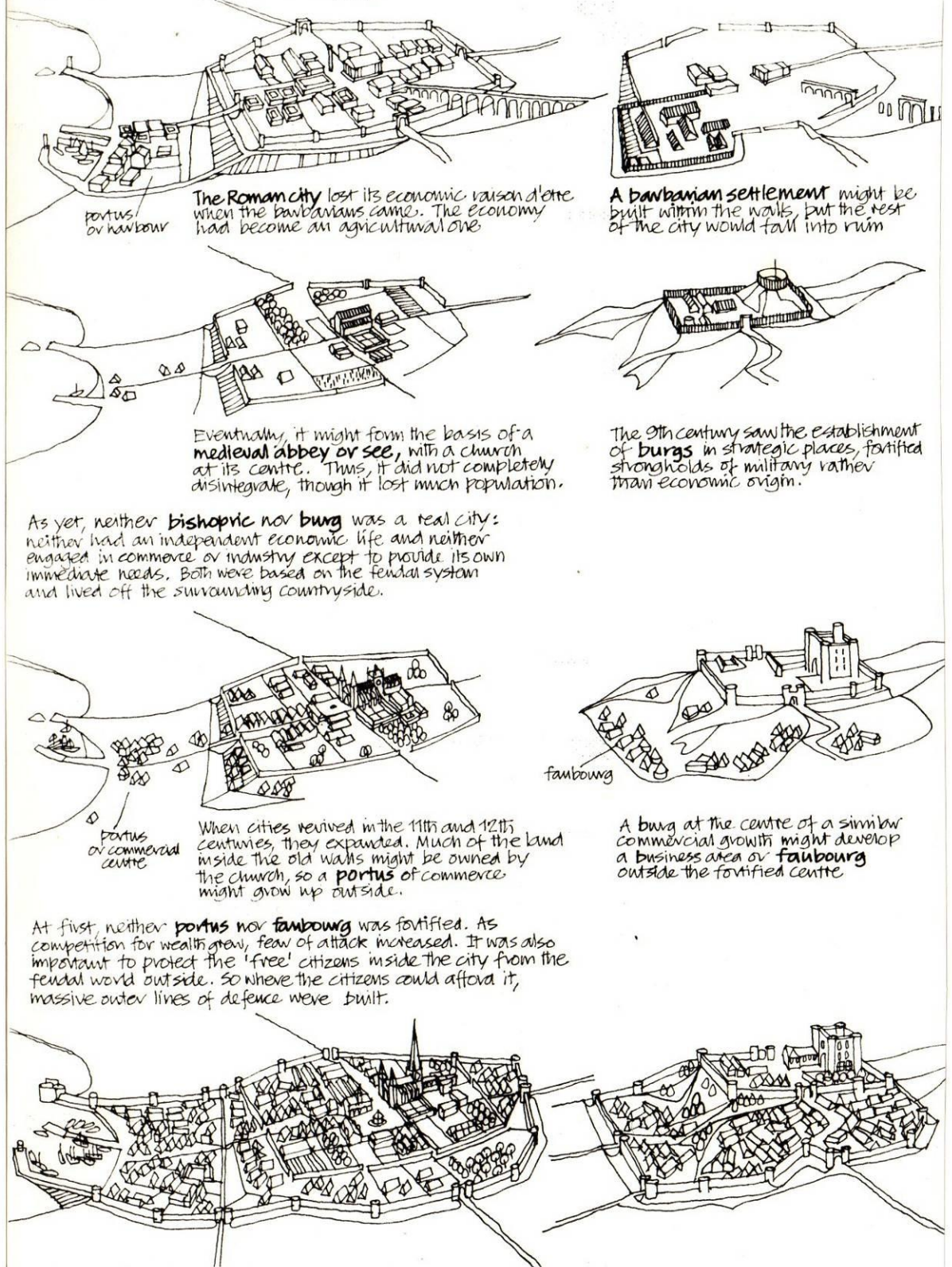
deux forces qui s'exerçaient en sens inverse devaient compromettre les chances d'avenir du Regnum. Suivant le droit germanique, le souverain mérovingien considérait le territoire qu'il gouvernait comme un bien personnel qu'il partageait à sa mort entre ses enfants. Cette conception allait provoquer les multiples partages entre les convits. Ce n'est qu'exceptionnellement que le royaume fut réuni sous l'autorité d'un même prince : sous Clotaire I^{er}, Clotaire II et Dagobert de 613 à 634. Cependant on s'est aperçu que ces partages n'étaient pas aussi anarchiques qu'on l'avait souvent cru et obéissaient très souvent à des motifs politiques. Contre cette œuvre de dislocation qui réapparaissait à chaque génération, une autre tendance voulait maintenir le principe de l'unité du Regnum.

Chacun des souverains porte le titre de *Rex Francorum* qui affirme qu'au-dessus des différents lots territoriaux, il existe une unité; d'autre part Paris, qui perd son rôle de capitale où réside le souverain, devient, après la mort de Clovis, la capitale idéale, exclue des partages, symbole de l'unité du Regnum. Enfin il faut souligner que la conception unitaire du Regnum a été telle que les frontières ont toujours été heureusement défendues contre les incursions étrangères. Cette force centrifuge devait néanmoins être cause d'une nouvelle géographie politique de la Gaule avec l'apparition de quatre entités territoriales. Au nord s'étendait l'Austrasie créée sur les territoires situés entre la Meuse, le Rhin et la Moselle qui étaient profondément germanisés; la Neustrie, qui comprenait les régions placées entre la mer du Nord, la Meuse et la Loire et était axée sur la Seine, restait en revanche très romanisée. Le Sud se divisait entre la Bourgogne à l'est, marquée par des lois très humaines, et l'Aquitaine à l'ouest qui conservait presque intacte la culture latine. En fait, c'est l'opposition fondamentale entre les deux royaumes du Nord, ceux de Neustrie et d'Austrasie, les plus puissants, qui allait marquer l'histoire, principalement après la mort de Dagobert (639), la Bourgogne et l'Aquitaine intervenant que secondairement. L'Austrasie finit par l'emporter grâce à une puissante famille d'aristocratie terrienne : les Pippinides qui réussirent à rétablir l'unité des deux royaumes sous le gouvernement d'un des derniers Mérovingiens, en écrasant les dernières tentatives de l'aristocratie neustrienne. Le succès eut pour conséquence la dégradation de l'autorité franque des peuples périphériques : l'Aquitaine devient indépendante avec ses propres ducs, de même que la Provence, alors qu'en Bourgogne l'aristocratie laïque et ecclésiastique prend en main le pouvoir. Il appartiendra aux Carolingiens de rétablir la situation en refaisant l'unité en luttant contre les dangers extérieurs : ce fut principalement l'œuvre de Charles Martel qui, avec le titre de « maire du palais », repoussa les Arabes à Poitiers (732) et ramena Provence et Bourgogne à l'auto-implication du centre politique : les invasions avaient fait passer ce centre de la Méditerranée au bassin de la Seine, l'avènement des Pippinides allait privilégier l'axe européen. Parallèlement, l'importance prise par le monde occidental devait dissoudre les liens qui existaient entre Rome et Byzance au profit de la Gaule : la fondation de l'Empire carolingien en sera la conséquence immédiate.

Divers indices attestent, depuis le milieu du VIII^e siècle, une certaine reprise économique qui se poursuit au IX^e en dépit des difficultés suscitées par les troubles intérieurs de l'Empire, les invasions des Normands et celles des Sarrasins sur les côtes provençales et italiennes de la Méditerranée. On constate la fondation en Gaule franque septentrionale d'agglomérations nouvelles (*portus*) liées au réseau d'une région et dont les habitants vivaient de la batellerie et du commerce. Le premier signe de réveil s'ajouta aux activités des marchands, colporteurs et marchands professionnels (Francs, Juifs, Sarrasins). Les marchés locaux se multiplièrent avec les encouragements du gouvernement qui entendait y opérer de fructueux prélèvements fiscaux. Au commerce se superposent le commerce international de denrées alimentaires (grains, vin et de certaines matières premières (laine, fer) ainsi que le grand commerce des produits peu volumineux mais de très haut prix et réservés à une clientèle riche (soies et grands seigneurs laïcs et ecclésiastiques) : épices, parfums et soieries l'étaient acheminés soit par la route du Nord (Russie et Baltique), soit par les pays de la vallée du Danube, soit encore par la Méditerranée orientale et l'Italie au Sud ou Venise. En contrepartie, les marchands occidentaux semblent surtout avoir missionné les marchés d'Orient et d'Espagne en esclaves et en armes. (Encycl. Universalis).

§2. Modes de formation des cités médiévales selon leur origine romaine ou gauloise

Figure 4/184. D'après Riebero, (47).



53. la villa repliée ou la forteresse (castrum, civitas) gallo-romaine.

Résumé: au III^es. la Gaule est envahie.

on élève des **murailles** (enceintes GALLO-ROMAINES)

Ces enceintes du Bas Empire n'ont enfermées généralement que de **très petites villes** (pl. VIII).

Toulouse 10 ha } exceptions deviendront des capitales mérovingiennes
 et Metz 90 ha }
 en général: de 30 à 10 ha.

Orléans ± 30 ha

Tours ± 10 ha

Périgueux ± 6 ha

L'enceinte n'entoure pas toute la ville précédente

Pfs. la croisée du cardo et du decumanus reste à l'extérieur

- ou formes carrées ou rect. au bord d'un fleuve
- ou formes circulaires ou ovales (Senlis)
- ou tracés irréguliers (on prend appui sur des anciens monuments ou sur ceux-ci servant de caniveaux de pierres)

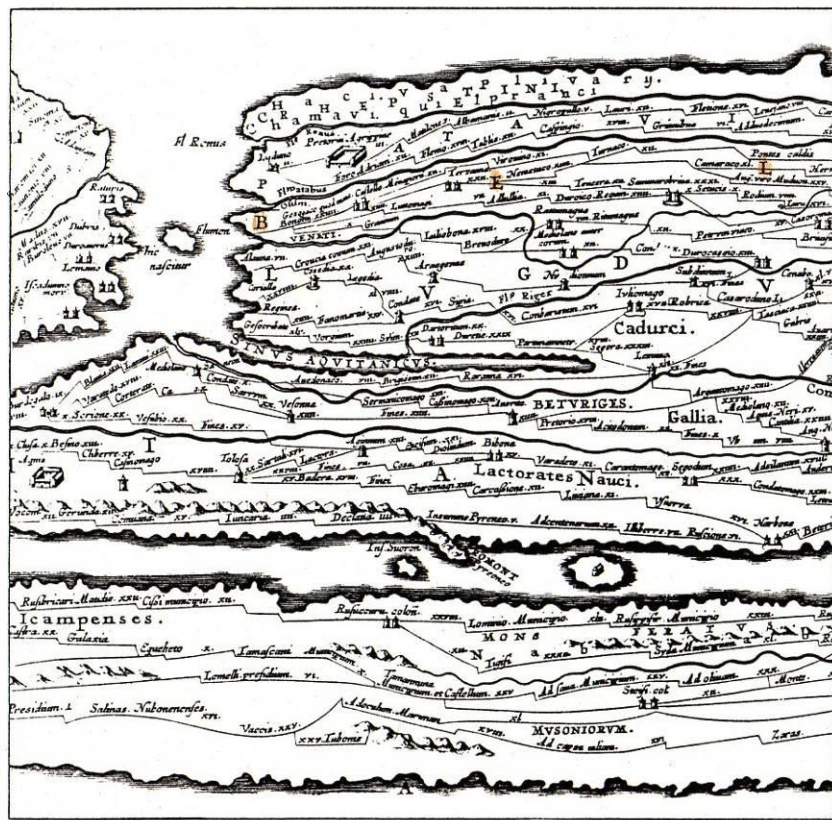


Figure 4/185
 Fragment de la « Tabula Peutingeriana », carte routière que l'on suppose avoir été réalisée à Constantinople vers 393. Une copie, découverte aux environs de 1500 à Worms, fut léguée à Peutinger qui se proposait de la publier; mais, du fait de son décès, le document ne parut qu'en 1598, à Venise. Perdu à nouveau, il fut retrouvé en 1714. La grande bande parallèle au bord inférieur représente la Méditerranée; au-dessus, la Gaule avec le golfe d'Aquitaine. (Encycl. Universalis)

126.

I. EN FRANCE, LES ANCIENNES VILLES ROMAINES.

Le premier groupe de villes à considérer est celles qu'avaient laissées les Romains. Dans l'Europe occidentale il y en avait beaucoup. Appelons-les villes anciennes, puisque d'autres s'y ajouteront, pendant les dix siècles du moyen âge et plus tard, qui pourront être dites villes neuves. Ici et là l'action de l'homme s'est exercée dans des conditions fort différentes.

L'histoire topographique des anciennes villes romaines au moyen âge — au moins sur les territoires qui n'ont pas trop longtemps appartenu aux Arabes — est commandée par l'évolution générale que nous avons décrite. Avec des écarts chronologiques, on constate à peu près partout les faits suivants: a) La ville est enfermée dans une enceinte. b) Hors de celle-ci une banlieue se développe (bourgs monastiques, agglomération marchande), banlieue parfois plus importante que la cité.

c) une nouvelle muraille rétablit l'unité. Le mouvement peut continuer et se répéter jusqu'à nos jours, où la ville s'accroît par l'annexion des communes voisines, sans qu'il y ait nécessairement construction de murailles.

Il en résulte que le plan de l'ensemble est fait de l'addition des plans de détail, chaque élément incorporé dans la nouvelle unité ayant le sien, et qu'il peut y avoir des discordances et des insuffisances de liaison. Ces éléments ayant souvent gardé jusqu'à nos jours une certaine vie de « quartier », il est avantageux pour les urbanistes d'en connaître l'histoire, surtout topographique.

Le même mécanisme de prolifération et d'unification a joué pour les villes nouvelles, d'origine monastique ou féodale et nous le retrouverons.

I. LES ANCIENNES VILLES GALLO-ROMAINES¹.

La plupart des villes romaines sous le Haut Empire étaient des villes ouvertes. C'est seulement aux frontières que la menace de l'invasion, les nécessités militaires avaient imposé et maintenu des remparts. Mais à la fin du III^e siècle, le danger croissant, l'Empire Romain, dut faire de ses agglomérations des forteresses. C'est de ce point de départ, la ville fermée, que quinze siècles — quelques uns pendant lesquels la vie urbaine ne sera plus qu'une lueur bien vacillante — amèneront nos villes à leur condition actuelle, en passant au moyen âge par les trois phases que nous avons indiquées.

1) La forteresse (castrum, civitas)².

A la mort d'Aurélien (275) Francs et Alamans traversent le Rhin et ravagent la Gaule sans rencontrer de résistance sérieuse. Les rédacteurs de l'Histoire Auguste en font un sinistre tableau. Les Germains, dit Vopiscus³, profitèrent de la mort d'Aurélien; 70 villes, les plus nobles cités, tombèrent en leur pouvoir. En 277, Probus libéra la Gaule qui lui décerna des couronnes d'or; mais la leçon avait été comprise et les villes qui n'étaient pas fortifiées reçurent des murailles soit sous le règne de Probus lui-même (276-282), soit dans les années suivantes et au début du IV^e siècle. Avec leur maçonnerie en petit appareil, où s'incorporent des éléments ramassés de toutes parts — débris de monuments plus anciens,

¹ Une bibliographie de l'histoire de l'urbanisme en France se confond plus ou moins avec une bibliographie de l'histoire des villes de France. Signalons donc cet instrument de travail essentiel: Ph. Dollinger, Ph. Wolff avec la collaboration de Simone Guenée, *Bibliographie de l'histoire des villes de France*, Paris, 1967.

² Pour la formation topographique des villes françaises, voir en particulier: J. Flach, *Origines* (op. cit.) et A. Blanchet, *Enceintes romaines de la Gaule. Etude sur l'origine d'un grand nombre de villes françaises*, 1907. F. Vercauteren, *Etude sur les civitates de la Belgique seconde*, 1934. F.L. Ganshof, *Etude sur le développement des villes entre Loire et Rhin au moyen âge*, 1943. R. Crozet, *Villes d'entre Loire et Gironde*, 1949. F. Lot, *Recherches sur la population et la superficie des cités remontant à la période gallo-romaine*, 4 vol., t. I, 1945 et 1946; t. II, 1950; t. III, 1953. (Ouvrage essentiel, malheureusement inachevé et surtout dépourvu de cartes et de plans). La *Città nell'alto medioevo*, Spolète, 1959. (Cf. notamment les articles de G. Duby, *Les villes du Sud-Est de la Gaule du VIII^e au XI^e siècles*; F. Vercauteren, *La vie urbaine entre la Meuse et la Loire du VI^e au IX^e siècles*; et Jean Hubert, *Evolution de la topographie et de l'aspect des villes de Gaule du V^e au X^e siècles*). *Studien zu den Anfängen des europäischen Städtewesens*, ouvrage collectif, Lindau et Constance, 1958. (notamment Yvette Dollinger-Léonard, *De la cité romaine à la ville médiévale dans la région de la Moselle et de la Haute-Meuse*). P. A. Février, *Le développement urbain en Provence de l'époque romaine à la fin du XIV^e siècle*, 1964. Il faut y ajouter de nombreuses études particulières de villes.

³ En général *civitas*; parfois *castrum*, ce que Grégoire de Tours (III, 19) signale avec étonnement pour Dijon.

⁴ Probus, 13.

fragments d'inscriptions et de sculptures — ces murailles sont bien différentes de celles qu'avaient pu élever Auguste et ses successeurs. Nous avons vu les anciennes⁴; nous considérons ici les nouvelles.

Des textes en parlent. Grégoire de Tours décrit l'enceinte de Dijon: « Aux quatre points cardinaux s'ouvrent quatre portes et l'enceinte elle-même s'orne de 33 tours. Jusqu'à 20 pieds de haut la muraille est construite de grand appareil; au delà elle se continue en petit appareil. La hauteur est de 30 pieds et la largeur de 20 »⁵.

Des témoignages subsistent, quelquefois, plus visibles si la cité est demeurée petite, plus dissimulés si elle a grandi. A Saint-Lizier (Ariège) l'enceinte de 740 m de pourtour, en petit appareil cubique et chaîné de briques, est en partie conservée avec ses 12 tours, 6 semi-circulaires et 6 carrés. Au Mans d'importants travaux ont récemment dégagé sur plusieurs centaines de mètres une portion de l'enceinte masquée par des constructions postérieures⁶; c'est une fort belle réussite: courtine de 10 m de haut en petit appareil avec chaînages de briques et quelques assises de grandes pierres sculptées provenant d'autres édifices; plusieurs tours (tour Madeleine, tour de Lucé) atteignant 18 m, chemin de ronde (Fig.). A Paris tout a disparu de la surface; seules des fouilles peuvent révéler les substructions.

Ces enceintes du Bas-Empire n'ont renfermé généralement que de très petites villes (pl. VIII). Toulouse avec 90 hectares⁷ et Metz avec 70 sont des exceptions et toutes deux seront des capitales à l'époque mérovingienne. La plupart ont beaucoup moins: Bordeaux, 32 hectares; Orléans, une trentaine; Reims, 20; Troyes et Nantes, 16; Soissons, Nevers, une douzaine; Beauvais, Autun, Dijon, Tours, Rennes, Bayonne, Toul, une dizaine; Senlis, Périgueux, 5 ou 6. Le calcul est parfois difficile. Plus difficile encore d'établir le rapport entre la ville murée et la ville antérieure, puisque nous ne sommes jamais sûrs de la superficie de celle-ci, sauf dans le cas d'Autun où elle était aussi entourée d'une enceinte. A Bordeaux, dit Blanchet que nous citons sous cette réserve, la nouvelle enceinte ne couvre que le tiers de l'ancienne; à Autun 1/10 de la cité créée par Auguste; à

⁴ P. Lavedan et J. Huguency, *Urbanisme dans l'antiquité*, p. 452; A. Grenier, *Manuel d'archéologie gallo-romaine*, I, 1931, 1948, p. 242.

⁵ M. Chaume, *Les origines de Dijon*, dans *Ann. de Bourgogne*, 1948, p. 242.

⁶ R. Vassas, *L'enceinte gallo-romaine du Mans*, dans *Congr. Arch. France*, 1961, avec bibl. récente. Renvoie pour le plan à celui donné par R. Triger, *Congr. Arch. France*, 1910.

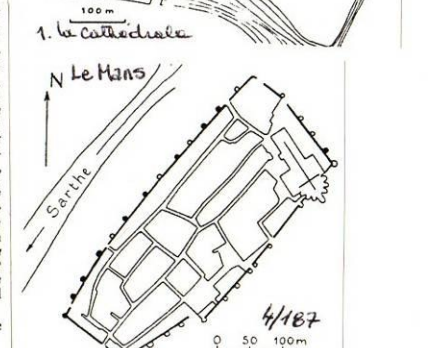
⁷ Labrousse, *Mélanges Grenier*, t. II, p. 900-917 (1961) hésite devant cette étendue à dater l'enceinte de Toulouse du III^e siècle. Il ne s'y décide qu'à cause de l'analogie de structure avec celles de Saint-Lizier et de Saint-Bertrand de Comminges bien datées. Mais il note ici deux caractères exceptionnels: elle n'a rien eu de hâtif ou d'improvisé; elle a coûté très cher. C'était l'enceinte d'une ville riche et qui disposait de son temps.

⁸ F. Lot, op. cit. t. II, p. 241-293, article très complet avec ample bibliographie, mais sans illustration. On y suppléera par P. Ducourtière, *Limoges d'après ses anciens plans*, 1884 et du même, *Histoire de Limoges*, 1925. Un seul plan d'ensemble avant le XVII^e siècle, celui de Jouvin de Rochefort, dit des Trésoriers de France (v. 1672-1680).

⁹ En ce sens L. Guilbert, *Tableau historique et topographique de Limoges* (ouvrage posthume, 1910) p. 39. La date semble implicitement admise par Lot. Sur la Cité, voir P.L. Grenier, *La cité de Limoges, son évêque, son chapitre, son consulat*, XII^e-XVIII^e siècles, Paris, 1907; étude surtout l'administration.

¹⁰ Mme de Maille, *Recherches sur les origines chrétiennes de Bordeaux*, 1959, p. 117.

4/186 ROUEN



Nîmes 1/7; à Périgueux 1/13 environ de la ville précédente. Mais le fait même de la réduction n'est pas niable. A Paris l'enceinte du III^e siècle ne couvre que l'île de la Cité. Même dans des cas bien définis, comme des promontoires aux confluent de rivière (Metz, Poitiers) la surface du promontoire n'est pas complètement occupée. Parfois la croisée du cardo et du decumanus échappe à l'enceinte, comme à Fréjus et probablement à Saintes. A Poitiers un axe majeur comme le cardo, grande route de la Loire à la Garonne, est abandonné, ainsi que le Forum, si l'on admet qu'il correspondait à la Place d'Armes. A Périgueux, la principale ruine romaine, la tour de Vézère est hors de l'enceinte.

Le cas de Limoges⁸ est plus singulier. La rupture topographique est complète. La cité murée ne s'est pas établie sur la ville antérieure, mais à quelque distance. La ville gallo-romaine était au bord de la Vienne au niveau du pont Saint-Martial. La nouvelle *civitas* est au nord, en aval, sur une hauteur dominant le pont Saint Etienne. La date du rempart est discutée; faute de texte précis, on l'inclura dans l'histoire générale à la fin du III^e siècle⁹, ville très petite, ne dépassant pas 10 à 12 hectares, où les évêques installèrent bientôt leur cathédrale.

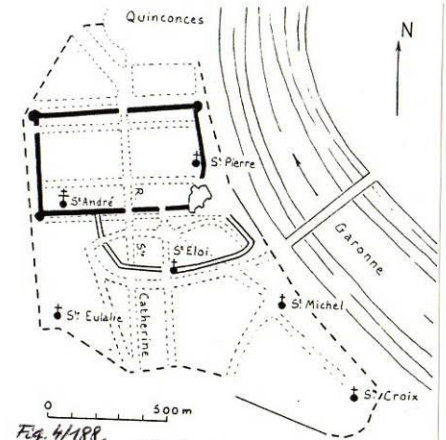
Ce tracé même est fort important à connaître, car il eut une influence sur le plan: d'une part, s'il était en liaison avec le quadrillage romain, il a contribué à le maintenir; d'autre part, des voies nouvelles se créent, répétant plus ou moins le contour.

Beaucoup d'enceintes avaient une forme carrée ou rectangulaire. La direction des côtés pouvait donc coïncider avec le quadrillage et notamment avec la croisée cardo — decumanus. C'est le cas de plusieurs villes établies au bord d'un fleuve: Bordeaux sur la Garonne, Rouen sur la Seine (Fig.), Orléans sur la Loire. L'exemple de Bordeaux est le plus caractéristique: rectangle de 720 x 450 m dont les côtés sont orientés Nord-Sud et Ouest-Est. « A tenir compte du passé, morceau de l'ancienne ville, dit Madame de Maille; mais une ville, une ville complète »¹⁰. Son plan reste basé sur la croisée du cardo et du decumanus représentés par la rue Sainte-Catherine et par la rue Saint-André. Mur et rues ont mêmes directions. A Rouen aussi l'enceinte rectangulaire où les deux axes, la rue du Grand-Pont et la

⁸ F. Lot, op. cit. t. II, p. 241-293, article très complet avec ample bibliographie, mais sans illustration. On y suppléera par P. Ducourtière, *Limoges d'après ses anciens plans*, 1884 et du même, *Histoire de Limoges*, 1925. Un seul plan d'ensemble avant le XVII^e siècle, celui de Jouvin de Rochefort, dit des Trésoriers de France (v. 1672-1680).

⁹ En ce sens L. Guilbert, *Tableau historique et topographique de Limoges* (ouvrage posthume, 1910) p. 39. La date semble implicitement admise par Lot. Sur la Cité, voir P.L. Grenier, *La cité de Limoges, son évêque, son chapitre, son consulat*, XII^e-XVIII^e siècles, Paris, 1907; étude surtout l'administration.

¹⁰ Mme de Maille, *Recherches sur les origines chrétiennes de Bordeaux*, 1959, p. 117.



127.

rue Grosse-Horloge, sont sans doute ceux de la ville antérieure. A Orléans, carré bien orienté, divisé en *insulae* rectangulaires par plusieurs rues (rue de Bourgogne, rue de la Poterne) (Fig. ...).

Une autre forme d'enceinte (cercle, ovale, ellipse, demi-cercle, demi-ovale) supprime les angles droits. En ce cas des voies incurvées s'ajoutent aux intersections orthogonales. A Senlis, ville circulaire, anneaux (rue de la Chancellerie, rue de la Tonnelierie) à l'intérieur et à l'extérieur du rempart (Fig. ...). Parmi les ovales : à Reims, rue de Talleyrand, rue Chanzy ; à Metz, rue du Change, place Saint Louis et prolongement ; à Sens, boulevards. L'enceinte de Toulouse est un demi-cercle, aplati au nord, appuyé à la Garonne (Fig. ...); à Chalon-sur-Saône demi-ovale, dont le souvenir est conservé par la rue aux Fèves, la rue Saint Georges, etc. (Fig. ...); à Limoges, demi-cercle appuyé à la Vienne que marque ici encore une ligne de boulevards.

Il existe aussi des tracés irréguliers, où il est difficile d'apercevoir un rapport entre rues et murailles ; à Poitiers on n'a que de brefs parallélismes¹¹. D'autres éléments que l'enceinte ont d'ailleurs pu agir sur le plan, par exemple des monuments importants, générateurs de circulation, donc de rues ; ainsi à Dijon¹², ce qui sera le palais des ducs de Bourgogne.

Le tracé de l'enceinte a pu, en effet, être déterminé par le désir de prendre appui sur des monuments solidement construits, en principe des monuments publics. Ainsi avait fait à Rome le mur d'Aurélien. En Gaule, pour en être sûr, il faudrait connaître avec précision l'emplacement de ces monuments. Le palais des ducs de Bourgogne à Dijon, que nous venons de nommer, avait été bâti sur des substructions romaines qui ont été retrouvées et qui devaient être celles d'un grand édifice. Une utilisation incontestable fut celle des amphithéâtres, à condition qu'ils ne soient pas trop loin. A Tours (Fig. ...), à Périgueux (Fig. ...), à Amiens (Fig. ...)¹³, ils sont incorporés dans l'enceinte. Sont-ils plus éloignés ; beaucoup n'ont alors servi que de carrières de pierre. Mais il en est dont la valeur défensive n'a pas été perdue et qui sont devenus le cadre de petites agglomérations indépendantes, soit au V^e siècle, soit plus tard, quand les habitants eurent à se défendre contre d'autres attaques. Les arènes de Nîmes sont transformées en forteresse par les Wis-

goths et enferment une petite ville de 2.000 habitants ; on y accède par quatre portes correspondant aux quatre points cardinaux et on y trouve deux églises. A Arles d'anciennes gravures montrent aussi les gradins des arènes couverts de maisons avec deux églises.

Un problème particulier est celui des lieux de culte chrétiens. L'édit de Milan ne viendra qu'en 312 après la construction des enceintes et même alors les églises hésitent souvent à s'installer dans les villes. Au III^e siècle les chrétiens proscrits se rassemblaient plus ou moins à l'écart¹⁴. La basilique de *Lugdunum Convenarum*, peut-être (?) antérieure à Constantin et fouillée par Dieulafoy en 1914, est au bas de la colline qui porte Saint-Bertrand-de-Comminges et à quelque distance. Autre cas, à Metz, l'église Saint-Pierre-aux-Arènes¹⁵ ; bien que la cité murée ait été très grande, le mur n'atteint pas l'église, qui est entre lui et la Moselle. A Auxerre¹⁶ la première basilique est comme à Metz entre ce qui sera l'enceinte et la rivière, ici l'Yonne ; c'est saint Amator qui, avant 418, transféra le siège épiscopal à l'intérieur du rempart. A Bordeaux, le groupe épiscopal primitif était sur le plateau de Saint-Seurin et il ne sera même pas compris dans l'enceinte du XIII^e siècle ; après la construction de l'enceinte gallo-romaine, les lieux de culte étaient trop loin, dit Fortunat, et les fidèles craignant la distance, hésitaient à en prendre le chemin ; l'évêque Amélius fit construire vers 525 dans l'enceinte une basilique de dimensions restreintes ; Léonce, son héritier (*beres*), la remplaça (vers 550) par une basilique plus importante dédiée à Saint-Denis ; un peu plus tard, un second Léonce ajouta une église Sainte-Marie et le palais épiscopal, ce qui compléta le groupe épiscopal¹⁷. Il ne s'agit même pas encore de la cathédrale définitive, qui sera dédiée à Saint-André. On verra plus loin ce qui se passa à Paris. Les dates sont rares. La rentrée du lieu de culte dans la ville s'est faite peu à peu et pas nécessairement pour une raison de sécurité, mais, comme on le voit à Bordeaux, pour faire participer à la vie chrétienne un peuple plus nombreux. Or on constate que beaucoup de cathédrales ont été construites sur le rempart ou à son voisinage immédiat : Paris, Bourges, Noyon, Senlis, Bordeaux, Dax, Chalon-sur-Saône, Orléans, Saint-Lizier, Evreux, Le Mans, etc. Il en était de même à Rome (cathédrale du Latran), à Milan, Aquilée, Parenzo, Trieste, etc. Plusieurs explications ont été proposées¹⁸ et peut-être n'y en a-t-il pas qu'une, valable pour tous les cas. Sou-

vent l'édifice chrétien majeur a pu se substituer à un édifice païen incorporé dans le rempart, parce qu'il était solidement construit ou bien l'on peut supposer que les constructeurs chrétiens sont restés auprès des portes par où arrivaient les matériaux, afin de leur éviter le passage dans des rues trop étroites, ou bien que les chrétiens du Bas-Empire étaient généralement des pauvres qui n'avaient pu se loger dans l'intérieur de la cité, ou bien enfin (peut-être la raison la plus valable) que la cathédrale de la ville-mère avait voulu se tenir en relations faciles avec les sanctuaires de la banlieue. En tout cas, c'est encore un élément qui aura une influence sur le plan. (LAVEDAN "la Ville de l'A")

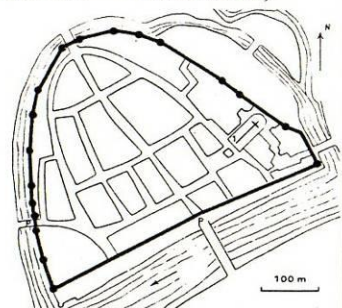


Fig. 4/142
Chalon-sur-Saône
1 : Cathédrale P : Portes

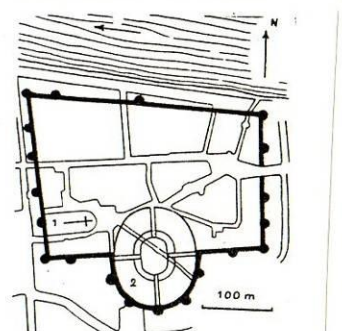


Fig. 4/143
Tours
1 : Cathédrale 2 : Amphithéâtre

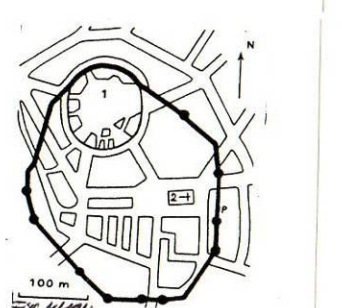


Fig. 4/144
Périgueux
1 : Amphithéâtre 2 : Cathédrale
P : Porte

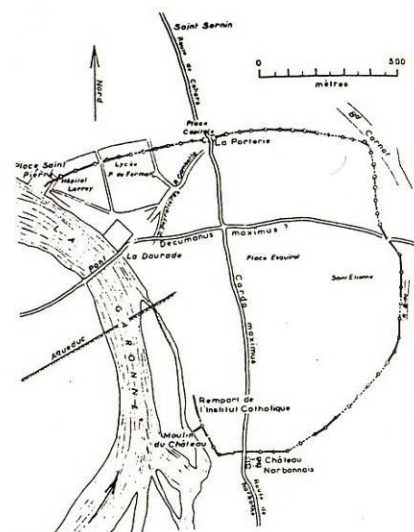


Fig. 4/141
Toulouse

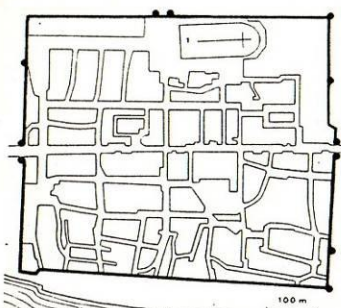


Fig. 4/145
Orléans
1 : Cathédrale

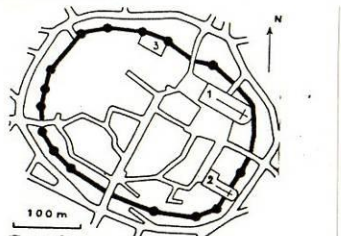


Fig. 4/140
Senlis
1 : Cathédrale 2 : Saint-Frambourg
3 : Château



Fig. 4/146
Metz, d'après Ganshof
1. Castrum
2. Vers 1150
3. Avant 1329
4. Avant 1444

La valeur défensive / ou bien on utilise des monuments. les arènes de Nîmes sont également transformées en forteresses par les Wisigoths (2000 hab.) idem à Arles

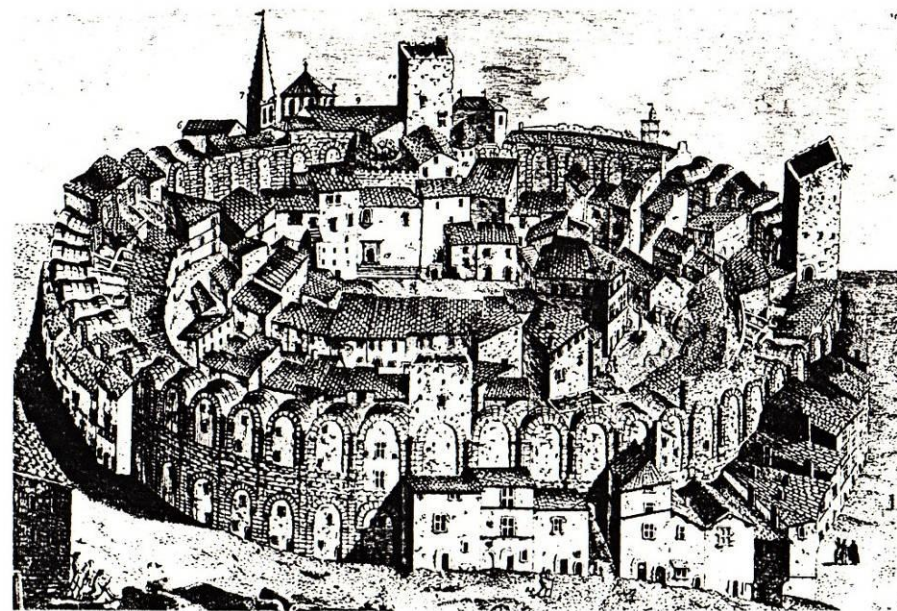
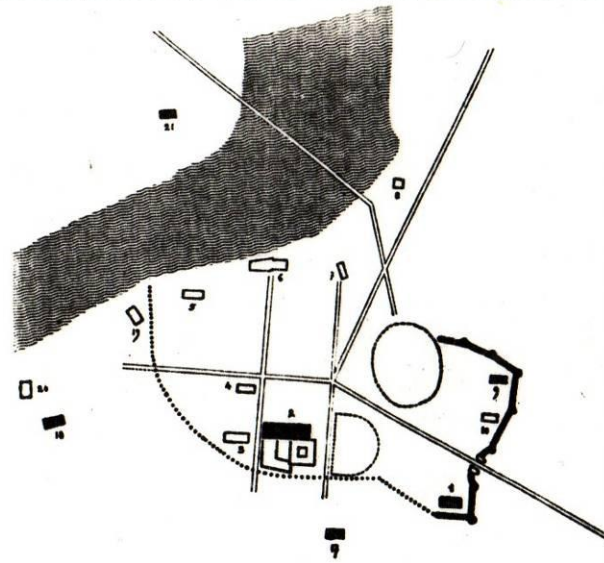


Figure 4/146 : le théâtre d'Arles.

le Théâtre de Marcellus à Rome est aujourd'hui habité. (20.000 places dont 15.000 amies cō lui à Rome le passé et le présent se mêlent et traitent.

Exemples:
1. Arles.
(France).



LE SITE ET L'HISTOIRE

Île rocheuse au milieu des marais, sur la rive gauche du Rhône, la butte d'Arles est la première terre ferme où les bateaux de mer remontant le fleuve pouvaient accoster, et c'est aussi l'emplacement du premier pont depuis la côte : cette situation de carrefour a très tôt attiré les hommes, et on y retrouve des vestiges de l'époque chalcolithique (vers 2000 av. J.-C.). L'occupation est intense (à partir du VI^e siècle av. J.-C.), au moment de la colonisation grecque; après la victoire de Jules César sur Marseille, la fondation de la colonie romaine (46 av. J.-C.), dotée d'un vaste territoire pris aux Marseillais, consacre la primauté d'Arles en basse Provence; la ville est entourée de remparts, qui ne délimitent pas toute la surface occupée à l'époque précédente. Elle débordé ses fortifications au II^e siècle apr. J.-C., sur les côtés sud et ouest, cependant que de riches maisons et des docks sont édifiés sur la rive droite du Rhône. Devenue résidence impériale aux IV^e et V^e siècles, elle jouit alors d'un prestige de capitale. Au haut Moyen Âge, une enceinte plus étroite que celle de la colonie primitive, appuyée sur les grands monuments publics, enferme de nouveau la ville, dont l'extension ne reprend qu'au XII^e siècle; les nouveaux quartiers sont ensuite englobés dans un rempart plus vaste, au XIII^e siècle. Arles est alors la seconde ville de Provence après Marseille.

FOUILLES ANCIENNES

Le sous-sol de la ville a constamment livré, à l'occasion d'excavations fortuites, des vestiges antiques : colonnes, chapiteaux, fragments de statues, sarcophages, mosaïques ont entretenu dans l'esprit des Arlésiens



P.A. Février. Le développement urbain en provençe.

Fig. 4/197.

TÔPOGRAPHIE RELIGIEUSE D'ARLES (D'après 4.4)

Le tracé de l'enceinte du Haut Moyen Âge est certain à l'est, vraisemblable au nord-est et au sud, douteux à l'ouest. En noir, les édifices paléochrétiens; en blanc, les monuments d'origine incertaine ou plus récents par leur fondation.
1 Monastère Saint-Césaire; 2 Saint-Trophime; 3 Sainte-Anne sur-avant Sainte-Marie devant Saint-Trophime; 4 Saint-Lucien; 5 Les Prêcheurs; 6 Saint-Jean de Jérusalem; 7 Saint-Julien; 8 Saint-Isidore; 9 La Major; 10 Sainte-Madeleine; 11 Saint-Pierre de Mouleyrès; 12 La Genouillade; 13 Saint-Bertulphe; 14 Saint-Trophime; 15 Saint-Geniès devenu Saint-Honorat; 16 Saint-Césaire; 17 Notre-Dame de Beaulieu; 18 Sainte-Croix; 19 Saint-Martin; 20 Saint-Laurent; 21 Saint-Pierre de Gallègue; 22 Saint-Genest, hors du plan à l'est de Saint-Pierre.

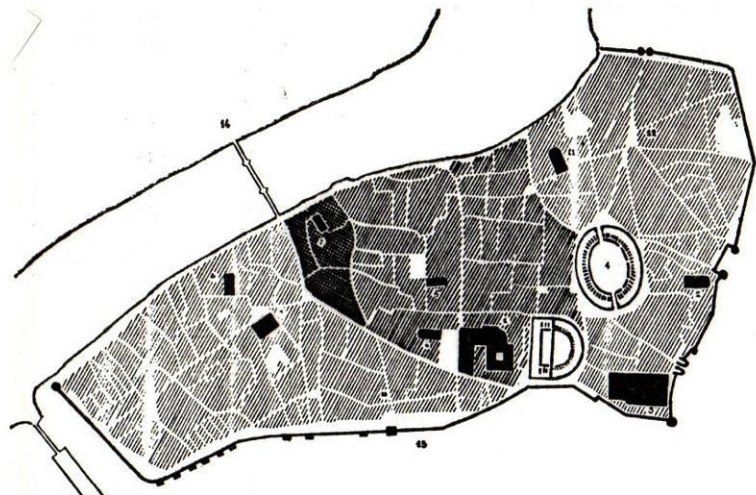


Fig. 4/198.

PLAN SCHEMATIQUE DE LA VILLE MÉDIÉVALE D'ARLES (D'après 4.4)

En hachures serrées, la ville du Haut Moyen Âge telle qu'elle peut être supposée; en quadrillage, le Méjan et ce qui paraît être un accroissement et qui au XI^e siècle était placé dans l'enceinte; en hachures fines, les bourgs du XII^e siècle, bourg vieux à l'ouest, bourg neuf au nord.
1 Groupe épiscopal; 2 Notre-Dame la Major; 3 Couvent de Saint-Césaire; 4 Le Château des Arènes; 5 Saint-Lucien; 6 Notre-Dame devant Saint-Trophime; 7 Saint-Martin; 8 Saint-Laurent; 9 Sainte-Croix; 10 Marché; 11 Saint-Julien; 12 Bourg Neuf; 13 Vers Notre-Dame de Beaulieu; 14 Trinquetaille.



P.A. Février. Le développement urbain sous-sol du forum.

le souvenir de la cité antique. Mais surtout, les grands monuments de l'époque romaine sont toujours restés présents dans le paysage urbain : les arènes, le théâtre, points forts de l'enceinte du haut Moyen Âge, une partie du forum, toujours visible, ont été de tous temps ressentis comme les vestiges d'un passé glorieux, intégrés dans le tissu urbain, remis en valeur parfois, utilisés comme carrière de pierres, détruits lorsqu'ils gênaient. Un arc triomphal d'époque augustéenne, l'Arc du Rhône, à l'ouest de la ville romaine, fut détruit en 1687. Le cirque avait donné à la même époque l'obélisque que l'on installa en 1675 sur la place de l'hôtel de ville : lors du creusement des fondations, on découvrit une salle appartenant à de grands thermes, à proximité des grandes citernes voûtées connues sous les premières travées de la cathédrale Saint-Trophime.

L'amphithéâtre, transformé en château-fort au Moyen Âge, resta jusqu'au XIX^e siècle un véritable village dans la ville, avec ses deux églises et sa petite place; Henri IV avait déjà songé à le dégager, mais ce ne fut qu'en 1825 que les travaux furent entrepris.

Dès 1830, une fête put y avoir lieu en l'honneur de la prise d'Alger, et depuis s'y déroulent traditionnellement des courses de taureaux.

Le théâtre fut lui aussi dégagé des maisons qui l'encombraient: la découverte en 1651 de la « Vénus d'Arles » sur son emplacement, avait attiré l'attention sur l'importance et la nature de ce monument, dont les pierres avaient servi au Moyen Âge à l'édification de Saint-Trophime. Des fouilles y commencèrent en 1787, et les travaux officiels de dégagement furent entrepris en 1833 : les maisons détruites à cette occasion furent évaluées à 170 000 F.

Durant tout le XIX^e siècle et le début du XX^e siècle, les découvertes fortuites et les fouilles se multiplièrent, à Trinquetaille comme dans la ville même. On retiendra surtout la découverte d'une partie du cirque, la fouille d'un monument à abside adjacent au forum dans la cour de l'hôtel de Laval, devenu Musée Arlaten (1908); une partie des grands thermes du nord dits de Constantin, fut dégagée, à partir de 1889, des maisons qui l'enveloppaient. Enfin, de façon presque continue, cave après cave, on poursuivit l'exploration des galeries des cryptoportiques

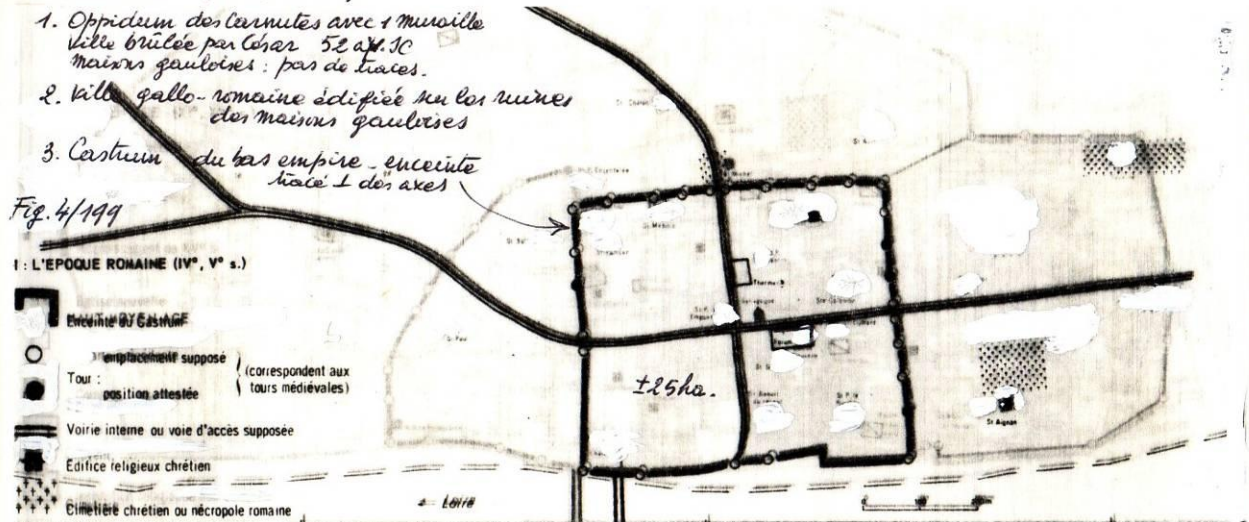
2. Orléans. (D'après 4.4). Evolution mystérieuse et mal connue.

1. Oppidum des carnautes avec sa muraille. Ville brûlée par César 52 av. J.C. Maisons gauloises: pas de traces.
2. Ville gallo-romaine édifiée sur les ruines des maisons gauloises.
3. Castrum du bas empire - enceinte tracée L des axes.

Fig. 4/199

I : L'EPOQUE ROMAINE (IV^e, V^e s.)

- MUR DE L'OPPIDUM
- emplacement supposé (correspondent aux tours médiévales)
- position attestée
- Voie interne ou voie d'accès supposée
- Édifice religieux chrétien
- Cimetière chrétien ou nécropole romaine

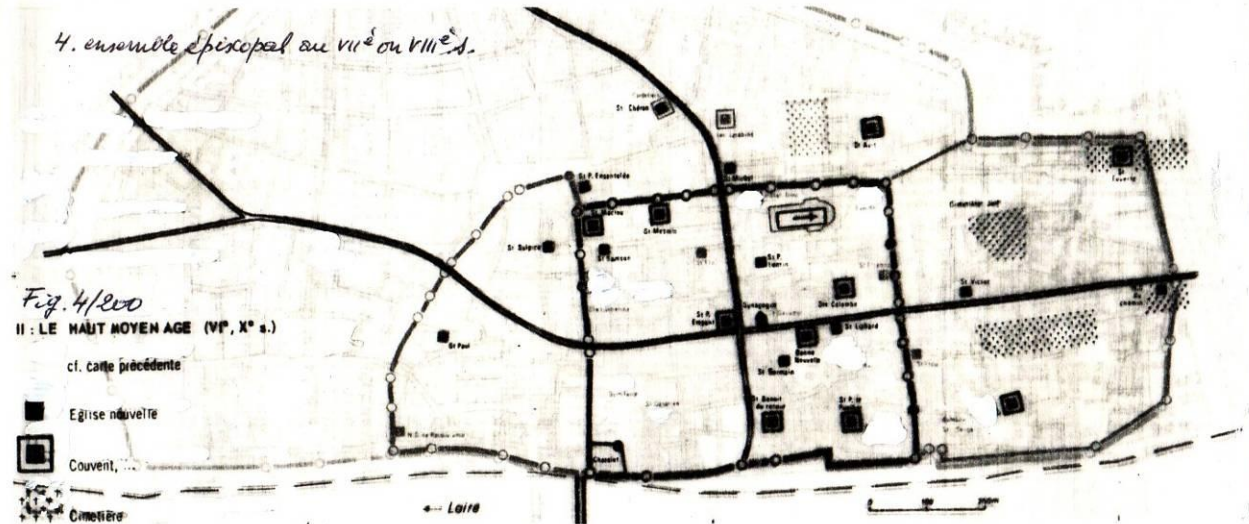


4. ensemble épiscopal au VII^e ou VIII^e s.

Fig. 4/200

II : LE HAUT MOYEN AGE (VI^e, X^e s.)

- cf. carte précédente
- Eglise nouvelle
- Couvent
- Cimetière

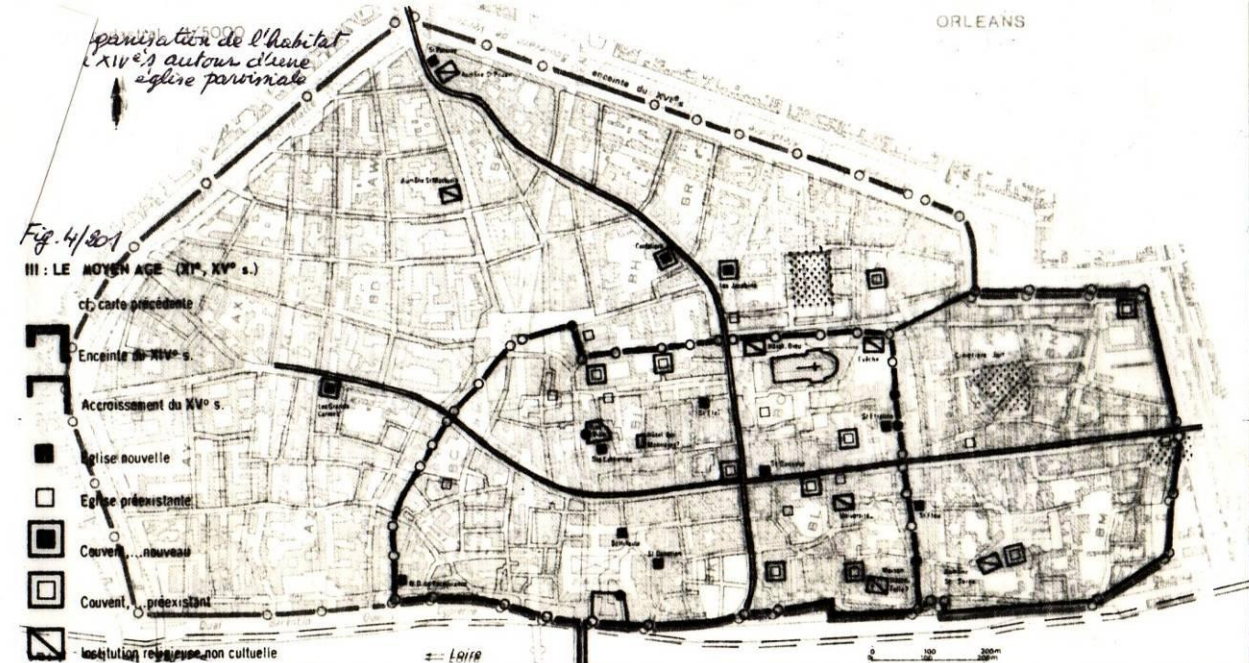


parcipation de l'habitat XIV^e s. autour d'une église paroissiale

Fig. 4/201

III : LE MOYEN AGE (XI^e, XV^e s.)

- cf. carte précédente
- Enceinte du XIV^e s.
- Accroissement du XV^e s.
- Eglise nouvelle
- Eglise préexistante
- Couvent nouveau
- Couvent préexistant
- Institution religieuse non cultuelle



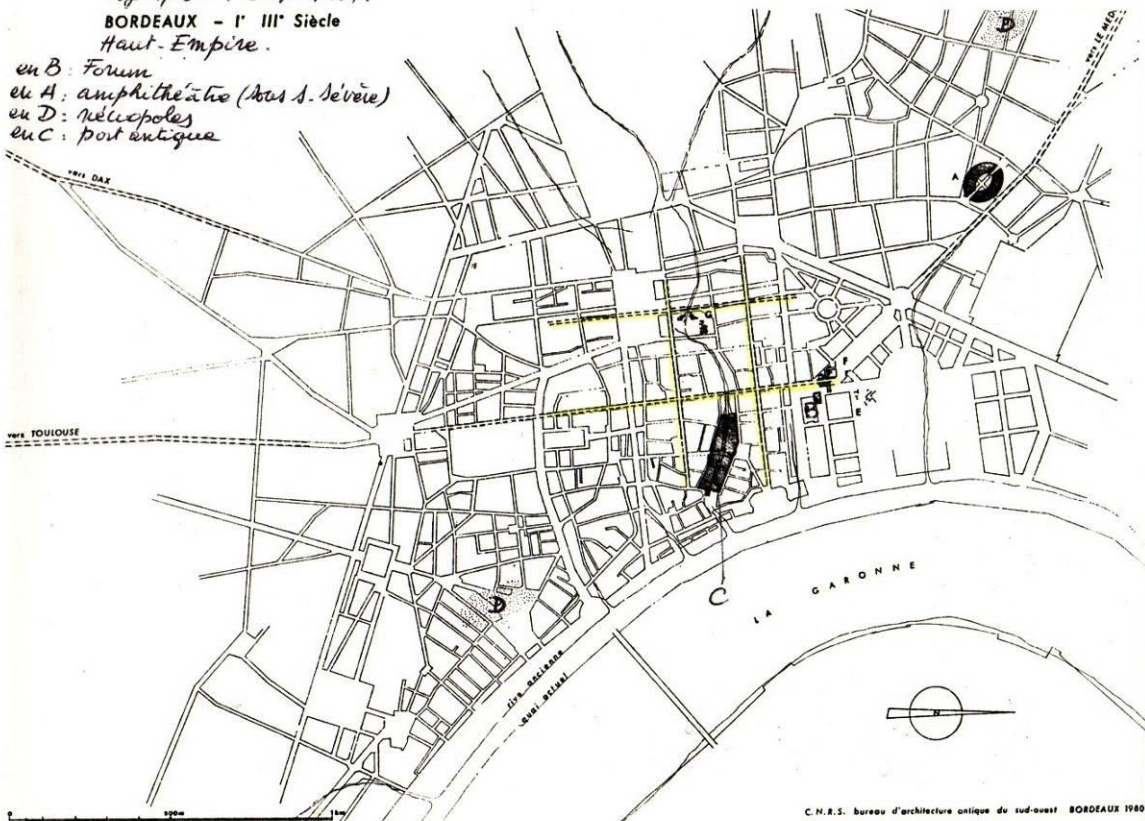
130.

131.

3. Bordeaux. 1^{ère} étape: I^{er} siècle ap. J.C. les axes du quadrillage urbain sont en place
 2 cardos et 2 decumani traçant le schéma directeur encore présents
 au XX^e S.
 Fin II^e S: 9^{ts} monuments

Fig. 4/la. D'après 4.4.
 BORDEAUX - I^{er} III^e Siècle
 Haut-Empire.

en B: Forum
 en A: amphithéâtre (Aos S. Sévère)
 en D: nécropoles
 en C: port antique



C.N.R.S. bureau d'architecture antique du sud-ouest BORDEAUX 1980

Fig. 4/lc. - VII^e Siècle 3^e étape: la ville se retranche
 Bas Empire et Haut M.A.
 H: rempart de Castium (fin III^e S)
 parallèle visible encore en 1860
 J: oratoire fin III^e S
 E: fauilles d'habitations

Premier quartier chrétien de IV^e S.
 à l'extr. du castium (I): baptistère,
 église paléo-chrétienne, cimet. funéraires

Castium
 de 32 ha.
 peu de champs
 jusqu'au XII^e S.

LÉGENDE DE LA CARTE

- La ville actuelle
- ==== Voles romaines principales
- Découvertes récentes
- ⊙ Paroisses de Bordeaux
- A Amphithéâtre
- B Piliers de Tutelle
- C Port
- D Cimetière
- E Allées d'Orléans
- F Allées de Tourny
- G Saint-Christoly
- H Enceinte de la fin du III^e siècle
- I Saint-Seurin
- J Rue Arnaud-Miqueu
- K Enceinte du début du XIII^e siècle
- L Enceinte du début du XIV^e siècle

C.N.R.S. bureau d'architecture antique du sud-ouest BORDEAUX 1980

132.

3^e étape: Epoque Médiévale.
 Remparts (K) et (L) (disparus)

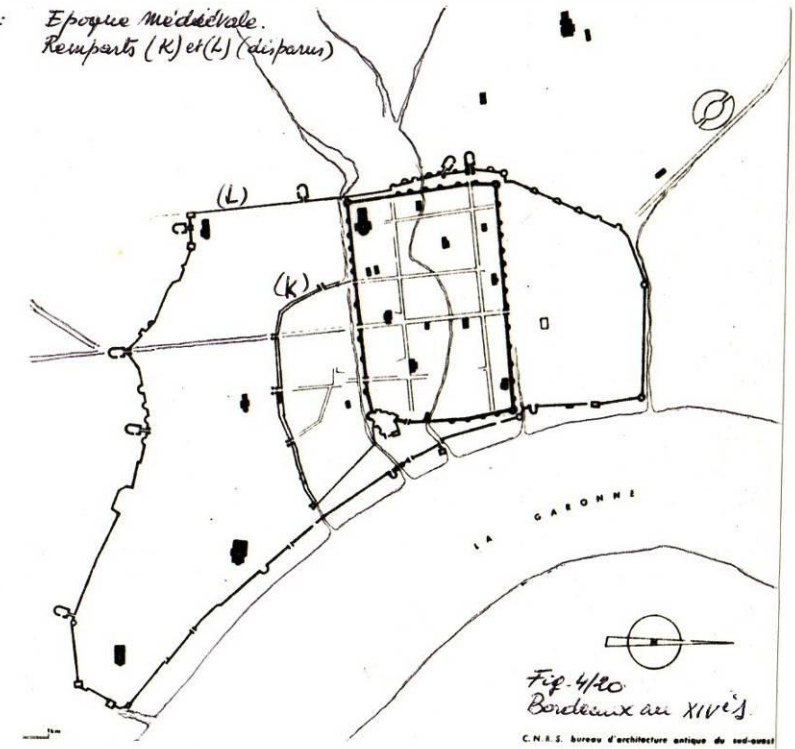
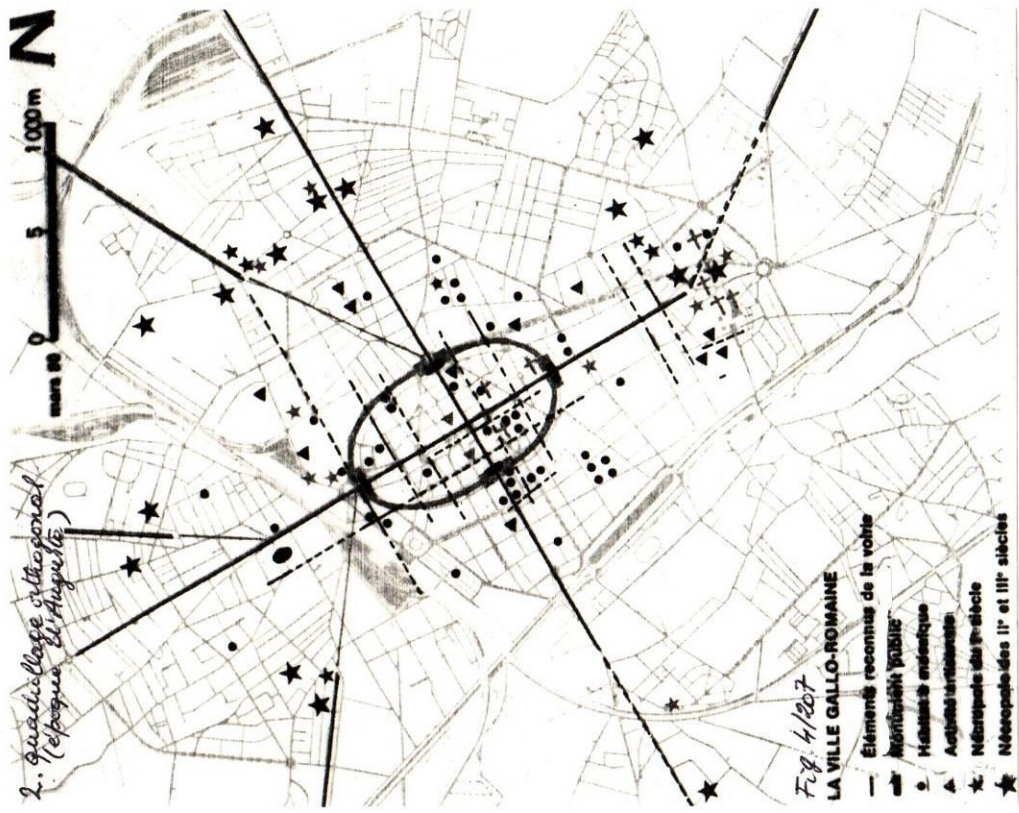
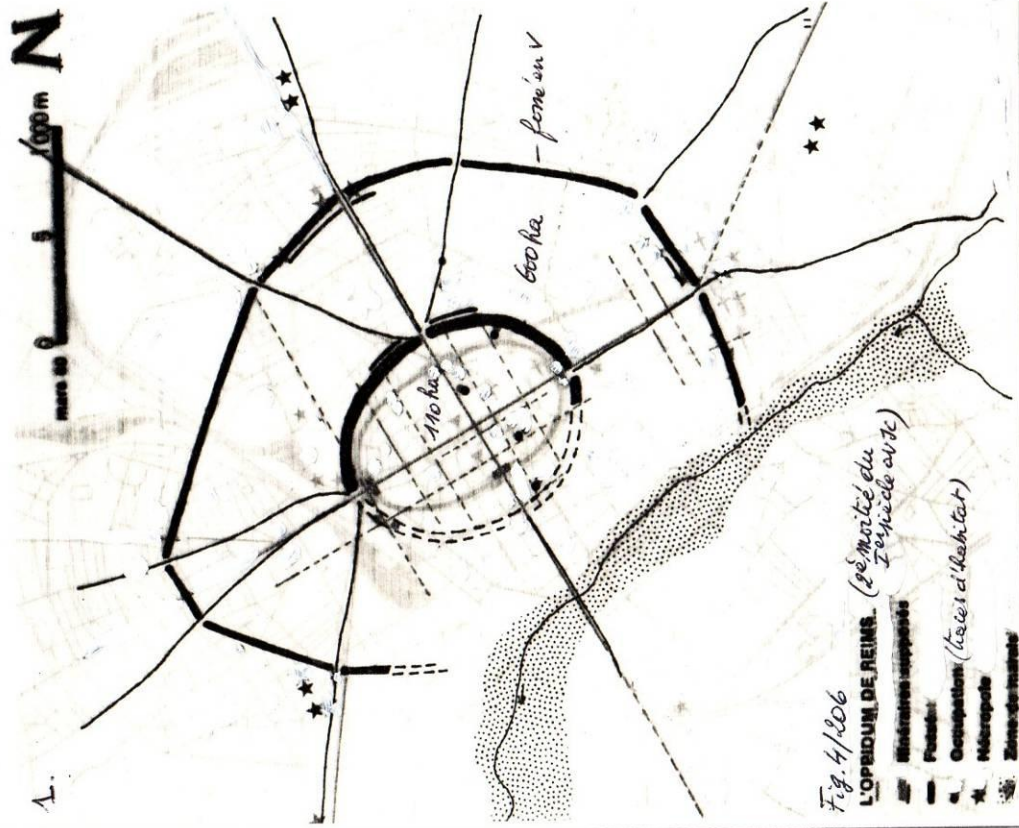


Fig. 4/lc
 Bordeaux au XIV^e S.
 C.N.R.S. bureau d'architecture antique du sud-ouest

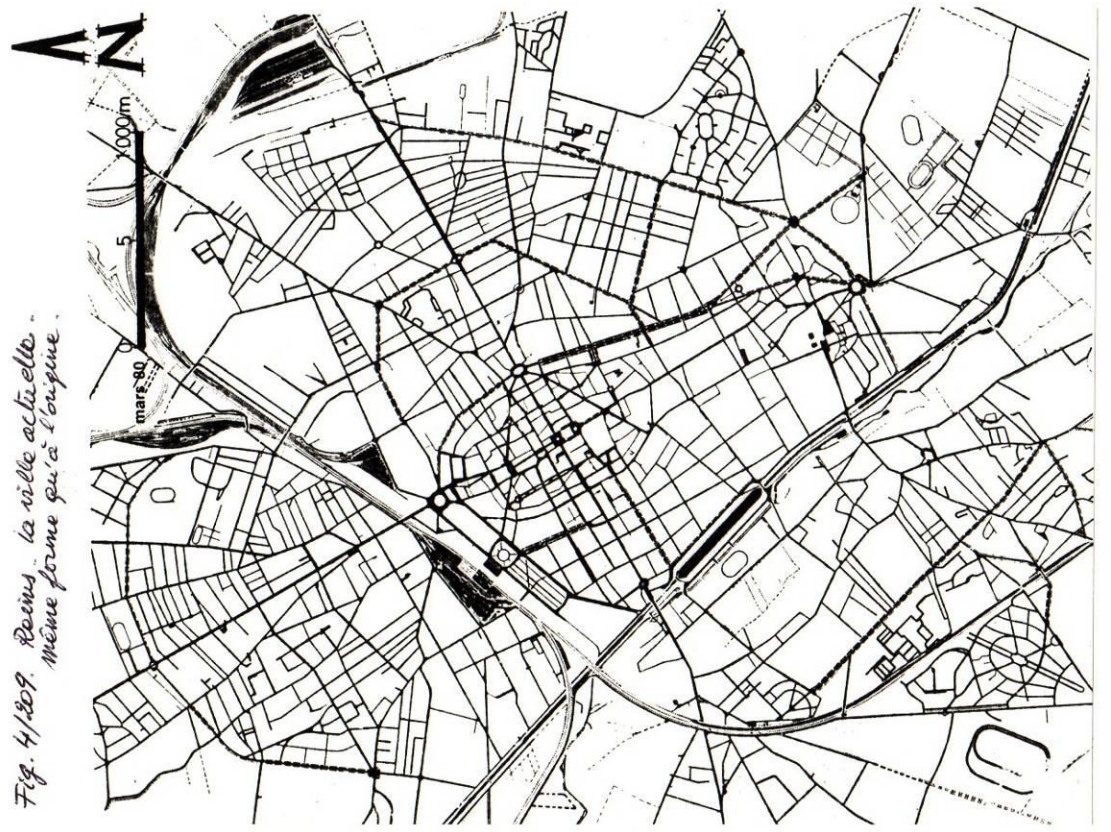
133.

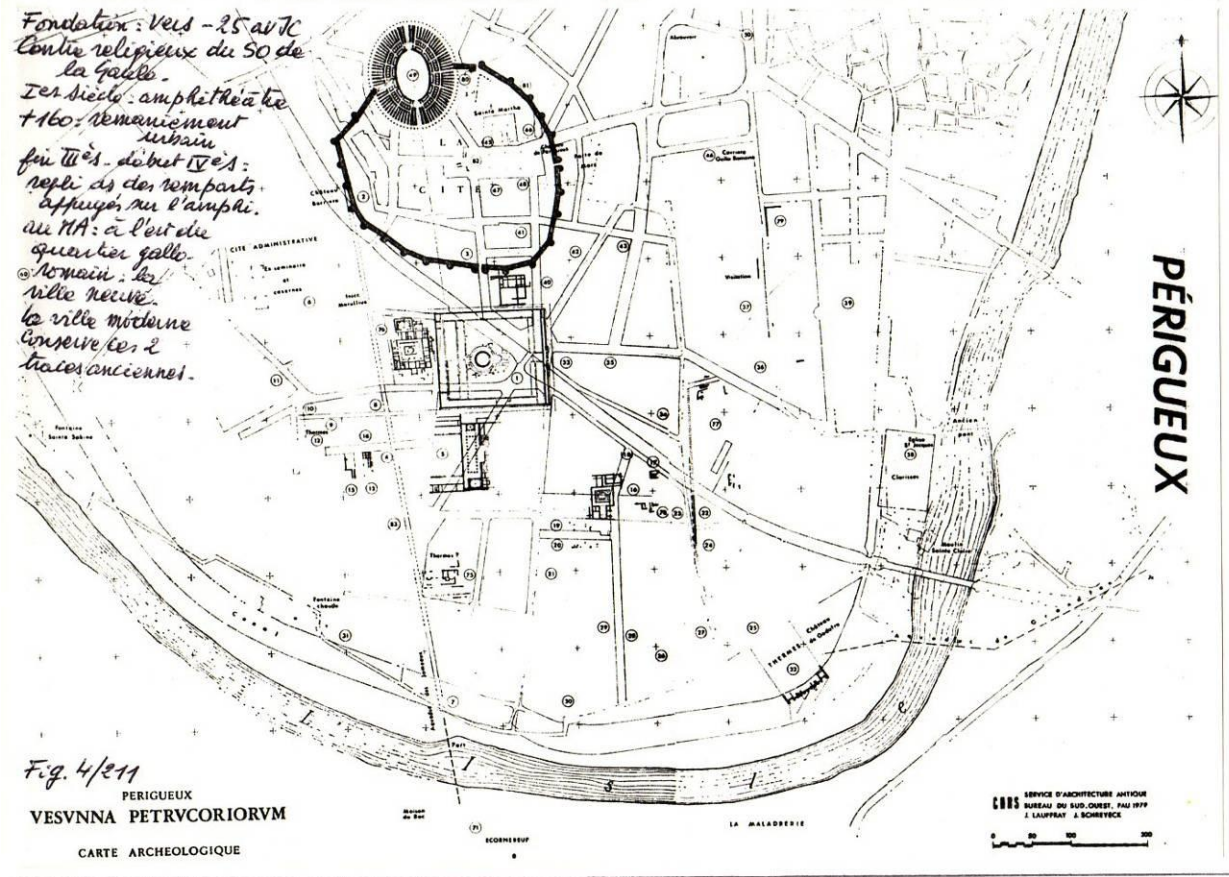
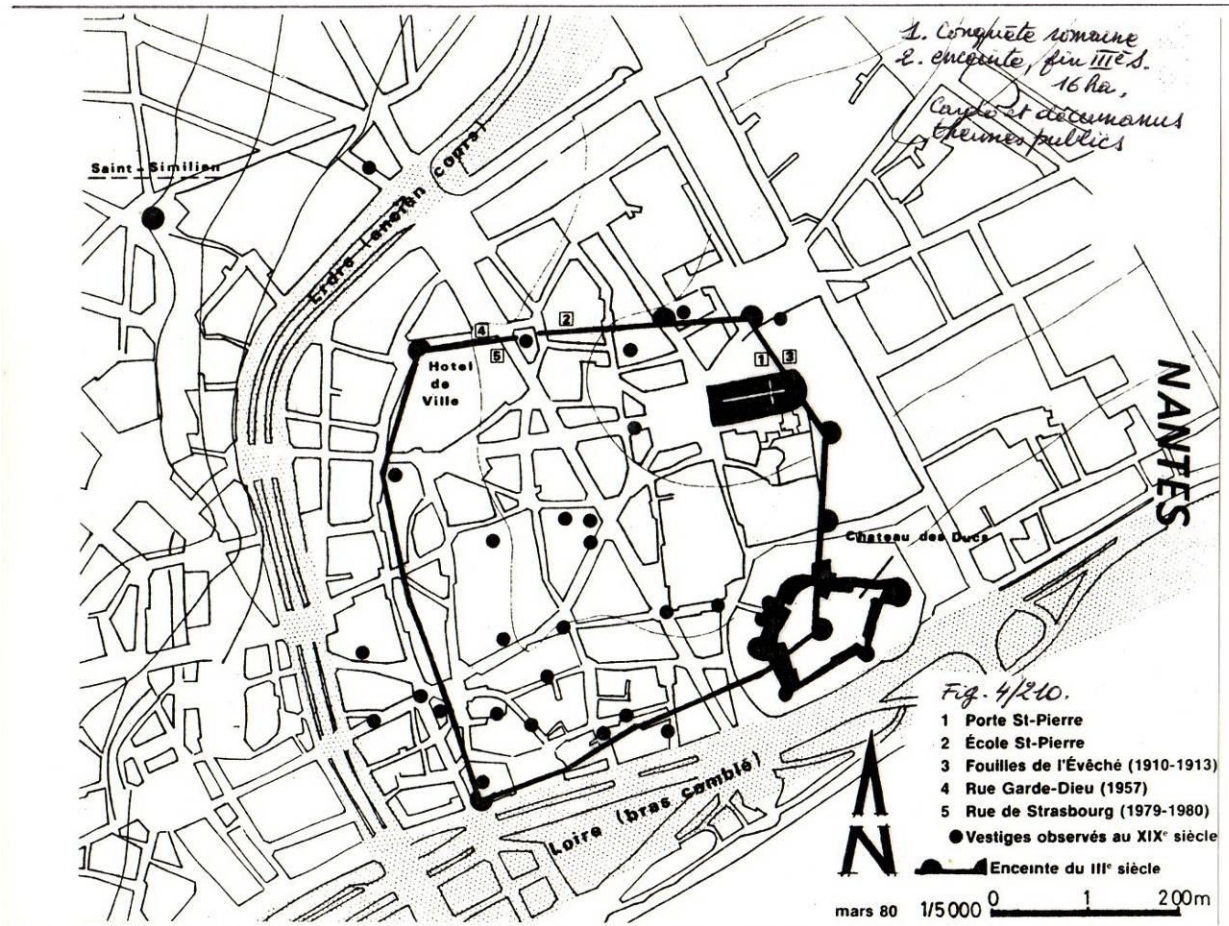


fin du III^e s. : rétrécissement de l'espace urbain (< oppidum primitif) (± 65 ha) pour les mérovingiens : quartier sémité



Fig. 4/209. Reims, la ville actuelle. Même forme qu'à l'origine.





138.



139.

GRENOBLE.

1. Origines : Carrefour de 2 Vallées.
 Agglomération des I^{er} et II^{es} s. : noyau sur la rive gauche et un peu plus étendu au quartier St Laurent (2).
 Bâtiements de maçonnerie et de pisé, sols de terre battue.

Ville du Bas Empire : enceinte sous Dioclétien aie de 9,16 ha.
 38 tours semi-circulaires de 7,20 m de Ø - Deux portes est et ouest (aujourd'hui détruites) les quartiers périphériques sont alors abandonnés et détruits. Des nécropoles s'installent non loin des voies d'accès.

Sous Gratien, la ville devient chef-lieu d'une cité en même temps que Genève (gratiano-polis).

Au II^e s. : 1^{er} Evêque. le groupe épiscopal construit contre le rempart, dans la ville, près de la porte viennoise.

Pendant le Haut MA : on ne connaît que le rite funéraire de St Laurent avec chapelles cémétériales dont "la crypte St Laurent" (2).

Prosperité jusqu'à la période carolingienne - Puis abandon des édifices repris en main au XI^e s.

Début du XI^e s. : réorganisation du territoire et de la société. La ville devient capitale de l'Etat delphinal. D'or : cathédrale avec cloître (1), église St André (3) et résidences seigneuriales. Accroissement du territoire défendu par les remparts, vers l'est. (XI et XII^e s.) Développement progressif de faubourgs : Trés-Cloîtres, St Laurent, St Jacques fortifiée au XV^e s.

N.B. On sait peu de choses sur l'habitat urbain intra muros antique ou médiéval et les perspectives archéologiques sont peu encourageantes.

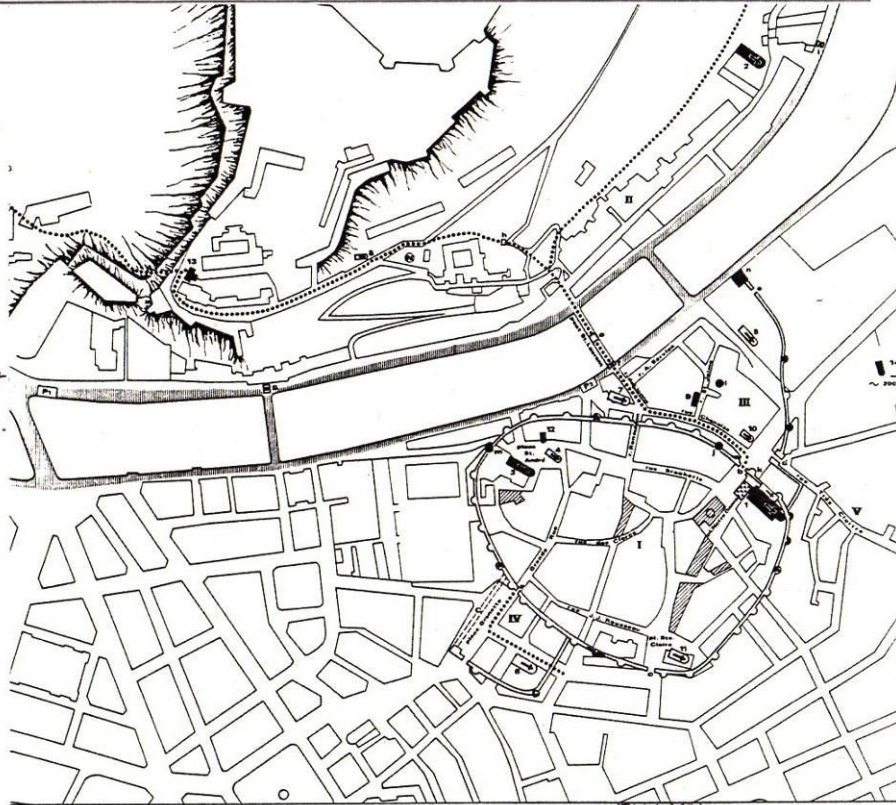


Fig. 4/124 Grenoble et son évolution au Moyen Age.

- Nécropole gallo-romaine
- Voies gallo-romaines
- Port de la Roche
- Port de la Madeleine
- Monuments conservés
- Monuments disparus
- Percées récentes (XIX^e siècle)
- Aménagements (ports et quais) de la fin du XIX^e siècle
- A. Enceinte de la fin du III^e siècle
- B. Muraille du faubourg de l'île
- C. Muraille de l'enclos des dominicains
- a. Porte Trains et véherie - b. Porte Viennoise - c. Porte Partuisière et véherie de Gieres - d. Porte Trés-Cloîtres - e. Porte de l'île - f. Porte du Pont - g. Porte de la Ferrère - h. Porte de Chalemont - i. Porte de Saint-Laurent - j. Tour de Clameau - k. Tour de l'Évêché - l. Tour de Sassenage - m. Tour de la Trésorerie - n. Tour de l'île - o. Tour du Pont (1417)
- 1. Premier noyau urbain
- II. Faubourg Saint-Laurent
- III. Faubourg de l'île
- IV. Place du Breuil (Grenette) et enclos des dominicains
- V. Faubourg Trés-Cloîtres
- 1. Cathédrale - 2. Complexe funéraire puis monastère bénédictin de Saint-Laurent - 3. Collégiale Saint-André - 4. Église Saint-Jean - 5. Église et couvent des Cordeliers (Franciscains) - 6. Église et couvent des Jacobins (Dominicains) - 7. Hospice de la Madeleine - 8. Hôpital Saint-Antoine - 9. Hôpital Saint-Jacques - 10. Hôpital Notre-Dame ou Maison-Dieu - 11. Église et couvent des Clarisses - 12. Palais du Parlement - 13. Tour Rabot - 14. Hôpital Saint-Roch dit de l'île ou des Infes

3^e. Un exemple : Evolution de Paris du IV^e au IX^e siècles.

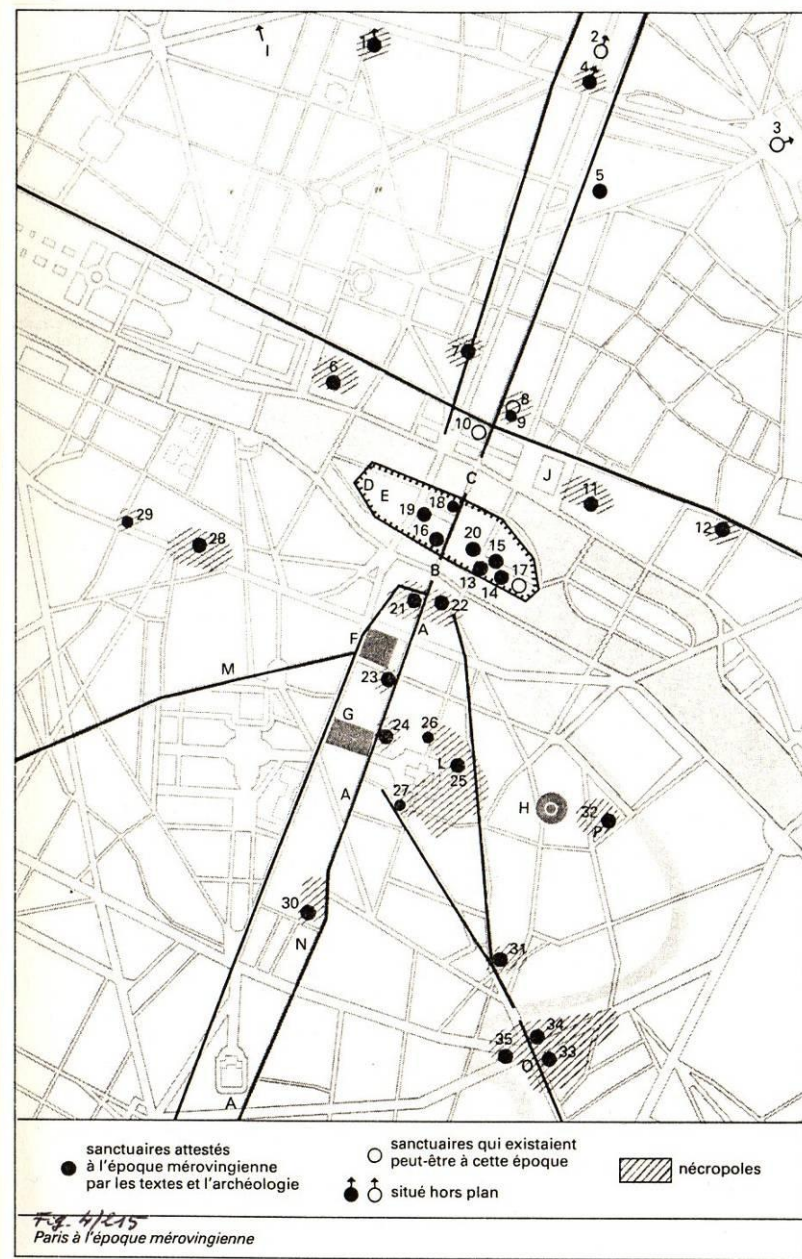


Fig. 4/125 Paris à l'époque mérovingienne

- sanctuaires attestés à l'époque mérovingienne par les textes et l'archéologie
- sanctuaires qui existaient peut-être à cette époque
- ⊕ situé hors plan
- nécropoles

Paris au Bas-Empire (IV^e-V^e s.)

Bien qu'elle n'ait jamais accédé au rang de capitale provinciale durant l'Empire romain, Paris possédait, dès le Haut-Empire, une infrastructure monumentale digne des grandes villes romaines comme en témoignent le forum à cryptoportiques de la rue Soufflot (160 x 100 m) et l'amphithéâtre à scène de la rue Monge (130 x 100 m). Les séjours de Julien à Paris, où ses troupes l'acclamèrent Auguste en mars 360, tout comme d'autres faits rapportés par Ammien Marcellin, manifestent l'importance militaire de la ville. Plusieurs

épitaphes de soldats, des fibules découvertes dans le cimetière proche du carrefour des Gobelins, situé sans doute dans le voisinage du camp permanent dont parle Ammien Marcellin, apportent la confirmation archéologique de cette vocation de la ville. La ville du Bas-Empire était établie dans trois secteurs. Dans l'île de la Cité se dressait un rempart qui devait entourer les habitations (D sur le plan). Seule une partie des fondations de ce dernier a été conservée et reste visible dans la crypte archéologique du parvis de Notre-Dame : elles sont constituées de blocs de remploi disposés sur deux assises en retrait l'une par rapport à l'autre (2,50 m d'épaisseur pour la première ; 1,90 m pour la seconde). Cette muraille s'ouvrait par deux portes qui donnaient, l'une sur le Petit-Pont (B sur le plan), l'autre sur le Grand-Pont (actuel pont Notre-Dame, C sur le plan). La surface enclose (8 ha env.) était occupée par des maisons particulières et par deux ensembles monumen-

taux : à l'ouest, le palais des gouverneurs (praetorium) et, au centre, sans doute une basilique civile dont les restes importants sont conservés dans la crypte du parvis de Notre-Dame. Sur la rive gauche subsistait une véritable ville avec un réseau orthogonal de rues dont le *cardo* était l'actuelle rue Saint-Jacques. Le forum de la rue Soufflot était devenu une place forte, symétrique de la citadelle de la Cité. Les grands thermes du nord (l'actuel musée de Cluny, G sur le plan) existaient encore, mais peut-être avaient-ils reçu une destination nouvelle. Les arènes de la rue Monge accueillait l'une des nécropoles de la ville. Les autres cimetières (du sud-ouest, du sud et de l'est) paraissent témoigner d'un léger rétrécissement du périmètre habité. La ville s'étendait toutefois, ce qui n'était pas le cas sous le Haut-Empire, sur la rive droite de la Seine : on a en effet découvert des tombes du Bas-Empire dans le quartier de l'Hôtel-de-Ville.

Les origines du christianisme à Paris sont mal connues. Il semble bien que saint Denis, martyrisé à Montmartre vers le milieu du III^e siècle, n'ait été qu'un évêque missionnaire et non le premier évêque de Paris. En fait, l'Église de Paris ne se constitua qu'au seuil du IV^e siècle. De ses premiers évêques, le plus remarquable fut sans doute saint Marcel, mort vers 435, et enterré dans le cimetière qui porte son nom. Sainte Geneviève est la figure la plus connue de cette époque : elle protégea la ville lors de la menace des Huns et édifia une église sur la tombe de saint Denis. La cathédrale de Paris devait déjà se trouver près de l'emplacement actuel de Notre-Dame, peut-être sous Saint-Étienne. Parmi les témoins archéologiques du haut christianisme parisien, citons des épitaphes (de Crescentia, de Barbara, datant du V^e s.) et le pendant de ceinture en bronze figurant Daniel flanqué des lions.

Paris mérovingien (VI^e-milieu du VIII^e s.)

C'est Clovis qui le premier donna à Paris le rôle de capitale. Roitelet du nord de la Gaule, il se tailla un royaume correspondant à la plus grande partie du pays et installa en 507 sa capitale à Paris. Ses successeurs partagèrent le royaume et créèrent d'autres capitales, mais Paris garda la primauté jusqu'au milieu du VII^e siècle. À cette date, les souverains cessèrent d'habiter Paris. À cette importance politique nouvelle correspondit un rôle religieux accru. Les fondations royales, à partir de la conversion de Clovis, et les fondations aristocratiques sont nombreuses de même que les donations de tous ordres, comme le montre le testament d'Erminthrude rédigé à Paris dans la seconde moitié du VII^e siècle et présenté à l'exposition. Les évêques parisiens jouent un rôle important et de nombreux conciles se tiennent dans la ville. Le monachisme se développe aussi dans la Cité et à sa périphérie.

La topographie de Paris est transformée par les constructions chrétiennes qui s'insèrent dans la trame urbaine héritée du Bas-Empire. Dans l'île de la Cité est érigé un important groupe épiscopal comprenant les cathédrales Saint-Étienne (d'une largeur de 36 m sur une longueur probable de 50 à 60 m, cet édifice a cinq nefs, un porche à l'ouest et une tour au sud ; 13 sur le plan) et Notre-Dame (édifice légèrement postérieur, 14 sur le plan), le baptistère Saint-Jean-le-Rond (15 sur le plan), diverses églises et le palais épiscopal. Deux monastères de femmes (19 et 20 sur le plan) et, à proximité du Grand-Pont, un oratoire en bois dédié à saint Martin (18 sur le plan) complétaient cet ensemble. Sur la rive gauche de la Seine, nombreuses étaient les églises, notamment dans l'actuel quartier Latin : Saint-Séverin, Saint-Julien-le-Pauvre, Saints-Serge-et-Bacchus (21, 22 et 23 sur le plan) et, plus à l'est, au sommet de la montagne

Sainte-Geneviève, sur la tombe de la sainte, la basilique des Saints-Apôtres (25 sur le plan), construite par Clovis pour sa propre sépulture et celle de ses siens, comme l'avait fait Constantin à Constantinople. A la périphérie se dressait l'église Saint-Croix-et-Saint-Vincent, fondée par Childebert I^{er} (511-558), l'actuel Saint-Germain-des-Prés (28 sur le plan), où ce souverain comme ce saint furent enterrés. On pouvait voir dans l'exposition un chapiteau corinthien en marbre (Louvre, inv. Ma 2978), provenant de cette église. Enfin, sur la rive droite également, bon nombre de sanctuaires périphériques furent érigés.

Suivant la législation romaine, encore observée, qui interdisait d'établir des cimetières à l'intérieur d'une ville, on ne trouve aucun cimetière dans l'île de la Cité. Toutefois, sur la rive gauche qui était une zone d'habitat, cette règle semble moins strictement suivie à l'époque tardive.

Ce sont les nécropoles qui ont livré le plus de matériel archéologique, car il n'y a guère eu de fouilles d'habitations. Aussi les sarcophages, en pierre ou en plâtre, constituaient-ils une bonne part de l'exposition. Les premiers étaient soit d'origine locale, soit, lorsqu'ils étaient décorés, importés de Bourgogne, de Campagne, du Sénonais ou du Nivernais. Le second groupe, sur lequel l'exposition mettait à juste titre l'accent, consiste en sarcophages faits en gypse local, ornés de motifs religieux (croix ou motifs chrétiens) ou de motifs décoratifs sur les panneaux de tête. Produits à Paris et dans sa région, ils étaient coulés dans des ateliers placés à proximité des cimetières, suivant une technique que Patrick Périn et ses collaborateurs se sont attachés à reconstituer en faisant réaliser à titre expérimental un sarcophage en plâtre imitant les exemplaires antiques.

L'inhumation habillée, de nouveau à la mode sous les Mérovingiens, a permis de retrouver toute une série d'objets révélateurs de cette civilisation. En premier lieu des armes : haches d'armes, lances et scramasaxes, francisques, épées longues ; ensuite des accessoires vestimentaires et des objets de parure. Les boucles de ceinture et les plaque-boucles ont été très bien représentées et décrites dans l'exposition, leur technique de fabrication et leur décor étant analysés avec précision. Les particularités parisiennes de ces plaque-boucles étaient bien mises en valeur, notamment à propos de la plaque-boucle et de la contre-plaque de ceinture (Inv. A.M. 412-414), remarquables par leur damasquinure. Des fibules, des épingles, des pendentifs, des bracelets, des bagues complétaient cet inventaire des arts du métal à l'époque mérovingienne. Il faudrait y adjoindre les monnaies dont l'importance pour saisir les phénomènes économiques n'est plus à démontrer, surtout à une époque qui voit, vers 680, la substitution de l'argent à l'or comme étalon monétaire.

Paris carolingien (751-888)

Paris n'était plus alors la résidence des souverains mais celle des comtes, aux pouvoirs certes étendus. Il en résulta une certaine stagnation dans le développement des fondations religieuses : peu d'entre elles sont à attribuer au IX^e siècle. Les incessantes attaques des Normands, dont le grand siège de 885-886 bien connu grâce au récit du moine Abbon, durent aussi contribuer au relatif déclin d'une ville dont la superficie et la densité d'habitation restent mal connues. (*Encycl. Univ. Vers.*)

Bibliographie

Paris mérovingien, guide de l'exposition (déc. 1981), Bulletin du musée Carnavalet, 33^e année, nos 1 et 2 / P. PÉRIN et al., *Catalogues d'art et d'histoire du musée Carnavalet*, II, Collections mérovingiennes (à paraître).

II. Villes et Contexte en Belgique du III^e au XI^e siècle.
1. le Contexte général.

L'arrivée des Germains

Par rapport à « l'âge d'or » des années 100 ou 150, les III^e et IV^e siècles marquent un déclin. Une crise se déclare en 256-260. Des Francs passent le Rhin à Montzen et des pirates — probablement des Saxons et des Frisons — ravagent le littoral. Peu après, les Flamandras, ou habitants des marais, prennent possession de la région côtière. Les populations se retirent près des fortifications du Rhin, autour de Tongres et de Namur, entre la Meuse et la chaussée Bavi-Cologne. Dans les campagnes, on construit des refuges : Furfooz, Lompret, Montauban-Buzenol. Tournai, Tongres, Arlon et Bavi se resserrent, sacrifiant les quartiers suburbains dont les monuments servent à la construction d'enceintes. Murailles faites à la hâte avec des matériaux de fortune et qui attestent l'angoisse et la gêne d'une époque.

C'est au lendemain de cette période d'incertitude que le christianisme effectue sa percée. Des évêques s'établissent à Cologne peu après 300, à Tongres avant 343. Cette première implantation est évidemment fort réduite : les communautés chrétiennes se concentrent uniquement dans des bourgs comme Tournai, Namur, Maastricht, Arlon, et n'y forment que des îlots.

Entre-temps, la menace barbare se précise. Vers 350, des Francs, appelés plus tard Saliens, occupent la Campine. Un territoire leur est assigné en 358. Quand le quittent-ils ? Lorsque la défense du Rhin cède ? On le croirait volontiers.

Encore que les textes jusqu'en 446 ne souffrent mot de leur avance. Mais à ce moment, semble-t-il, des clans ont déjà remonté la vallée de l'Escaut et commencé à s'établir. Quant aux Francs cantonnés au-delà du Rhin, ils n'attendent pas 415 pour attaquer Trèves. Momentanément refoulés, ils reviennent plusieurs fois à la charge, et finissent par l'emporter vers 460. En vingt ans, la *Belgica prima* passe sous leur domination.

Jusqu'où exactement les Francs se portent-ils ? Sans aucun doute, bien au-delà des frontières linguistiques actuelles. Vers 455, Clodion s'installe à Tournai, en pays roman ; les noms de lieux germaniques ne manquent ni en Wallonie, ni en France du Nord. La limite des langues dans son tracé actuel résulterait-elle d'une « réaction romane » partie de la Loire ? Des historiens allemands l'ont prétendu. D'autres chercheurs ont avancé que, sauf dans la région de Saint-Omer, cette frontière était fixée dès avant 300. Pour trancher le problème, il faut d'abord distinguer deux zones. Au nord, des contrées qui reçurent le gros des envahisseurs et qui n'étaient guère habitées avant 400 ; l'influence germanique y fut décisive. Au sud, des régions intensément romanisées et qui gardèrent, même au IV^e siècle, une population relativement dense ; des groupes francs s'y glissèrent et s'y arrêtèrent au V^e siècle ; mais, minoritaires, ils ne purent imposer leur langue. Par ailleurs, il apparaît que la limite des parlers romans et germaniques ne s'est pas fixée partout au lendemain des invasions ; une enquête toponymique vient de révéler des fluctuations au sud de la Flandre et du Brabant jusqu'après l'an 1000.

Au temps des Mérovingiens et des Carolingiens

Le V^e siècle s'achève avec les victoires de Clovis. Roitelet de Tournai, il conquiert pièce par pièce le centre et le sud de la Gaule. En peu de temps, nos régions se trouvent placées à la périphérie du royaume franc. Les souverains n'y paraissent guère. La situation change lorsque sombre la dynastie mérovingienne. Les maires du palais qui ont, à la fin du VII^e siècle, pris en main les destinées du royaume descendent de deux familles richement dotées dans le bassin de la Meuse, en Condroz, en Ardenne ainsi qu'en Woëvre et dans le pays de Metz. Aussi, quand l'un d'eux, Pépin le Bref, se substitue en 751 au Mérovingien défaillant, il inaugure une lignée de rois pour qui la Meuse et la Moselle sont au cœur de la monarchie franque. Ainsi, durant les vingt-cinq premières années de son règne, Charlemagne fait de Thionville et de Herstal ses résidences favorites et, jusqu'à sa mort, il aime chasser en Ardenne.

Il n'est guère possible de décrire l'aspect de la Belgique à cette époque. Les textes — diplômes qui notifient des décisions royales, chartes qui rapportent des transferts de biens — ne jettent que de rares lueurs sur le quotidien. La toponymie et l'archéologie livrent un certain nombre de données : de quoi suivre dans quelques régions les variations du peuplement, de quoi connaître quelques formes d'activités ; mais une exploration attentive des sépultures et des sites jadis habités pourrait éclairer les conditions de vie matérielles.

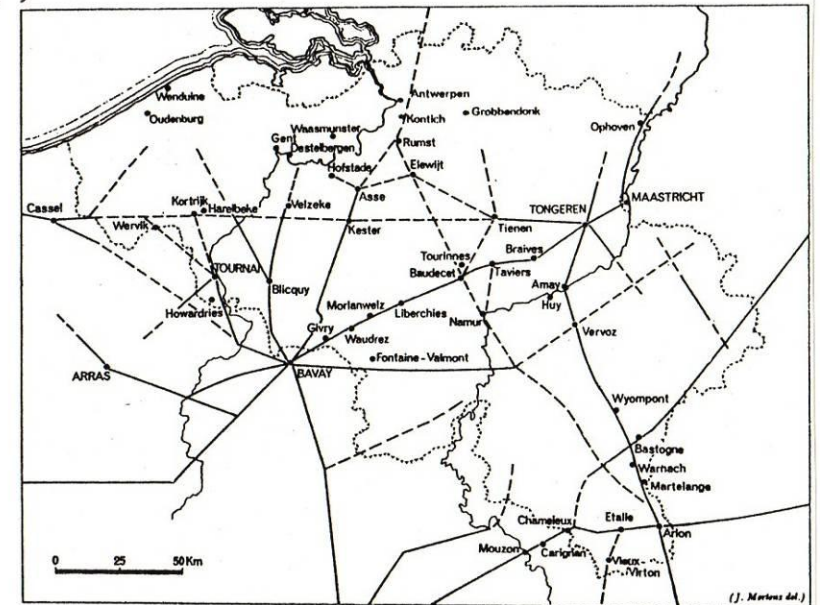


Figure 4/216
CARTE DU RÉSEAU ROUTIER ROMAIN ET DES PRINCIPAUX SITES DE CETTE ÉPOQUE.
Dressée par J. Mertens pour le Service National des Fouilles. (D'après 4.3)

Des études récentes ont montré qu'il y avait également beaucoup à apprendre par les sciences naturelles : la pédologie a permis de renouveler l'histoire de la Flandre maritime ; des analyses polliniques ont apporté des éléments décisifs à l'histoire de l'ancienne occupation du sol en Ardenne et dans les Fagnes. Si l'on rassemble ce qui paraît acquis, on entrevoit une population peu nombreuse et fort inégalement répartie. On la trouve surtout dans le centre et le sud du Hainaut, dans l'Entre-Sambre-et-Meuse, en Namurois et en Hesbaye liégeoise. Ailleurs, les forêts de landes ou les marécages continuent à dominer. Non pas qu'il faille y voir des déserts. A l'époque mérovingienne, on gagne des terres à la culture tant en Campine qu'en Flandre intérieure. La forêt charbonnière recule au nord du Hainaut ; lors des partages de l'Empire carolingien, elle cesse même de faire frontière. L'occupation du sol n'en garde pas moins un peu partout un caractère discontinu. Il ne peut donc être question d'attribuer à l'ensemble des régions belges le chiffre de 34 habitants au km² calculé pour le rebord méridional de la plaine flamande et pour la contrée au sud des collines de l'Artois.

Comme pour le reste de l'Occident, les sources éclairent mal la vie économique jusqu'au VIII^e siècle. A ce moment, elles la montrent insérée dans le cadre des grands domaines. Ceux-ci combinent, en général, exploitation directe et exploitation indirecte. Il en est d'énormes : celui de Snellegem a plus de 7 000 ha, celui de Nivelles, qui appartient aux Pépin, en a 7 800. Mais beaucoup ne dépassent pas 300 ou 500 ha. Sans compter toutes les exploitations de quelques dizaines d'ha et les petites propriétés des paysans. D'ailleurs, partages, ventes, échanges et donations ne cessent de transformer, sinon la structure des patrimoines fonciers, du moins leur consistance.

La société est alors presque entièrement rurale. Ni ville, ni port importants. Uniquement des centres d'administration, où l'on frappe monnaie à partir du VII^e siècle ; puis, bientôt, des foyers d'échanges et de marchés s'échelonnent sur deux lignes : les plus anciens grandissent le long de la Meuse que le trafic d'esclaves emprunte dès le VI^e siècle et qui s'anime dans le courant du VIII^e et au début du VIII^e avec Verdun, Mouzon, Dinant, Namur, Huy et Maastricht ; un peu plus tard, on trouve sur l'Escaut Valenciennes, Tournai, Gand et Anvers. Villes au petit pied, certes. Mais par les fleuves elles débouchent sur le monde d'alors. Elles sont en rapport avec les marins frisons qui leur permettent d'exporter des étoffes de drap et de toile et, sur leur marché, on peut se procurer,

outre des denrées agricoles, du vin d'Alsace et de France, des épices d'Orient, de l'encens, des tissus.

L'époque franque est aussi celle où le christianisme prend un départ décisif. Au lendemain des invasions, que reste-t-il de l'œuvre des premiers apôtres ? Pas grand-chose sans doute. L'évêché de Tongres qu'après 750 ou 800 ils s'établissent surtout dans les grands domaines laïques ou ecclésiastiques. Au début, ils n'ont souvent aucune juridiction paroissiale. Mais après un certain temps, leur clergé est habilité à baptiser, à presider aux mariages, à enterrer en des endroits bénits. (*Encycl. Univ.*)

La plupart se situent en moyenne Belgique. Elles adoptent d'abord une règle sévère, inspirée de Luxeuil, puis passent progressivement à la règle bénédictine.

Mais, pour assurer la permanence du culte, il faut des églises. Il n'en manque pas dans les bourgades. Maastricht en compte trois au VIII^e-IX^e siècle. Dans les campagnes, les oratoires ne se multiplient qu'après 750 ou 800. Ils s'établissent surtout dans les grands domaines laïques ou ecclésiastiques. Au début, ils n'ont souvent aucune juridiction paroissiale. Mais après un certain temps, leur clergé est habilité à baptiser, à presider aux mariages, à enterrer en des endroits bénits. (*Encycl. Univ.*)

142.

143

A l'époque des particularismes

De l'Empire carolingien aux principautés

L'effondrement de la puissance carolingienne retentit lourdement sur les pays scaldiens et mosans. Dès 843, l'Escaut devient frontière. Ce qui se trouve à l'ouest passe à Charles le Chauve; ce qui est à l'est revient à Lothaire et fait partie de la Francia media. Celle-ci est à son tour partagée en 855: Lothaire II reçoit les pays qui s'étendent de Genève à la mer du Nord. Il leur donne son nom: Lotharis regnum. En 869, il meurt sans héritier légitime. Durant près de 60 ans, son héritage est ballotté entre la France et l'Allemagne. Tout un temps, le roi de Germanie prend l'avantage, sans parvenir pour autant à mater l'aristocratie turbulente et inconstante. L'anarchie paraît même l'emporter en 900. Il faut un homme comme Henri I^{er} l'Oiseleur pour lui faire échec: en 925, il rattache la Lotharingie à l'Allemagne.

Les pays de l'Escaut et de la Meuse avaient été au cœur de l'Empire carolingien. Les voilà désormais à la périphérie de la France et de la Germanie, et par conséquent à l'écart du pouvoir central. Situation grave, en un temps où la royauté ne cesse de s'affaiblir.

C'est d'abord en Flandre que l'influence royale se défait. Deux générations suffisent à l'abattre. Vers 864, Charles le Chauve confie à son gendre Baudouin I^{er} des pagi qu'il a reçus en 843 entre l'Escaut et la mer. Il ne lui laisse pas l'occasion de se soustraire à son autorité. Après sa mort, la situation change rapidement. En 879, des Normands se jettent sur la vallée de l'Yser, installent à Gand un camp retranché et, jusqu'en 883, mettent la vallée de l'Escaut en coupe réglée. Après plusieurs échecs, les rois se résignent à ne protéger que les territoires situés au sud des collines de l'Artois. C'est abandonner la Flandre. Baudouin II se met à l'abri des marécages et des bois qui couvrent les environs de Bruges. Après le départ des Normands, il fait main basse sur les comtés situés entre la Lys et l'Yser: il entreprend une série d'expéditions vers le sud, du côté de Boulogne et de Thérouanne, et vers l'est, du côté de Gand. Pour consolider ses conquêtes, il joue de la rivalité des Robertiens et des Carolingiens. Son fils Arnoul (918-965) poursuit la même politique: il s'empare de l'Artois qu'il unit à la Flandre par des liens personnels. Les comtes se retournent ensuite vers le nord et vers l'est. De 1006 à 1055, Baudouin IV et Baudouin V conquièrent sur les souverains allemands et sur leurs vassaux la bordure occidentale de la Basse-Lotharingie: la partie nord de la « marche » d'Ename, le pays d'Alost et quelques têtes de pont sur la rive droite de l'Escaut. En 1056, il est décidé que le comte tiendra ces acquisitions en fief de la couronne allemande. Ce sera la « Flandre impériale ».

En Lotharingie, la situation reste longtemps plus flottante. Certes, à la fin du IX^e siècle, l'aristocratie entend disposer d'une large autonomie. Elle compte des meneurs redoutables, tel Regnier au Long Col. Et pourtant aucune principauté ne naît vers 900. Le rattachement à l'Allemagne entrave même la dissolution politique. Gislebert II, qui obtient en 928 les pouvoirs ducaux, tente bien de mettre en difficulté la politique des rois de la dynastie saxonne: il se rebelle, mais, battu, périt sur le Rhin en 939. D'autres révoltes suivent. Elles décident Otton I^{er} à confier la Lotharingie à son frère Brunon. Celui-ci la divise en deux duchés: au sud de la Chiers, la Haute-Lotharingie ou Lorraine, au nord, la Basse-Lotharingie ou Lothier. Les rois et empereurs saxons cherchent également à brider l'aristocratie en s'appuyant sur certains ecclésiastiques à qui ils abandonnent des pouvoirs publics. Ainsi font-ils avec l'évêque de Liège à partir de 980. Aidé par le souverain, celui-ci ajoute, en cent ans, à ses domaines de Liège, de Malonne, de Fosses, de Thuin et de Lobbes, le comté de Huy, le Condroz, le comté de Hesbaye, la région de Florennes et de Couvin, ainsi que le duché de Bouillon. Une fois l'empereur épuisé par la querelle des Investitures, il poursuit par ses propres moyens son expansion territoriale en pays mosan. Ainsi détournée de son but premier, l'institution de l'Eglise impériale n'arrête nullement la montée des grands laïcs.

Dès la fin du X^e siècle et au long du XI^e, quelques-uns de ceux-ci se conduisent en véritables chefs de province: les descendants des Regnier en Hainaut et en Brabant, les comtes de Lomme en Namurois, un membre de la famille des Wigéric dans le Luxembourg. Au point de départ ils administraient un comté, ils exerçaient la fonction d'avoué — de protecteur — de telle ou de telle abbaye. Les voilà qui s'incrument dans la région où leurs pères et eux-mêmes ont reçu délégation de pouvoirs publics.

Ne craignant plus les souverains, ils accaparent, à la faveur de l'hérédité, l'autorité déléguée: ils annexent de nouvelles terres, de nouveaux comtés, usurpent d'autres droits d'avoué, s'agrandissent par des mariages, deviennent têtes de file d'un grand nombre de vassaux.

Le résultat de l'évolution? En 1100, les 60 ou 70 pagi du IX^e siècle ont cédé la place à quelques « territoires » soumis à des hommes qui n'agissent plus au nom du roi, mais gouvernement à leur gré et à leur profit.

Princes et cités du XI^e au XIV^e siècle

Au moment où les structures politiques se transforment de fond en comble, l'économie se met à bouger.

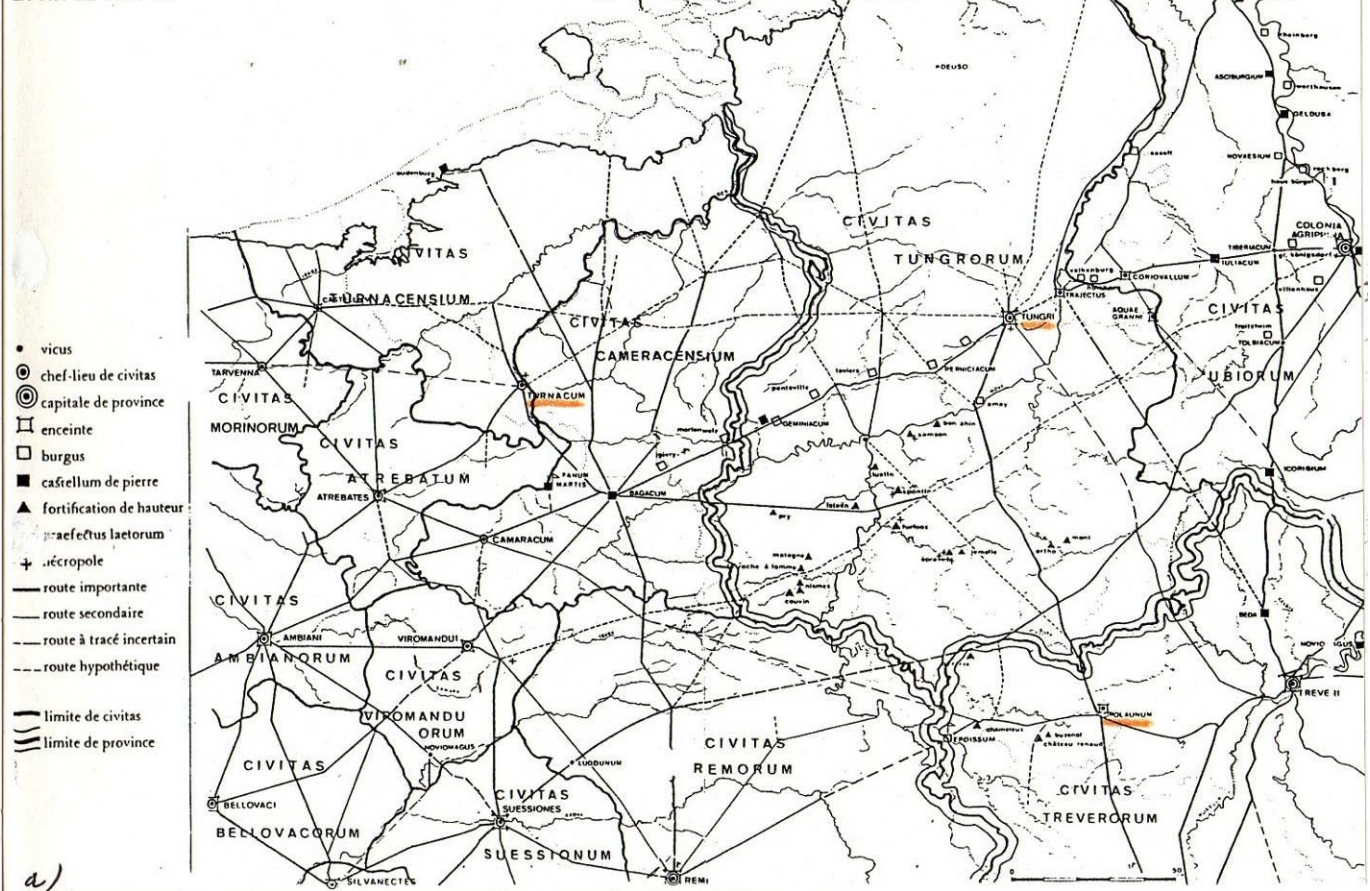
Dès 950 ou 1000, le peuplement se développe. Rien de plus spectaculaire que ce qui se passe sur la zone côtière. Jusqu'au VIII^e siècle, la région est sous eau. En 791, première mention d'un établissement humain; au cours du IX^e et du X^e siècle, construction de fermes isolées sur des buttes; vers 1000, apparition des premiers villages sur les sols sablonneux, puis, un temps d'arrêt, dû à de nouveaux assauts de la mer en 1014 et 1042. Mais cette fois, les hommes réagissent beaucoup plus vite. Peu après 1050, des bergeries s'installent sur les « schorres » salins et des villages s'édifient à la lisière ouest de la plaine inondée. Avant la fin du siècle, des digues sont en place: elles doivent servir avant tout à gagner du terrain sur les flets. Pendant deux cents ans, les communautés monastiques, largement dotées par le comte, vont assécher, convertir en polders, créer des terres à blé. Ailleurs, en Flandre intérieure, en Brabant, en Hainaut, en Namurois, les futaies tombent. Les Fagnes elles-mêmes sont entamées. Tout le monde s'intéresse aux défrichements: les moines et les princes, mais aussi — et beaucoup plus qu'on ne l'a dit — les nobles, les petits seigneurs qui ont souvent quatre, cinq ou six enfants à établir.

Tandis que les campagnes s'animent et se transforment, un réseau urbain étonnamment dense se développe le long de la Meuse, en Flandre et en Brabant. Du coup, ces trois régions deviennent des foyers de relations internationales. C'est en pays mosan que les villes ont grandi le plus vite. Déjà, aux X^e et XI^e siècles, leurs marchands descendent le fleuve jusqu'à son delta, et s'embarquent pour l'Angleterre. Des Hutois et des Liégeois sont signalés à Londres dès 991-1002. D'autres vont en Champagne, gagnent la Saône et le Rhône, et se dirigent vers Gênes ou Barcelone. Mais ils sont surtout attirés par la Rhénanie; de là ils poussent jusqu'au Danube. Partout, ils apportent des produits fabriqués: des étoffes, des chaudrons, des poêles et toutes « ces pièces en laiton, ciselées et émaillées qui font, dès le XI^e siècle, le renom de l'orfèvrerie mosane ». Très vite, aussi, la Flandre intensifie ses échanges. Ses marchands sillonnent routes, fleuves et mers. On les rencontre en Angleterre, en Guyenne, en Lombardie, en Rhénanie, transportant des draps soigneusement faits de laine anglaise. En même temps, ils servent d'intermédiaires. C'est par eux que les vins de Bordeaux arrivent en Angleterre. Industrie et commerce font naître des villes de foires comme Thourout, Messines, Ypres et Lille, des ports comme Saint-Omer et Bruges, des centres drapiers comme Arras et Gand. Le Brabant vient plus tard. Au XI^e siècle, Anvers seule attire l'attention. A la fin du XII^e et au XIII^e, Bruxelles, Louvain et Malines sont en pleine croissance et des villes toutes neuves se font leur place. Pourquoi cet essor inattendu? Parce que la route de Cologne à Bruges prend de l'importance? Probablement. Encore que tout ne soit pas clair: le premier texte qui signale l'existence d'un trafic terrestre entre Bruges et Cologne date de 1173; or, des centres neufs, comme Léau, jouent dès 1135 un rôle non négligeable.

(Encyclop. Universali).

2. Les villes du Sud de la Belgique.

Fig. 4/217. BELGIQUE ROMAINE LA FIN DE L'EMPIRE



a) Evénements des III^e et IV^e siècles

Au cours du III^e siècle, les invasions franques et les réactions du pouvoir politique et militaire viennent bouleverser cette paix romaine. Les ruines s'accumulent: on a calculé que, des 327 villas aujourd'hui connues, 22 seulement subsistent jusqu'au IV^e siècle. Les mesures défensives, qui se multiplient, créent une situation confuse. Des fortins sont construits dans les vici, le long de la route Cologne-Bavai, à Liberchies, à Braives, à Tavier. On utilise d'anciens tumulus, comme celui de Penteville, pour y ériger des postes de garde. Mais ces dispositions se révèlent inopérantes. Enfouissement de trésors monétaires, destruction et saccage de villas, pillage des centres urbains et des vici, autant de signes: la population a été évacuée, les campagnes désertées.

Dioclétien se trouva confronté au double problème de protéger le territoire contre les attaques des pirates chauques et frisons, et de verrouiller la frontière rhénane. Les centres urbains de Tournai et d'Arlon sont alors entourés d'une enceinte à tours. Des fortins en bordure de la route Cologne-Bavai sont reconstruits en pierres, comme à Liberchies. La défense des régions vidées de leurs habitants est confiée à des bandes de Lètes germaniques, qui s'installent aux confins de la Hesbaye, de l'Entre-Sambre-et-Meuse et de la forêt d'Ardenne, et se retranchent dans des camps bien situés comme à Furfooz et à Eprave. A l'intérieur de ce glacis et autour de Tournai, la vie se maintient surtout entre la chaussée Cologne-Bavai et la Meuse, entre la Meuse et l'Ourthe, sur le cours de la Haine et dans l'Entre-Sambre-et-Meuse, zones dont la production était encore nécessaire à l'économie de l'Empire sur pied de guerre. (Gémit. 4.3).

De profonds changements se généralisent alors. Dans les nécropoles, l'inhumation remplace l'incinération. On cesse d'ériger des tumulus. Le christianisme recrute ses premiers adeptes, notamment à Tournai, grâce aux prédications de saint Piat. Les Lètes importent leurs armes, leurs ustensiles et leurs équipements, que nous révèlent leurs cimetières, à Furfooz et à Jamoigne.

b) L'héritage romain

Les grandes invasions du V^e siècle balayèrent les derniers vestiges matériels de l'Empire : fortins et *castella* investis, submergés, populations massacrées, déportées, tel fut le lot de la Wallonie à cette époque.

On peut se demander si ce n'est pas le christianisme, fermement établi dès l'arrivée des Francs dans le centre de Tournai, entre autres, autour d'une basilique à trois nefs, et en voie d'organisation dans les anciennes subdivisions administratives, qui aurait conservé au latin sa prédominance dans les régions du Sud. Le Nord, dépeuplé, où la vie urbaine était inconnue, sauf dans quelques *vici* abandonnés depuis longtemps, ne fut pas touché par cette première vague de christianisation. Que la densité de la population ait été plus élevée au sud qu'au nord de la frontière linguistique est un fait qui saute aux yeux, au vu des cartes de répartition des villas et des cimetières. La Wallonie fut une zone en marge d'un territoire très romanisé dans lequel, l'Eglise aidant, les immigrants francs ont été absorbés par la culture romaine.

Après 300, la région wallonne devient petit à petit une zone frontière où des groupes humains d'origine et de langue différentes étaient déjà inextricablement imbriqués. Cette situation s'accroît lorsque la ligne du Rhin est abandonnée. La chaussée Cologne-Bavai-Boulogne a-t-elle servi de rocade, de position de repli? De l'avis des archéologues les plus autorisés, les résultats des fouilles effectuées jusqu'à ce jour n'autorisent pas à le supposer. En tout cas, le recul est visible : la résidence impériale de Trèves est repliée à Arles sur le Rhône. En 406, le mouvement tourne à la catastrophe : les peuples germaniques franchissent la barrière du Rhin. Ils traversent la Gaule ou s'y installent.

c) Rôle des Francs

Au travers de ces bouleversements et de la confusion qui en résulte, un peuple va jouer un rôle essentiel, sinon exclusif : ce sont les Francs. Ses origines sont obscures, les étapes de sa progression, mal connues à cause de la rareté des textes, de l'indifférence des auteurs anciens à son égard, des réponses ambiguës fournies par les sciences auxiliaires. En réalité, le nom de « Francs », — qui signifie valeureux, violent, — recouvre un amalgame de tribus, entraînées par des chefs que les auteurs anciens appellent « rois ». Parmi elles, aux côtés des Saliens : des Chattes, des Bructères, des Chamaves, voire des Lètes libérés de la tutelle romaine. Jusqu'alors auxiliaires fidèles de l'Empire, les Francs sont aspirés par le vide qui suit la grande invasion de 406. Parties des bouches de l'Escaut et de la Toxandrie, quelques bandes s'emparent de Trèves (413-428), mais l'effort principal se porte vers l'ouest : Chlodion prend Tournai et Cambrai et pousse jusqu'à la Somme (vers 445). Sous les ordres du Romain Aétius, ces Saliens combattent Attila au *Campus Mauriacus*, près de Troyes (451), tandis qu'ils matent, pour le compte d'Aegidius quelques années plus tard, Visigoths et Saxons infiltrés sur la Loire. De Tournai, leur « roi » Childéric a fait sa « capitale ». Il y meurt en 481-482 ; son tombeau mis au jour en 1653 a livré un mobilier où armes franques et riches bijoux voisinent avec des pièces de monnaie romaines (pl. . .).

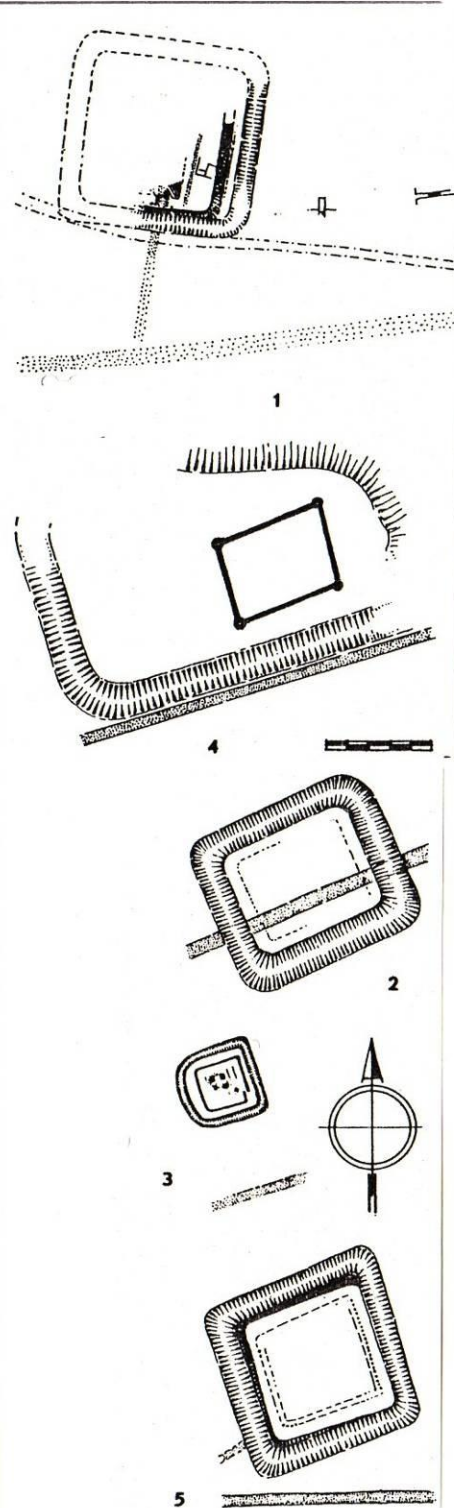


Fig. 4/218 . QUELQUES FORTINS LE LONG DE LA CHAUSSÉE BAVAI-TONGRES
D'après J. Mertens et A. Despy-Meyer, *Cartes archéologiques de la Belgique*, 1-2, Bruxelles, 1968.
1 - Braives ; 2 - Liberchies I ; 3 - Morlanwelz ; 4 - Liberchies II ; 5 - Tavieres (échelle = 50 m).

A ses débuts simple chef de bande franc établi dans la cité scaldienne, Clovis connaît une réussite foudroyante. En trente ans (481-511), il supprime ses rivaux du Mans, de Cologne, de Tongres, élimine Syagrius, « le dernier des Romains », établi à Soissons (486-487), réalise l'unité franque à son profit, soumet les Alamans, rejette les Visigoths au-delà des Pyrénées. Son baptême à Reims par saint Rémi (496-499, 506 ou 508) consacre définitivement l'appui que lui accorde l'épiscopat de la Gaule entière, moins bien disposé envers les autres Germains de confession arienne. Paris devient sa « capitale » (*cathedra regni*). Après sa mort, l'expansion franque continue : Bourgogne, Thuringe, Provence, Alpes Alémaniques, Bavière sont conquises. Ainsi vers 550, les Francs exercent-ils une hégémonie sur la Gaule et sur la Germanie, mais le centre de gravité de leur puissance se situe indiscutablement dans les pays qui s'étendent de la Loire au Rhin.

Un temps de mutations (V^e-VII^e siècles)

Pour le pays wallon, la période qui s'étend du V^e au VII^e siècle s'ordonne autour de trois mouvements de fond. En premier lieu, sur un plan général, le centre de gravité de la Gaule se déplace progressivement du sud au nord. Ensuite, à l'intérieur de la région, la partie orientale axée sur la vallée mosane connaît un développement plus précoce que l'occidentale. Enfin, l'implantation du christianisme, grâce à l'action des missionnaires et surtout à la multiplication des monastères, confère à l'Eglise un rôle déterminant, sur le plan culturel notamment.

Pacifique ou brutale, l'installation de peuples barbares dans le Nord de la Gaule modifia profondément les conditions de vie des habitants. Pour la masse, les activités essentielles se rétablirent plus ou moins rapidement, lorsqu'elles avaient été interrompues, mais les

Problèmes humains

Dans l'ensemble, les hommes restent rares : 5 à 6 au km² selon une évaluation conjecturale ! Chiffre trompeur, de toute façon, car la population n'est pas étalée mais agglomérée en noyaux isolés les uns des autres dans des campagnes encore fortement boisées, et parfois dans des « villes » peu nombreuses et de superficie extrêmement réduite. Les 460 cimetières mérovingiens répertoriés à ce jour traduisent une répartition assez dense le long d'une large bande qui part du Hainaut méridional et s'étend vers l'est en-deçà de la Sambre, recouvrant le Condroz, la Famenne et la Hesbaye. Des points forts apparaissent autour de localités comme Amay (sur la Meuse), Ciney (en Condroz), Thuillies (sur la Sambre) ainsi que dans le Nord et le Sud du Luxembourg belge. Image très approximative, chronologiquement floue, qui diffère peu de celle de l'époque romaine. Sur place, cependant, on relève que les habitations mérovingiennes changent d'emplacement et se rapprochent des rivières. Besoin d'un approvisionnement régulier en eau ? Usages agricoles différents, plus tributaires des nécessités de l'élevage ? Le problème reste entier. Ce qui est certain, c'est que cette répartition fut modifiée par l'implantation de monastères ainsi que par la croissance de bourgs, dans la vallée mosane notamment, sans que l'on puisse décider s'il s'agissait d'un accroissement ou d'un déplacement de la population.

A partir du milieu du VII^e siècle, l'influence de l'Austrasie ne cesse de croître et, après sa victoire de Tertry (687), Pépin II, désormais seul maître du palais pour les deux royaumes, exerce une hégémonie de fait sur tout le royaume franc. (*Genicot*, 4.3).

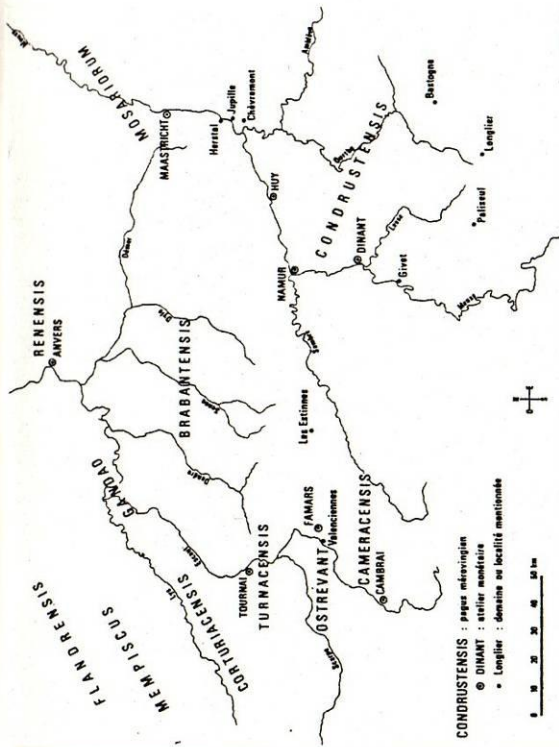


Figure 4/219
PAGI ET CENTRES PRINCIPAUX A L'ÉPOQUE MÉROVINGIENNE. (D'après 4.3)

A l'intérieur de ces deux grands ensembles, des circonscriptions plus réduites apparaissent dans le courant des VII^e et VIII^e siècles : les pagi, soumis au pouvoir d'un représentant du roi. Pour nos régions, les suivants sont attestés : à l'ouest, le *pagus Tarnanensis*, autour de Théroutanne ; dans la vallée supérieure de l'Escaut, le *pagus Cameracensis*, autour de Cambrai, faisant face à l'Ostrevant sur la rive gauche, tandis que la région de Tournai était comprise dans le *pagus Turmacensis* ; entre Escaut et Dyle, le *Brabantensis* ; puis en descendant le cours de la Meuse, le *Condrustensis*, au sud du fleuve, et le *pagus Mosartorium*, en aval de Liège (carte).

le phénomène urbain a pris une nouvelle forme, adaptée à l'économie du temps. Des bourgades, sises au bord des fleuves, jouent le rôle de centres régionaux et concentrent les activités administratives, religieuses et commerciales. La vallée mosane témoigne d'une précocité indéniable, d'une activité plus marquée et d'une plus grande cohérence.

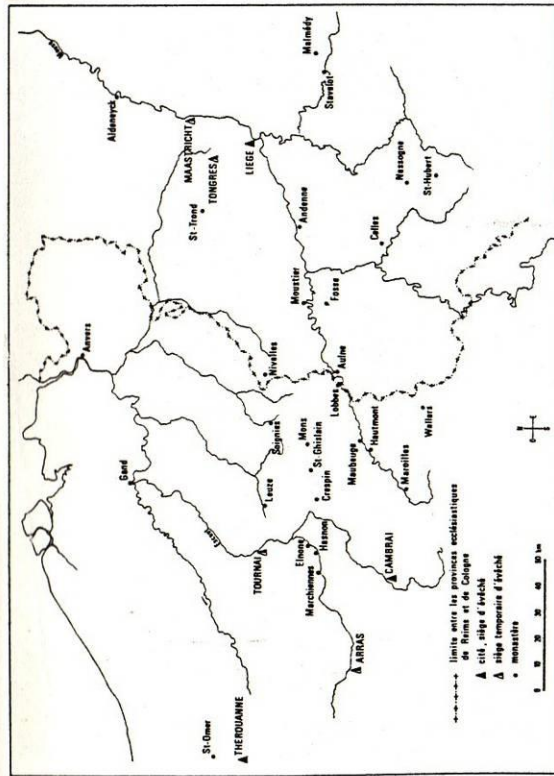


Fig. 4/220
EVÊCHÉS ET MONASTÈRES MÉROVINGIENS. (D'après 4.3)

Ainsi en va-t-il de la géographie religieuse, calquée sur les anciennes circonscriptions romaines. A peu de chose près, deux sièges métropolitains se partagent le territoire wallon : Reims, ancienne « capitale » de la Belgique Seconde, contrôle la partie occidentale, Cologne, centre de la Germanie inférieure, la partie orientale (carte n° 18) ; cette division se maintiendra jusqu'au XVI^e siècle. De part et d'autre, l'implantation des sièges épiscopaux ne s'opère pas sans flottement : à l'est, celui de Tongres, cité romaine, est transféré sur la Meuse, d'abord à Maastricht puis à Liège, après la translation des reliques de l'évêque saint Lambert (725). A l'ouest, ceux d'Arras et de Tournai, érigés au début du VI^e siècle, doivent être bientôt rattachés à de plus anciens et plus vivants, Cambrai et Noyon, et celui de Théroutanne, du VII^e siècle subit la concurrence de Boulogne. Mais d'une province ecclésiastique à l'autre, des différences sont sensibles.

Après avoir été « la marche de la romanité » (G. Fournier), le pays wallon et surtout sa partie irriguée par la Meuse va devenir le foyer où « bat le cœur de l'Empire » (E. Ewig). (Genicot. 4.3).

Ascension des carolingiens

Pour bref qu'il soit, le tableau qui précède témoigne d'un déplacement du centre de gravité de la Gaule vers sa partie septentrionale. Et à l'intérieur de celle-ci, c'est décidément l'Austrasie qui l'emporte. Sur le plan politique : les Pippinides, après la victoire de Tertry (687), assurent leur autorité sur l'ensemble du royaume franc : Pépin II, puis Charles Martel rétablissent la situation sur la frontière du Rhin, arrêtent les Musulmans et ramènent la Bourgogne et la Provence dans l'obéissance royale. Le cœur de leur puissance est dans cette région baignée par le Rhin, la Meuse et la Moselle où sont situés leurs résidences et leurs palais comme Jupille, Herstal, Les Estinnes, Longlier, Bellain (carte). Sur le plan économique, les bourgs de la vallée mosane offrent l'image d'une activité remarquable, appuyée par un développement agricole qui s'amorce autour d'eux et dans les Ardennes. Sur le plan ecclésiastique enfin, la réorganisation de l'Eglise franque s'entame sous l'autorité des Carolingiens au concile des Estinnes (743).

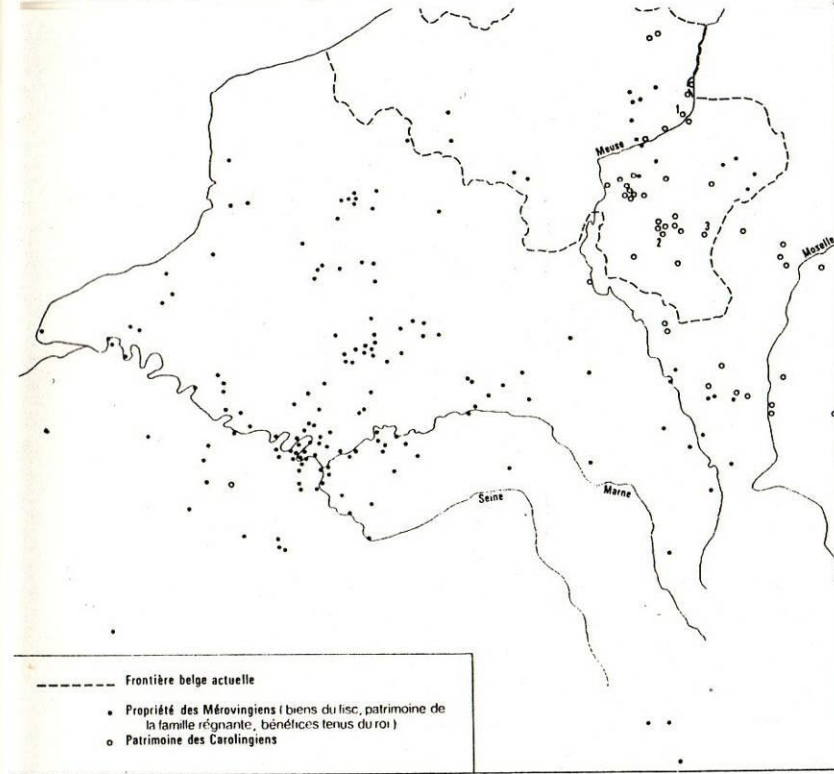


Fig. 4/221. (D'après 4.3)
LES DOMAINES DES PIPPINIDES EN PAYS MOSAN.

Cette carte, fondée sur les recherches d'A. Bergengruen, *Adel und Grundherrschaft im Merowingereich*, Wiesbaden, 1958, montre que les Mérovingiens étaient des gens de la Seine et les premiers Carolingiens, des Mosans. On notera la concentration des possessions de cette famille entre Rhin, Meuse et Moselle. Pour permettre une certaine localisation sans empâter la carte, on a identifié trois domaines : 1 - Herstal ; 2 - Saint-Hubert ; 3 - Bastogne.

Au cœur de l'Occident carolingien

Les événements

Le coup d'Etat de Pépin le Bref en 751, la réunification territoriale de l'Occident sous les premiers Carolingiens, le fait que les frontières de l'Empire ont fini par être portées des Pyrénées jusqu'à l'Elbe et du Jutland jusqu'en Italie Centrale, autant d'événements qui ont placé les régions wallonnes au cœur même de l'Europe carolingienne. Et, il faut y insister, dans une situation favorable à plus d'un point de vue. Le futur pays wallon s'est trouvé d'un coup au centre d'une région économiquement fort active, entre le Rhin, la Moselle et la Seine, à portée de l'ancienne route romaine de Cologne à Boulogne, dans l'arrière-pays des deux grands ports de mer que furent en ce temps Quentovic sur la Manche et Dorestad dans les bouches du Rhin et de la Meuse. D'autre part, le patrimoine foncier des Carolingiens consistait en de nombreux domaines dont une bonne partie se trouvait dans le pays mosan et dans les Ardennes : l'itinéraire de Charlemagne démontre combien ce dernier séjourna souvent dans son pays ancestral, particulièrement à Herstal (carte).

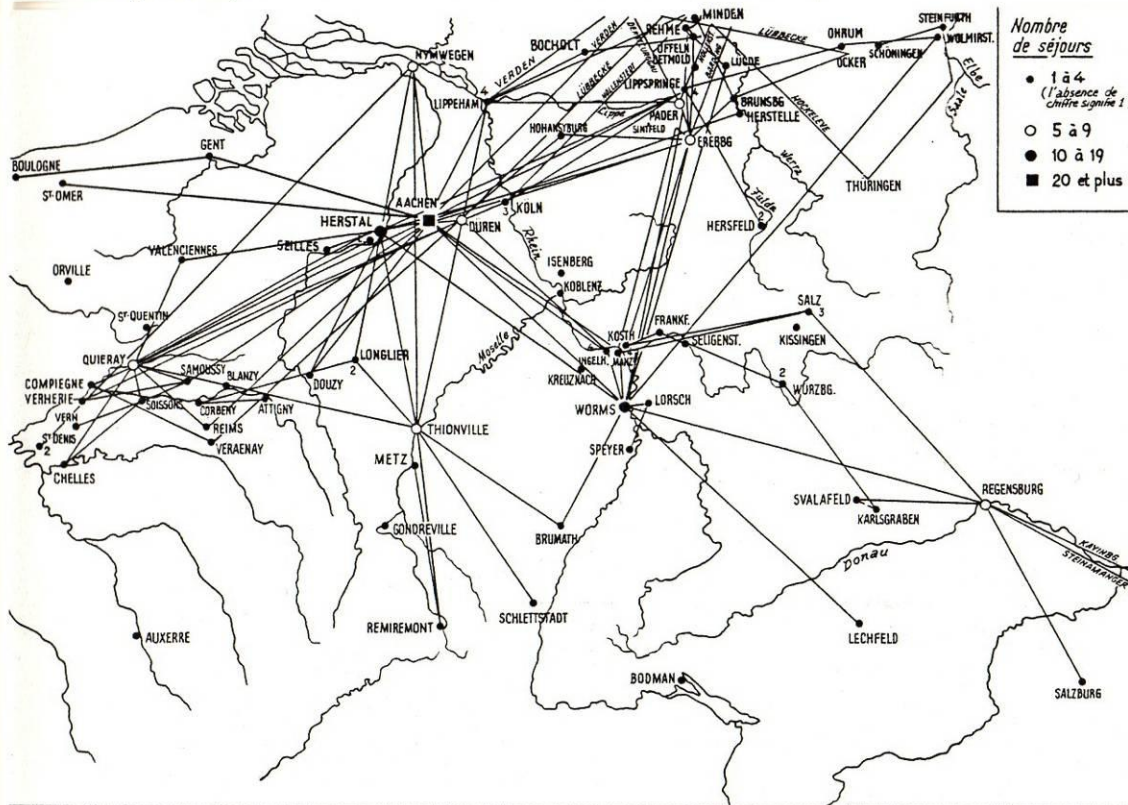


Figure 4/222. LES CAROLINGIENS ET LA MEUSE. (D'après 4.3)
 Cette carte des séjours de Charlemagne, reprise à *Werdendes Abendland an Rhein und Ruhr*, Essen, 1956, p. 140, illustre l'étroitesse des rapports entre l'Empereur et le Pays Mosan.

— Une campagne prospère sur les villages que possédait le temporel de l'abbaye de Lobbes vers 870, une trentaine — et la proportion est impressionnante — sont nés à l'époque carolingienne. Bien plus, dans les environs immédiats de l'abbaye, une dizaine au moins ont été plantés de toutes pièces, par défrichement des massifs boisés de l'Entre-Sambre-et-Meuse ou de la partie de la Forêt Charbonnière qui s'étalait sur la rive gauche de la Sambre. Extension des terres mises en culture, augmentation du nombre des bras : les mêmes phénomènes ont été révélés, il y a une dizaine d'années, à propos de l'Ardenne : ils y auraient été tels entre 750 et 900 qu'une cinquantaine de villages durent naître, dont la moitié environ étaient des domaines royaux des Carolingiens.

importance capitale pour les campagnes de cette époque : la naissance de foires rurales où se dispersent ces surplus. Une foire annuelle se crée vers 850 à Saint-Hubert dans les Ardennes, pendant qu'un marché y est mentionné à Bastogne en 887. Au plus tard vers 920 se tient un marché annuel à Visé, sur la Meuse, entre Liège et Maastricht : par terre et par le fleuve y affluent bétail, draps et toiles, objets en métal. Dans certaines agglomérations urbaines même, les foires devaient être alimentées surtout par ces relations entre ville et campagne : c'est indubitablement le cas pour Dinant dont un récit presque contemporain (il date des environs de 950) montre le marché se tenant un jour où la glace prise sur la Meuse interdit toute navigation, où il fonctionne donc pour les campagnes environnantes. Les campagnes wallonnes sont donc loin d'avoir vécu entre 750 et 925 dans une atonie totale. Leur expansion et leur richesse croissantes expliquent les appétits français ou germaniques que manifestent les événements politiques.

Agglomérations urbaines en essor

Il n'y a guère, on schématisait ainsi l'évolution de nos agglomérations urbaines entre 750 et 925. Dans une première phase, jusqu'au troisième quart du IX^e siècle, des *vici* mérovingiens auraient survécu : c'étaient essentiellement des chefs-lieux de comtés ou des résidences épiscopales ; leur éventuelle fonction économique ne pouvait être que médiocre puisque, en ce temps d'économie domaniale fermée, le peu d'activité commerciale était assuré par les « hardis marchands-bateliers frisons ». Depuis les invasions normandes, ces quelques villes en sur-sis auraient été plongées pour un siècle, sinon davantage, dans une pénombre proche de la plus noire obscurité ; leur réveil attendrait la grande révolution économique du XI^e siècle.

Aujourd'hui les vues ont changé. Le *portus* carolingien n'est plus exclusivement considéré comme un débarcadère pour Frisons ; on le considère comme un quartier commercial peuplé de « marchands » locaux, ce qui correspond à une fonction économique propre, et non plus seulement au rôle passif d'étape. On devine que le rôle des voies de terre n'avait pas entièrement disparu au profit de la navigation fluviale, dont on avait abusivement célébré les avantages permanents. Les destructions opérées par les Normands, qui après coup furent exagérées, ont été ramenées à de justes proportions. On voit mieux aujourd'hui que campagnes et agglomérations urbaines vivaient en symbiose, et l'on se fait de celles-ci une image plus complexe. Une thèse, enfin, s'est imposée lentement, celle de la continuité de la conjoncture économique favorable au cours des IX^e et X^e siècles. Il faut donc relire d'un œil neuf les textes trop rares qui nous ont livré de ces villes des images épisodiques. Percevoir surtout la diversité du fait urbain au cours de ces 175 ans. Il faut distinguer : les villes qui représentent un développement topographique, démographique ou économique de *vici* mérovingiens (Tournai, Dinant, Namur, Huy) ; celles qui naissent et prospèrent à l'époque carolingienne (Nivelles) ; enfin celles qui, tout en restant des domaines ruraux, exercent une fonction commerciale qui un jour pourrait faire d'elles de vraies villes (Saint-Hubert, Bastogne, Visé).

Installée sur la rive gauche de l'Escaut, Tournai présente des traits caractéristiques. C'est un siège épiscopal, mais l'évêque y réside rarement depuis que l'on a uni, au début du VII^e siècle, les diocèses de Noyon et de Tournai. C'est aussi la résidence d'un comte, lequel administre le *pagus Tornacensis*. C'est surtout un ancien domaine royal, qui semble encore appartenir en grande partie à l'« Etat ». Elle est toujours entourée de son enceinte du Bas Empire (superficie intérieure : environ 15 ha), mais les couronnements de ses murs et de ses tours sont décrits vers 850 comme fort délabrés. De cette ville on ne sait rien entre 750 et 800, et guère davantage avant le milieu du IX^e siècle, sinon que le traité de Verdun, en fixant sur l'Escaut la frontière entre France et Lotharingie, faisait d'elle une cité française à partir de 843. Des documents significatifs sont alors rédigés : entre 850 et 900, l'évêque et le chapitre cathédral revendiquent la propriété quasi-exclusive du sol urbain, à la suite d'un mouvement d'appropriation qui s'observe dès 817 ;

Fig. 4/223 TOURNAI ville carolingienne



1: Cathédrale - 2: St Pierre - 3: St Quentin - 4: Portus - 5: Forum

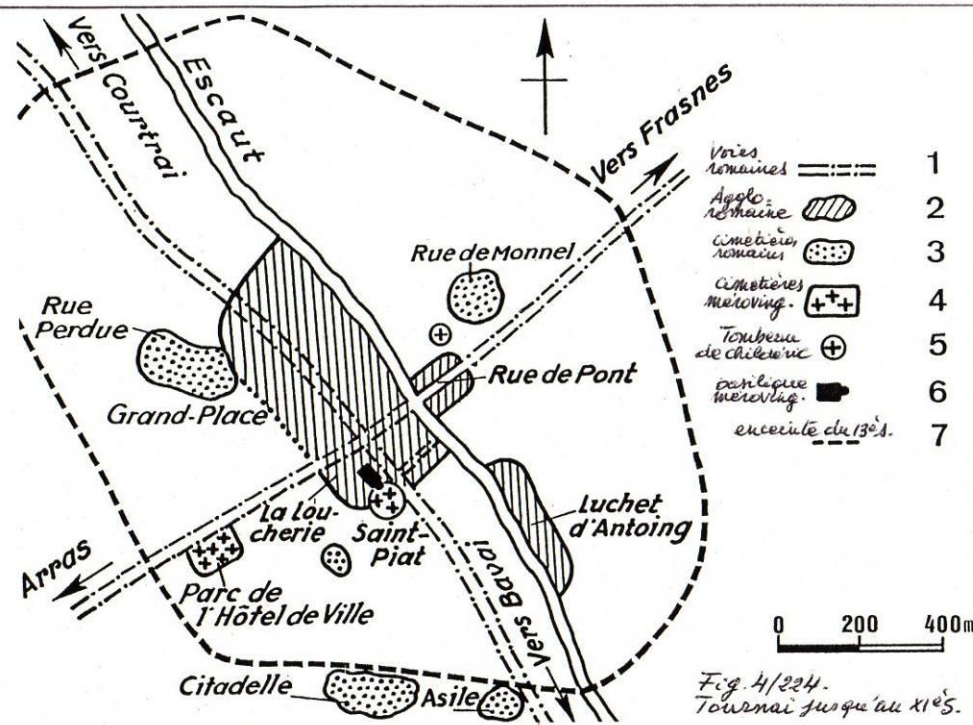


Fig. 4/224. Tournai jusqu'au XI^es.

FORTIFICATIONS

Enceinte gallo-romaine

L'existence d'une enceinte fortifiée du Bas-Empire à Tournai, succédant à une hypothétique fortification du Haut-Empire, plus honorifique que défensive, était supposée en raison de l'accession de la ville, au IV^e s., à la fonction de chef-lieu de cité. A cette fonction était liée, partout ailleurs en Gaule, la présence d'ouvrages défensifs entourant la ville. De plus, Tournai possédait un gynécée, atelier de fabrication de matériel militaire; or, ce type de construction était, lui aussi, généralement protégé par une fortification.

Cette enceinte gallo-romaine fut découverte au cours des campagnes de fouilles des années 1954 et 1955: à proximité de l'habitation de la Loucherie, sous les fondations de la première enceinte urbaine, une portion de la muraille apparut, qui fut suivie sur une longueur de plus de 100m. Le rempart, d'une épaisseur minimum de 2,46m était constitué de deux parements soigneusement appareillés, entre lesquels s'entassaient un blocage de moellons et de débris de tuiles. Deux tours de plan circulaire étaient également visibles: espacées d'environ 50m, elles atteignaient 1,45m d'épaisseur. Les fouilles n'ayant révélé que cette portion de la fortification, il est évidemment très difficile de déterminer son tracé: elle ceinturerait vraisemblablement la bourgade resserrée à cette époque sur la rive gauche de l'Escaut, mais peut-être un bâtiment administratif seulement, qui pourrait être en l'occurrence le gynécée.

Enceinte épiscopale

La fortification gallo-romaine, déjà fort endommagée sans doute, avait été complètement détruite lors de la dévastation de la ville par les Normands en 881. La restauration, permise dès 898 par les mesures de Charles le Simple, autorisant notamment la reconstruction des anciens remparts, débute véritablement au retour de la population en 910 ou en 911.

La ville comprend à cette époque cinq quartiers distincts. Deux d'entre eux vont être englobés dans la nouvelle enceinte: le quartier de la citadelle ou du châtelet, constitué du grand cloître enserrant la cathédrale, l'évêché, les locaux du chapitre et des dépendances de tous ordres; il s'étend depuis le haut de l'évêché jusqu'à la route qui relie Valenciennes à Courtrai. Le second quartier compris dans le périmètre du rempart est le quartier St-Pierre, animé par l'activité commerciale du débarcadère.

La nouvelle enceinte, dite épiscopale, affecte ainsi le tracé suivant: au départ de l'Escaut, comprise entre les rues du Cygne et des Fossés, elle contourne par le N. la rue des Choraux après avoir traversé la rue de Courtrai. Par le biais d'une inflexion qui lui donne un axe parall. au fleuve, elle se dirige vers le beffroi en longeant le bord N.E. de la Grand-Place. Une seconde courbe la ramène vers l'Escaut, à hauteur de la rue des Carliers. Il semble que cette enceinte ait été reconstruite sur les restes de la fortification gallo-romaine du Bas-Empire; dans ce cas, celle-ci serait donc bien une enceinte protégeant la totalité de l'agglomération fixée sur la rive g. de l'Escaut.

Première enceinte communale

Durant la 2^e moitié du XI^e s., Tournai se voit entourée d'une première enceinte communale, au périmètre beaucoup plus ample que celui des remparts antérieurs, englobant les nouveaux quartiers qui se développent rapidement: sur la rive g., les quartiers St-Piat et du Marché, et sur la rive dr., le quartier St-Brice. Depuis l'Escaut jusqu'à la tour de l'Evêque, située entre les rues des Choraux et de l'Yser, le tracé de la nouvelle fortification se confond avec celui de l'enceinte épiscopale. Il s'en écarte alors franchement en longeant la rue Perdue

152.

à la fin du IX^e siècle, l'évêque, qui a obtenu confirmation de l'immunité de l'Eglise de Tournai (c'est-à-dire de sa soustraction à l'autorité des agents de l'Etat), se fait concéder la frappe de la monnaie, les revenus du tonlieu et d'autres droits économiques. Ces appétits du clergé local, qui aboutissent à une mainmise sur le marché, suffiraient à démontrer que l'agglomération devait être un centre commercial actif dans la seconde moitié du IX^e siècle. D'autres données confirment cette impression: des deniers frappés sur place entre 875 et 887 désignent la localité comme un *portus*; d'une manière peut-être emphatique, un texte hagiographique la dit vers 850 débordante de marchandises; une autre source du IX^e siècle fait allusion au tissage de la toile, ce qui implique des relations avec l'hinterland rural, et elle signale l'existence de *sedilia* ou lotissements; un document tardif, du milieu du XIII^e siècle (qu'il ne faut pas rejeter a priori) parle de *mercatores* tournaisiens vers 875. Le *portus* de Tournai se trouve sur le fleuve entre ceux de Valenciennes et de Gand, et les voies romaines encore pratiquées facilitent ses rapports avec la campagne environnante. Et cette expansion se poursuivra après 900: le pillage de la ville par les Normands en 880 n'a pas constitué une catastrophe durable; dès la fin du IX^e siècle, elle a repris son essor avec une enceinte reconstruite. Avant 950 en tout cas, elle compte deux nouvelles églises paroissiales: l'une (Saint-Pierre) faisant figure d'église du *portus* à l'intérieur du *castrum* reconstruit, l'autre (Saint-Quentin) desservant visiblement un quartier neuf qui s'est développé hors les murs.

Moins perceptibles en raison d'une documentation déficiente, des phénomènes du même ordre s'observent dans les trois *vici* venus de l'époque mérovingienne, dans la vallée de la Meuse. A Dinant, l'on connaît l'existence d'un pont et d'une grand-rue en 824; on trouve des *sedilia* comme à Tournai, et l'on peut même avancer qu'une partie d'entre eux se trouvait dans un quartier neuf, au nord du *vicus* ancien, où une église nouvelle, Saint-Pierre, apparaît au plus tard vers 875. La présence d'artisans est alors certaine. On peut être assuré du développement de Dinant pendant tout le IX^e siècle et même fort avant dans le X^e: vers 950 (et les faits remontent déjà à plusieurs décennies sans doute) l'agglomération est appelée *portus* et décrite comme le siège d'une foire régionale. A une trentaine de km en aval, Namur, résidence comtale vers 900, a dû également bénéficier d'un développement économique et commercial constants: à la pointe du confluent Meuse-Sambre, un *portus* s'est installé, dans lequel des *sedilia* sont attestés vers 875, et une église dédiée à saint Hilaire, mentionnée vers 975, a dû se construire plus tôt dans ce quartier marchand.

A quelque 35 km encore en aval, dans un site qui ressemble étrangement à celui de Namur, un autre *vicus* ancien se développe, Huy: régulièrement citée comme *castrum* (agglomération munie d'une enceinte, sans doute) de 817 à 911, elle a vu se former au bord du fleuve un *portus*, qui est attesté en 862 et 873 et dans lequel des *sedilia* sont également mentionnés aux environs de 860 à 900. Comme aucun texte sérieux ne fait allusion à des dommages qu'auraient supportés ces trois villes mosanes du fait des Normands, on se sent à l'aise pour soutenir à leur propos la thèse d'un développement urbain continu — économique et démographique en particulier — entre 750 et 925.

Fig. 4/225 DINANT

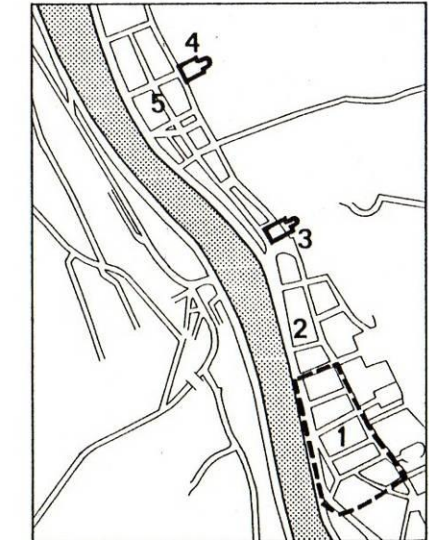


Fig. 4/226 NAMUR

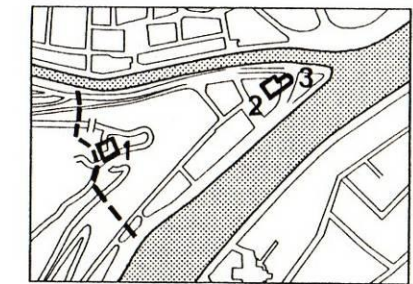
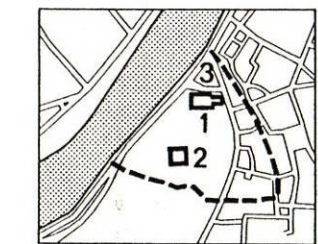


Fig. 4/227 HUY



« VILLES » CAROLINGIENNES (échelle: 1/10 000^e).

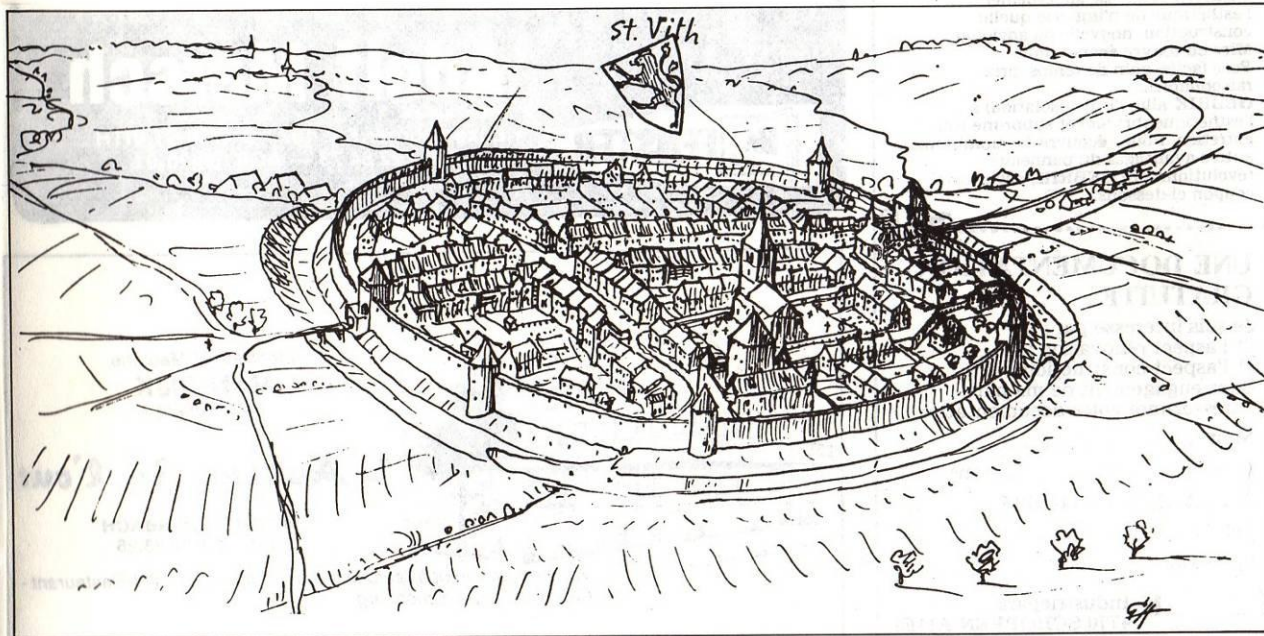
Tournai: 1 - Cathédrale; 2 - Saint-Pierre; 3 - Saint-Quentin; 4 - *Portus*; 5 - Forum. La ville s'appuie à l'Escaut.

Dinant: 1 - *Vicus* mérovingien; 2 - *Portus* carolingien; 3 - Collégiale Notre-Dame; 4 - Saint-Pierre; 5 - Faubourg (avec *sedilia*). La ville s'étend le long de la Meuse.

Namur: 1 - *Castrum* comtal; 2 - Saint-Hilaire; 3 - *Portus*. La ville occupe le confluent de la Meuse et de la Sambre.

Huy: 1 - Collégiale; 2 - *Castrum*; 3 - *Portus*. La ville est sur la Meuse.

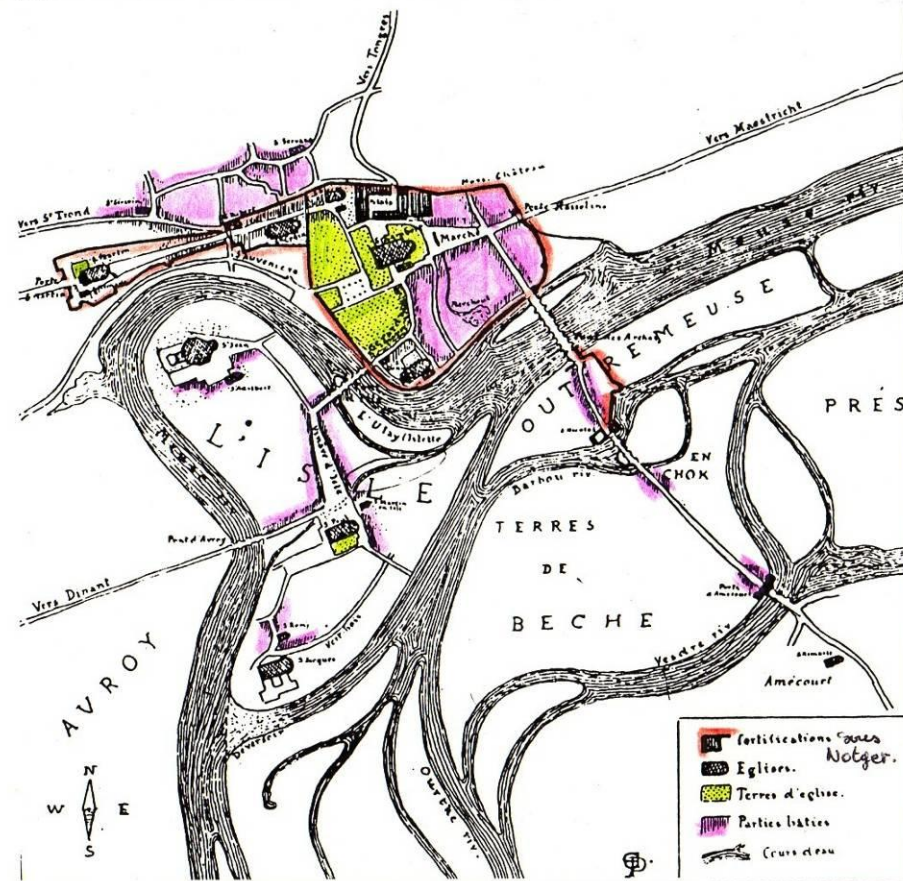
153.



Fin 4/228 La ville fortifiée de Saint-Vith, telle que la voit l'historien suisse Hartmann.

origine au 8^e s. (Carolingiens) le long de la route romaine Reims - Cologne.

Fig. 4/229. LA CITE DE LIEGE AU XI^e SIECLE



Pendant ce temps naissaient des agglomérations, véritables produits de l'expansion économique. L'une, procédant d'un hasard, allait connaître une fortune étonnante : simple domaine rural jusqu'au début du VIII^e siècle, Liège devint alors la résidence de l'évêque qui auparavant résidait à Maastricht. Avec une extrême rapidité, elle se mua en vicus (attesté en 770, en 854, en 858) et, à côté d'un palais épiscopal, dont les vitraux et les fresques sont célébrés vers 850, se forma une agglomération où furent construites des maisons en pierre. Restée « ville ouverte » jusqu'à la fin du X^e siècle, Liège fut pillée par les Normands en 881. On ne sait rien de l'activité économique qu'elle aurait pu avoir entre 750 et 925. Si, selon toutes apparences, elle n'eut pas avant l'an mil une importance égale à celle des trois autres villes mosanes ou de Tournai, sa naissance n'en constitua pas moins l'un des événements majeurs de l'histoire des régions wallonnes pendant le haut Moyen Age : d'une part, le seul siège épiscopal de nos régions qui fût en terre germanique était ramené en pays roman ; d'autre part, au lendemain des temps carolingiens, la prospérité économique et la politique délibérée des souverains germaniques allaient faire de ce chef-lieu de diocèse la capitale d'une principauté ecclésiastique dont l'originalité serait un des traits marquants des siècles à venir.

Un autre vicus naquit encore dans les terres wallonnes : celui de Nivelles, dont l'existence est attestée vers 875. C'est là le cas classique d'une agglomération flanquant une abbaye : les surplus des vastes domaines de celle-ci y étaient transformés et mis en vente. Pour Nivelles, tout porte à croire que, dès la seconde moitié du IX^e siècle, un marché régional y était alimenté par la production locale de laine, de lin, d'objets en fer ; il représentait sans doute une étape d'un trafic par voie de terre depuis le pays mosan vers l'Escaut inférieur.

Il ne serait d'ailleurs pas impossible que soient nés alors d'autres vici, dans des circonstances qui nous échappent faute de documentation. Ce peut avoir été le cas : à Saint-Hubert, au pied de l'abbaye ; à Bastogne, au centre d'un important domaine ; à Couvin, auprès d'un prieuré de Saint-Germain-des-Prés ; à Arlon, où dut survivre un vicus à l'intérieur de l'enceinte du Bas Empire, qui enserrait environ cinq hectares ; à Visé sur la Meuse, où un vicus se forma peut-être spontanément au IX^e siècle, mais sans avenir, car trop proche de Liège et de Maastricht.

Conclusion :

Les 175 années qui se sont écoulées entre 750 et 925 ont donc eu pour les régions wallonnes une importance décisive. Elles ont marqué, à partir des environs de 800 en tout cas, les débuts d'une expansion de l'économie agraire qui s'est poursuivie de manière quasiment continue au moins jusqu'au XIII^e siècle. Elles ont vu le développement d'agglomérations urbaines le long de la Meuse et de l'Escaut, et aussi « en pleine terre », avec l'amorce d'une fonction économique propre, dans la distribution comme dans la production de marchandises. Surtout, elles ont établi définitivement au cœur de l'Empire carolingien, au centre du « pays impérial » par excellence, tout contre la frontière linguistique, un bastion latin, une marche romane dont les wallons d'aujourd'hui sont les héritiers directs. (*Genicot. 4.3*).

La ville d'Arlon est l'une des plus anciennes localités du pays. Elle est déjà mentionnée dans l'itinéraire d'Antonin sous le nom de Orolauno vicus qui signifierait "hauteur boisée". Mais il est vraisemblable que, avant les Romains, les Celtes avaient déjà établi un refuge sur la butte qui deviendra plus tard l'emplacement du château-fort médiéval.

Même si une vieille tradition populaire fait dériver le nom d'Arlon d'Ara Lunae, "autel de la Lune" ou de Diane, parce que, dit-on, cet endroit possédait à l'époque du paganisme, un temple consacré à la déesse Diane, le nom de la ville provient plutôt de la déformation, au cours des siècles, de Orolauno-vicus, en passant par Arlunum, Erlon, Arlo, villa Erlont ou encore Erlons la Chastel.

On ne possède que trois documents renseignant les fortifications d'Arlon. Mais depuis le début du XVIII^e siècle, Arlon a cessé d'être une forteresse et vers le milieu du XIX^e siècle, les remparts ont disparu, à part quelques vestiges.

Ces deux dernières considérations permettent d'expliquer, en grande partie, les difficultés de situer avec une grande précision chronologique les enceintes successives d'Arlon.

Les enceintes successives d'Arlon

A l'examen des cartes et des plans anciens et modernes, on ne peut manquer de constater combien est paradoxale la position topographique d'Arlon. Le centre actif de l'agglomération rest accroché au sommet d'une colline depuis plus de quinze cents ans.

L'habitat urbain d'Arlon a suivi un processus qui n'est peut-être pas unique mais qui n'en est pas moins caractéristique.

En effet, l'Orolaunum des Celtes et des Romains, qui n'était qu'un vicus ou bourgade ouverte, était situé tout à fait à l'extérieur de la ville traditionnelle. Dans sa plus grande dimension, l'agglomération s'étendait au sud de l'actuelle station de chemin de fer, donc en dehors des trois enceintes qui jalonnent l'histoire de la ville. La zone d'habitat couvrait donc l'actuelle rue de la Semois et la gare. Un grand nombre de vestiges témoigne de l'activité importante à l'époque: bains, temple, fours de potiers et à chaux, etc. Trois nécropoles furent mises à jour à l'extérieur du vicus, au lieu-dit "Hochgericht" notamment.

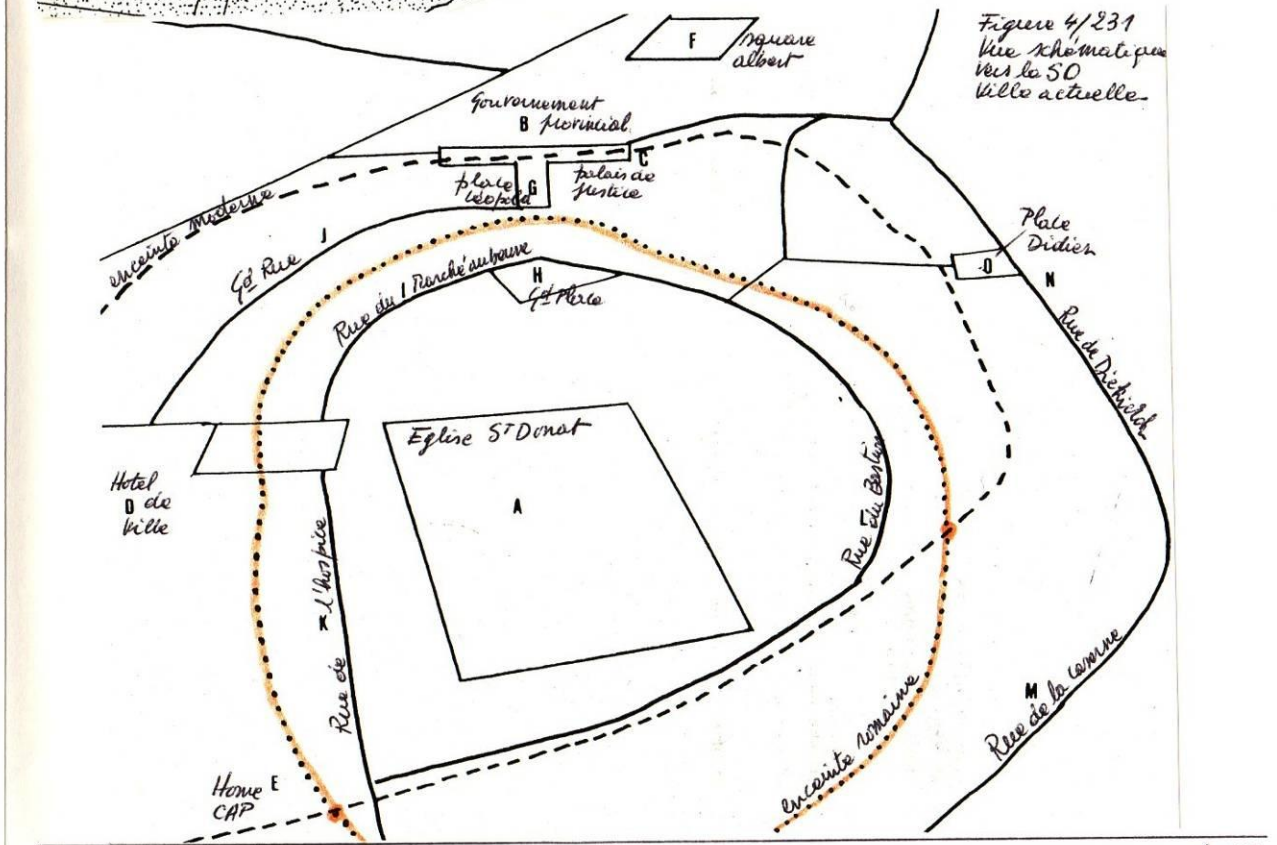
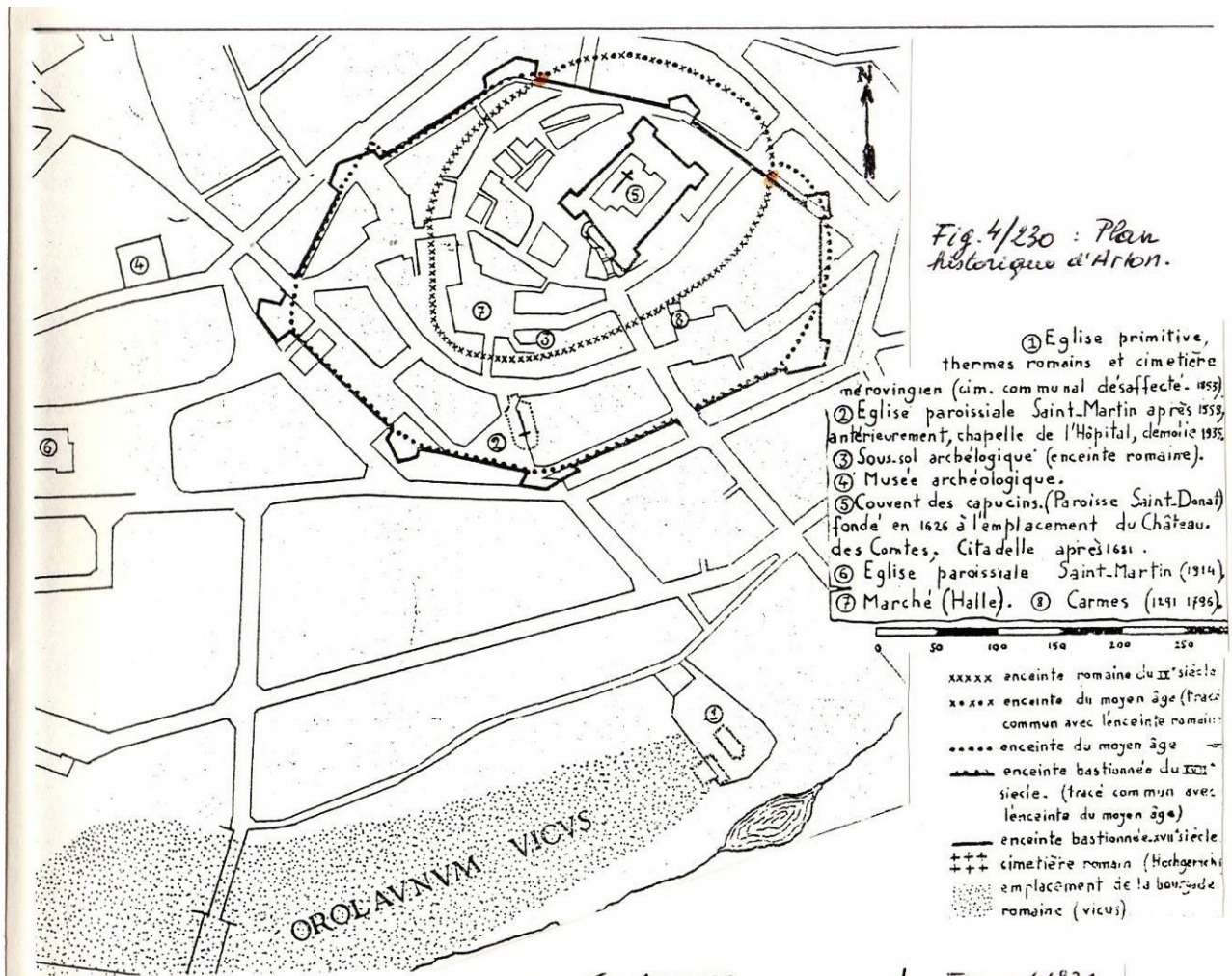
Cependant, il est vraisemblable que les Celtes avaient établi un refuge avec enceinte palissadée sur la butte qui dominait l'agglomération. Peut-être les Romains élevèrent-ils au même endroit un fortin, en d'autres termes, une tour d'observation avec retranchement.

L'enceinte romaine.

Il fallut l'incertitude des temps et la menace germanique pour contraindre nos ancêtres à se regrouper au sommet de la colline et à s'y retrancher derrière de solides murailles garnies de tours.

Cette première enceinte circonscrit un espace de forme ovale sur les plans anciens et même sur celui qui fut dessiné en 1836 lorsque fut prescrit l'alignement des rues qui subsiste encore aujourd'hui.

A la suite des incursions des Francs au III^e siècle, la butte fut donc entourée d'un mur; la hauteur fut ainsi transformée en castrum ou castellum.



La population se déplaça de l'Orolaunum vicus vers la colline Saint-Donat protégée par une enceinte fortifiée, longue muraille de 900 mètres, épaisse de 4 mètres. Le développement eut lieu dès lors sur le côté méridional de la butte. Les habitations et les nécropoles abandonnées servirent de matériaux pour les constructions nouvelles. Ce qui en restait fut enseveli par la succession des temps jusqu'au jour où, à partir de 1845, les archéologues se mirent à l'oeuvre pour exhumer des constructions et pratiquer des fouilles en profondeur.

Cette enceinte subsista sans subir de transformations notables jusqu'au XI^e siècle au moins, la muraille romaine étant maintenue comme défense de la ville. Le castel romain ayant été choisi comme résidence par le comte local, le château féodal joua, comme pour la fortification antique, un rôle essentiel dans l'histoire d'Arlon.

Les fortifications d'Arlon, comme pour la plupart des anciennes villes, se sont développées progressivement, au fur et à mesure de l'extension de l'agglomération des habitants. De simple observatoire fortifié occupant un point dominant et jouant un double rôle - protéger une route militaire et observer l'approche des troupes ennemies - le château-fort forma le noyau d'une agglomération entourée de murs; le développement des habitations à l'extérieur de cette première enceinte entraîna l'élargissement successif de l'enceinte.

L'enceinte médiévale.

Au XI^e siècle, la ville subit une transformation: elle dut rompre sa première enceinte et englober un territoire qui, la population augmentant, s'était couvert d'habitations en dehors des remparts mais sous leur protection. Cette zone s'était établie sur le flanc sud-ouest de la colline, amorçant ainsi le mouvement de descente vers l'ancien Orolaunum.

Arlon, étouffant dans ses murs, fut agrandie par l'adjonction d'un terrain en forme de demi-lune du côté méridional. Elle fut munie d'une enceinte circulaire, pourvue de tours et de contreforts, protégée par des fossés et entourée d'un chemin de ronde: c'était une fortification bâtarde médiévale.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

1. ACHE, J.-B., *Eléments d'une histoire de l'art de bâtir*, Ed. Moniteur des Travaux publics, Paris, 1970, 577 pages.
2. *Atlas d'architecture mondiale*, Des origines à Byzance, Editions Stock, Paris, 1978, 284 pages.
3. *(Le grand) Atlas de l'architecture mondiale*, Encyclopaedia universalis France, 1982, 414 pages.
4. *Atlas historique*, Editions Stock, Paris, 1968, 601 pages.
5. BACON, E.-N., *Design of cities*, Thames & Hudson, London, 1982.
6. BASTIE, J. et DEZERT, B., *L'espace urbain*, Editions Masson, Paris, 1980.
7. BENEVOLO, L., *Histoire de la ville*, Editions Parenthèses, Paris, 1983, 509 pages.
8. BERTRAND, M.-J., *Architecture de l'habitat urbain*, Editions Dunod, Paris, 1980, 231 pages.
9. BERTRAND, M.-J. et LITOWSKI, M., *Les places dans la ville*, Editions Dunod, Paris, 1984.
10. CHOISY, A., *Histoire de l'architecture*, Ed. Vincent, Fréal et Cie, Paris, 1954. Vol. 1 : 512 pages. Vol. 2 : 629 pages.
11. CICHY, B., *Art et secret des bâtisseurs*, Editions du Pont Royal, Hachette, 1961.
12. *Encyclopédie illustrée de l'architecture*, Flammarion, 1964.
13. FIERENS, P., *L'art en Belgique, du moyen-âge à nos jours*, La Renaissance du Livre, Bruxelles, 1947, 549 pages.
14. FLETCHER, B., *A History of architecture*, 14^e édition, London, 1948.
15. GARDINER, S., *Introduction à l'architecture*, Editions Aimery Somogy, 1984.
16. GENICOT, L., *Histoire de la Wallonie*, Editions Universitaires, Privat éditeur, Toulouse, 1973, 502 pages.
17. GIBBERD, F., *Composition urbaine*, Collection Aspects de l'urbanisme, Editions Dunod, Paris, 1972.
18. GIEDION., *Espace, Temps, Architecture*, Ed. La connaissance, Bruxelles, 1968.
19. GOUVION, C. et VANDEMERT, F., *Le symbolisme des rues et des cités*, Berg international éditions, 1973.
20. GROMORT, G., *Eléments d'architecture classique*, Editions Vincent, Fréal et Cie., Paris, 1960, 80 planches.
21. GROMORT, G., *L'art des jardins*, Editions Vincent, Fréal et Cie., Paris, 1953. Vol. 1 : 120 pages. Vol. 2 : 165 pages.
22. GROMORT, G., *L'essentiel sur les ordres*, Editions Vincent, Fréal et Cie., Paris, 1956, 32 planches.
23. GROMORT, G., *Choix de plans de grandes compositions exécutées*, Editions Vincent, Fréal et Cie., 1944, 32 planches.
24. GUTKIND, E.-A., *International history of city development*, The Free Press, New York. Tome 1 : Central Europe.
25. GUTKIND, E.-A., *International history of city development*, The Free Press, New York. Tome 2 : The alpine and scandinavian countries.
26. GUTKIND, E.-A., *International history of city development*, The Free Press, New York. Tome 3 : Southern Europe, Spain and Portugal.

27. GUTKIND, E.-A., *International history of city development*, The Free Press, New York. Tome 4 : Southern Europe, Italy and Greece,
28. HABENSTREIT, B., *Villes et civilisations*, Editions Flammarion, Paris.
29. HILBERSHEIMER, L., *The nature of cities*, Paul Theobald & Co., Chicago, 1955.
30. HUYGHE, R., *L'art et l'homme*, Librairie Larousse, Paris, 1961. Volume 1 : 1957, 370 pages. Volume 2 : 1958, 464 pages. Volume 3 : 1961, 511 pages.
31. LAVEDAN, P., *Les villes françaises*, Editions Vincent, Fréal et Cie, Paris, 1960.
32. MANSELL, G., *Anatomie de l'architecture*, Berger-Levrault, Paris, 1979.
33. MOREUX, J.-CH., *Histoire de l'architecture*, Presses univ. de France, 1956.
34. MORINI, M., *Atlante di Storia dell'Urbanistica*, Milano, Ulrico Hoepli Ed., 1963.
35. MUMFORD, R., *La cité à travers l'histoire*, Editions du Seuil, Paris, 1964, 784 pages.
36. NORWICH, J.-J., *Le grand livre de l'architecture mondiale*, Elsevier Séquoia, Paris-Bruxelles, 1976, 272 pages.
37. PEETERS, G., *La Belgique, une terre, des Hommes, une Histoire*, R.'s D., Elsevier Séquoia, Bruxelles, 1980, 303 pages.
38. PEVSNER, N., *Génie de l'architecture européenne*, Livre de poche, 1972. Vol. 1 : 319 pages. Vol. 2 : 320 pages.
39. *Places d'Europe*, Touring club italien, Centre G. Pompidou, C.E.E., 1984, 215 pages.
40. RAEDBURN, M., *Architecture du monde occidental*, Editions Atlas, 1982.
41. RISEBERO, B., *The story of western architecture*, Charles Scribner's Sons, New-York, 1979.
42. RUDEL, J., *Des mégalithes à l'op-art*, Beaux-arts encyclopédie, Bordas, 1971.
43. SCHAYES, A.G.B., *Histoire de l'architecture en Belgique*, tomes 1 à 3, Editions A. Jamar, Bruxelles, 1860.
44. SCHULZ, Ch.-N., *La signification dans l'architecture occidentale*, Editions, P. Mardaga, Liège, 1977, 447 pages.
45. SITTE, C., *L'art de bâtir les villes*, Editions L'équerre, 1980, 209 pages.
46. SPREIREGEN, P.D., *Urban Design : The architecture of towns and cities*, Mc Graw Hill, New-York, 1965.
47. TAFURI, M., *Théories et histoire de l'architecture*, S.A.D.G., Paris, 1976.
48. VENTURI, R., *De l'ambiguïté en architecture*, Dunod, Paris, 1971, 141 pages.
49. VITRUVÉ, P.-M., *Les dix livres d'architecture de Vitruve*, traduction intégrale de Cl. PERRAULT, 1673, revue et corrigée sur les textes latins et présentée par A. DALMAS, Editions Balland, Paris, 1979.
50. *Vocabulaire de l'architecture*, Inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France. Ministère des affaires culturelles, Paris, Imprimerie nationale, 1972.
51. YARWOOD, D., *The architecture of Europe*, Arts Book Society, Readers Union Group, William Clowes and Sons Ltd., Beccles, Suffolk, 1974.

Actualisation 1993 :

52. CHATELET, A., GROSLIER, B.-Ph., *Histoire de l'art*, quatre volumes, Editions Larousse, Paris, 1988.
53. *Histoire universelle de l'art*, Editions Solar, 1990.

160.

Bibliographie spécifique au LIVRE 4.

- 4.1. BRIGODE Simon "L'architecture religieuse dans le Sud-Ouest de la Belgique" - I. des origines à la fin du xv^e siècle. CRMS. Bruxelles.
- 4.2. SHERRARD Philip "Byzance" Collections Time-Life. 1967.
- 4.3. GENICOT Léopold "Histoire de la Wallonie" Ed. universitaires Privat, Editeur, 1973.
- 4.4. *Archéologie urbaine - Actes du colloque international de Tours - 1980.*
- 4.5. Revue "Domus de l'archéologie" N° 30, Sept-Oct. 1978, "Charlemagne et la renaissance carolingienne".

161.